



Actes des

XXXV^e

RENCONTRES

INTERNATIONALES

de l'Alliance française

PARIS, JUILLET 2013

af
fondation
Alliance Française



Sommaire

Intervention	2
François HOLLANDE, président de la République	
Discours d'ouverture	10
Aurélie FILIPPETTI, ministre de la Culture et de la Communication	
Allocutions	16
Jean-Pierre de LAUNOIT, président de la Fondation Alliance française Jean-Claude JACQ, secrétaire général de la Fondation Alliance française	
Dialogue: «Familles de paysages, paysages de familles»	30
Aldo NAOURI, pédiatre Jean-Robert PITTE, géographe	
Table ronde: «Sous les livres, la langue»	52
Président: Bernard CERQUIGLINI, linguiste	
Table ronde: «Voix du monde – présidents d'Alliances»	82
Président: Jean-Pierre de LAUNOIT	
Table ronde: «Création, politique et culture»	114
Président: Dominique WOLTON, sociologue	

The background features a central, bright yellow circular splash. To its upper right is a vibrant red splash with fine, radiating lines. Below the yellow splash is a dark blue splash with a more textured, leaf-like appearance. The overall composition is dynamic and artistic, set against a plain white background.

INTERVENTION



François Hollande

Président de la République

Mesdames les ministres,
Monsieur le président de l'Alliance française, cher Jean-Pierre de Launoit
Mesdames, Messieurs les parlementaires,
Mesdames, Messieurs,

Nous sommes réunis en cet instant pour célébrer un anniversaire, le 130^e de l'Alliance française. Une longue et belle vie, qui n'est pas terminée. D'abord une longue et belle histoire, une histoire qui, vous le savez, commence, comme toutes les grandes aventures humaines, par une rencontre. C'était boulevard Saint Germain le 21 juillet 1883. Nous nous en souvenons les uns et les autres, c'était donc hier. Il y avait le diplomate Paul Cambon – il faut toujours un diplomate, cela peut toujours servir – un géographe, Pierre Foncin – pour nous dire dans quel monde l'Alliance française allait se déployer – un ancien ministre – c'est toujours utile un ancien ministre – c'était Paul Bert, et d'autres, venus de tous les horizons, de tous les courants de pensée. N'était absente, aucune forme de religion ou de philosophie.

Une histoire à laquelle se sont associés très vite des grands noms, scientifiques comme Louis Pasteur, écrivains comme Jules Verne, philosophes comme Ernest Renan ou d'autres encore, à la carrière prestigieuse, comme Ferdinand de Lesseps ou Raymond Poincaré.

Voilà votre histoire. Elle est grande. Elle est majestueuse. Elle est prestigieuse.

L'Alliance française avait, dès l'origine, trois objectifs.

Le premier, c'était de s'appuyer sur toutes les forces vives de la société pour mettre en œuvre une politique culturelle à l'échelle du monde. L'objectif n'était pas mince. L'ambition était élevée. Et pourtant, vous avez rempli la mission avec une forme originale, une « *libre association d'hommes libres* », aujourd'hui vous dites « *d'hommes et de femmes libres* », indépendante de tous les pouvoirs.

Le deuxième objectif n'était pas moins prétentieux. Il s'agissait de confier le rayonnement de notre langue à tous ceux qui la parlaient et l'aimaient. C'était une déclaration d'amour, que l'Alliance française faisait à l'ensemble du monde. Ce principe reste inscrit dans les statuts des Alliances françaises, des associations de droit local administrées par des amis de la France issus de tous les pays.

Le troisième objectif, c'était de contribuer à redonner confiance à notre pays, dans ses valeurs, dans ses principes, dans sa culture, dans sa langue. Cet objectif continue de valoir aujourd'hui, sans doute plus que jamais.

À chaque génération, il convient de rappeler le contrat, de le renouveler.

Le 60^e anniversaire de l'Alliance française avait été célébré dans la guerre, en 1943, à Alger. Le Général de Gaulle avait, alors, salué le rôle éminent de votre institution qui était de promouvoir, depuis son comité de Londres, les valeurs de la République et de la Résistance. Avec l'usage qu'il faisait de notre langue, un usage remarquable, il avait demandé à l'Alliance de ranimer la « *flamme claire de la pensée française* ». Ainsi, quand les Résistants chantaient en secret dans les vers d'Aragon, quand ils exprimaient leur passion pour une France meurtrie sous les traits d'un visage aimé, l'Alliance française était là, présente, dans le combat pour la liberté.

Le Général de Gaulle eut cette immense privilège d'être Président d'honneur de l'Alliance française pendant le temps de la guerre et aussitôt la libération venue, conquise, il redonna ses pouvoirs pour que l'Alliance française puisse retrouver son indépendance.

Le 100^e anniversaire fut célébré en 1983, par François Mitterrand. Il avait eu le sens de la formule en considérant qu'il n'y avait que le premier

centenaire qui coûtait. Je m'inscris dans cette perspective. Il avait souhaité pour l'Alliance des jours heureux, à la mesure de son passé glorieux. Il avait raison.

Votre institution, depuis 1983, n'a cessé de grandir: 900 implantations dans le monde, 136 pays, 500 000 élèves, étudiants, des milliers d'événements artistiques et intellectuels organisés chaque année. Votre institution, l'Alliance, est en pleine expansion. Au-delà des régions où son réseau est déjà organisé, structuré, vous avez pu ouvrir de nouvelles implantations en Arabie Saoudite, en Chine, en Russie, en Inde – où le festival «*Bonjour India*» connaît un grand succès - en Australie aussi, où vous organisez un festival du cinéma français. Vous êtes présents partout dans le monde et notre langue avec vous.

L'Alliance française travaille avec tous les acteurs de la politique culturelle de la France à l'étranger - les ambassades et les consulats mais aussi l'Institut Français, dont je salue son président, le jeune académicien Xavier Darcos, car c'est bien que l'Académie permette à des jeunes comme Xavier Darcos d'y rentrer. Quand on est touché par le vieillissement, accéder à l'Académie vous donne immédiatement une jouvence inespérée.

Je salue, au-delà de cette collaboration excellente qui existe entre les services et votre Alliance, tous les salariés, 12 000, tous les bénévoles, 8 000, qui œuvrent chaque jour pour la promotion de notre langue.

La mission de l'Alliance française, c'est, en effet, en donnant des cours, en formant des professeurs, de faire vivre le français. Nous y sommes très attachés, la ministre de la Francophonie, mais également la ministre des Français qui vivent à l'étranger. Faire vivre notre langue, pas simplement pour les Français, mais pour tous ceux qui la parlent, la langue française, une langue difficile, même pour ceux qui prétendent la parler, j'allais dire, d'origine.

C'est une langue pleine de découvertes, il y a des mots que l'on apprend à connaître, même au soir de la vie. Mon grand-père, qui était instituteur, avait une méthode pour apprendre le français. Il m'apprenait le dictionnaire: chaque jour que je passais avec lui, une page puis une autre. Je me suis arrêté en route. Il avait cette qualité, comme institu-

teur, de connaître des mots que personne n'utilisait. Car la langue française est riche, elle est pleine de pièges aussi, notamment la grammaire. C'est une langue qui a la vertu de conférer néanmoins, malgré ses pièges et ses difficultés, plus de beauté à tout ce qu'elle désigne. Nous en avons fait don au monde ou plutôt le monde qui parle le français nous fait le plus beau présent qui soit. Ceux qui la parlent en sont les seuls propriétaires et ils sont de plus en plus nombreux dans cette indivision que nous avons proposée, 220 millions de personnes dont la moitié de jeunes. Avec la démographie, notamment sur le continent africain, nous avons bon espoir que d'ici 30, 40, 50 années... il y ait près d'1 milliard de locuteurs en français.

C'est une langue, la langue française, de l'émancipation. Apprendre le français, c'est pouvoir lire dans le texte la déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, celle de 1948 aussi, découvrir également toutes les formes originales de culture. Aimé Césaire avait utilisé le français pour protester contre l'oppression d'une culture par une autre. Apprendre le français, c'est déchiffrer les langages de la liberté.

Le français, l'Alliance le promeut partout, dans les enceintes multilatérales – ce n'est pas toujours facile – et par commodité, certains pensent aussi par je ne sais quelle prétention qu'il est plus, disons poli, pour rester dans le domaine de la courtoisie, ou plus à la mode de parler une autre langue que le français.

Cette langue, vous faites en sorte qu'elle soit parlée partout et vous formez celles et ceux qui ont vocation à transmettre notre langue. On se bat pour une langue. C'est ce que vous faites dans l'Alliance. On ne se bat pas en défensif, on ne se bat pas contre, on se bat toujours pour partager. On se bat aussi pour la culture. La culture n'est pas une marchandise. Alors quand la culture est traitée comme telle, alors elle est menacée. C'est la raison pour laquelle la France, et pas seulement la France, l'Europe, se bat pour l'exception culturelle.

Permettre aux étudiants français de mieux connaître les langues étrangères fait partie des débats qui parfois animent le Parlement. Il est même question de faire apprendre, y compris ici en France, une langue étrangère ou d'exercer quelques cours en anglais – vous vous

rendez compte – à des étudiants qui ne parlent pas encore le français. J'ai considéré que c'était une bonne méthode. Nous les faisons venir avec des cours qui sont professés dans leur langue pour mieux leur faire apprendre, ensuite, le français.

Nous avons la volonté, vous et nous, que la France puisse, à travers la francophonie, être plus grande encore et que le monde puisse être plus proche de nous.

En ouvrant ensemble la francophonie à tous les acteurs, nous luttons donc, au-delà de nous-mêmes, pour que le français puisse être une des langues du monde.

Je sais que c'est le travail que vous menez obstinément, l'Alliance: le dialogue des langues, des idées, des cultures.

Je pense au travail d'Oxmo Puccino, qui, lorsqu'il résidait à l'Alliance française de Bogota, a produit un album – que je n'ai pas écouté – où le rap français et la musique colombienne s'unissent. Formidable métissage!

Au concours international de la photographie qu'organise la Fondation Alliance française, il y a aussi de nouveaux talents qui permettent, grâce à cette langue, de faire valoir leur excellence. Aux festivals «*Croisements*», en Chine, vous permettez la découverte de nos artistes.

Je salue aussi le rôle qui est le vôtre dans le rapprochement entre la France et l'Afrique du Sud.

Je pourrais citer tant de pays. Les Alliances restent le trait d'union. Même dans les pays où il y a du désordre, des conflits, des guerres, où se retrouver, si ce n'est à l'Alliance française pour avoir un lieu de sérénité, de concorde, de paix.

Je me souviens que dans les années de plomb à l'Est de l'Europe et hier, dans les «*années de fer*» en Amérique Latine, c'étaient les Alliances françaises qui permettaient d'accueillir des intellectuels qui préparaient l'avenir de leur pays.

Aujourd'hui encore, dans ce qu'on appelle les pays du «*printemps arabe*», où vont les jeunes, où vont les femmes qui veulent défendre leurs droits, si ce n'est souvent dans les lieux de culture et notamment à l'Alliance française.

L'Alliance française n'est pas une organisation qui dépend de l'État. Cela n'a jamais été ainsi qu'elle a été conçue. L'Alliance française est libre et indépendante. En même temps, elle doit travailler avec les institutions, je l'évoquais.

Je souhaite que ce partenariat soit renforcé, pour que nous puissions, avec l'Institut français, avec nos ambassades, avec les ministères – et notamment celui de la Culture – porter une politique à l'échelle internationale.

Voilà ce que je voulais vous dire à l'occasion de votre anniversaire. Je ne sais pas quand seront fêtés les prochains, il faut des dates marquantes. Vous avez choisi de fêter les anniversaires de l'Alliance quasiment sous chaque président de la République et je souhaite donc que tous mes successeurs, pendant toutes ces années où vous continuerez à promouvoir la langue, soient à vos côtés. Je n'ai pas de doutes. Car ce qui fait la force de notre pays, c'est qu'au-delà des alternances, au-delà des majorités, au-delà des personnalités qui peuvent avoir la responsabilité de diriger notre grand pays, il y a toujours cette volonté de promouvoir la langue, la culture, la francophonie et donc la liberté.

Je me souviens de ce disait Léopold Sedar Senghor, quand il souhaitait qu'à travers notre langue *« chacune de nos cultures se reconnaisse en naissant à l'universel »*. Ici vous représentez tous les continents du monde et vous avez, à travers la langue française, décidé de son caractère universel.

Toute votre histoire, celle de l'Alliance, est celle de la France et celle de ses amis dans le monde. C'est une histoire d'une communauté vivante, vous en êtes la démonstration, qui a cette chance inouïe de ne pas connaître l'usure du temps. Le vieillissement de l'âge vous est étranger comme l'essoufflement de l'esprit. Plus vous vivez longtemps, plus vous rajeunissez. L'Alliance est l'histoire, tout simplement, d'une transmission entre les générations, entre les peuples, entre les cultures pour des valeurs, pour celles de la République.

C'est pourquoi j'exprime ma gratitude à l'Alliance française qui permet à notre langue d'être la seconde patrie de tous les hommes et de toutes les femmes libres.





DISCOURS
D'OUVERTURE



Aurélie Filippetti

ministre de la Culture et
de la Communication

Monsieur le Président de la Fondation Alliance française, cher Jean-Pierre de Launoit,
Monsieur le Secrétaire général de la Fondation, cher Jean-Claude Jacq,
Mesdames et messieurs les présidentes et présidents des Alliances françaises, Mesdames messieurs les directrices et directeurs,
Chers amis,

« La langue française appartient à tous ceux qui la parlent. »

Ces mots, ce sont ceux de François Mitterrand venu célébrer avec les femmes et les hommes qui vous ont précédés, le centenaire de l'Alliance française.

La langue française, elle appartient aux plus de 538 000 étudiants des Alliances Françaises et aux millions d'autres qui, grâce à vous, partagent un même amour de la culture francophone. Elle appartient à ces plus de 800 alliances et ces 40 délégations générales réparties dans 136 pays du monde.

130 ans après la création de l'Alliance française, les principes de ses fondateurs sont plus vivants que jamais. L'humanisme, les valeurs de solidarité et de fraternité autour d'une langue et d'une culture : ce rêve de toutes les familles de l'esprit réunies autour d'Ernest Renan, Jules Verne, Louis Pasteur, Armand Colin et les autres, est aujourd'hui une réalité couronnée de succès.

La langue française, elle appartient aussi à vous tous qui, 130 ans après cette formidable idée de faire appel à tous les étrangers amoureux de la France, contribuez aujourd'hui à son rayonnement dans chacun de

vos pays. Vous, les présidents, les directeurs, mais aussi les enseignants et les nombreux bénévoles qui font vivre les Alliances partout dans le monde.

Les Alliances françaises n'appartiennent pas à la France. Elles sont les lieux où la France et sa culture s'expriment à travers un regard autre, les lieux où se manifeste la France telle qu'elle est aimée par d'autres que les Français – et où elle atteint ainsi, à travers ce partage, une dimension plus vaste qu'elle-même. C'est précisément cette particularité des Alliances, d'être toujours de la nationalité du pays d'accueil, qui est condition de leur ouverture sur toutes les cultures du monde.

130 ans après leur création, elles continuent de faire vivre le dialogue des cultures et de nourrir la diversité culturelle. C'est d'abord par la langue, véhicule d'une culture et d'une vision du monde, qu'elles portent cette ambition. Parce qu'elles contribuent quotidiennement, depuis 130 ans, au rayonnement du français dans le monde, les Alliances sont de formidables vecteurs de notre diplomatie culturelle.

La diffusion de la langue française est au cœur de la politique culturelle extérieure de notre pays. Nous voulons, Laurent Fabius et moi-même, en faire une de nos premières priorités. C'est par là que commence l'impulsion nouvelle que nous entendons donner à notre diplomatie culturelle. Pour réaliser cette ambition d'une politique à la hauteur des défis du XXI^e siècle, nous devons développer notre réseau d'enseignement à l'étranger. Il nous faut aussi mettre l'accent sur l'apprentissage du français dans les pays émergents, car c'est là que se joue l'avenir de la francophonie.

Enseigner, transmettre, diffuser la langue française à travers le monde, c'est la faire vivre. C'est aussi l'ouvrir au monde et en faire, à travers celui qui la parle, un vecteur de diversité culturelle.

Parce qu'elle porte en elle un idéal auquel la France est profondément attachée, la diversité culturelle est au cœur des priorités du ministère de la culture. Pour notre pays, il s'agit là d'une conviction d'ordre politique et philosophique héritée des Lumières et de la tradition universaliste.

Une conviction partagée par les 126 pays signataires de la convention de l'UNESCO sur la diversité culturelle.

Avec force, ils ont affirmé que « *la diversité des expressions culturelles est une caractéristique inhérente à l'humanité, un ressort fondamental du développement durable, indispensable à la paix et à la pleine réalisation des droits de l'homme.* »

Une conviction que j'ai voulu défendre, comme d'autres avant moi.

Car sans diversité culturelle, il n'y a pas de culture ni d'échanges entre les cultures. Promouvoir la diversité culturelle, c'est mettre en place des régulations fortes pour assurer la plus grande diversité d'expressions possibles. C'est défendre nos politiques culturelles dont le but est de favoriser la diversité des créations.

Voilà le sens du combat que la France mène pour maintenir l'exception culturelle dans le cadre de l'accord de libre-échange avec les États-Unis. Le président de la République s'est engagé fortement pour cela, il aura l'occasion de vous en parler tout à l'heure. La France n'est pas seule. Ce combat, ce n'est pas une préoccupation franco-française. C'est le combat des quatorze ministres européens de la culture qui ont signé la lettre que je leur ai proposé d'adresser à la Commission européenne. C'est le combat de tous les artistes et de tous les professionnels de la culture qui se sont engagés à nos côtés.

C'est le combat du Parlement européen qui a adopté dans son écrasante majorité une résolution du même ordre. Enfin, à travers lui, c'est le combat de tous les peuples d'Europe.

En réaffirmant ce principe, nous avons remporté une belle victoire. Mais le combat n'est pas terminé. Et c'est aussi à vos côtés qu'il se joue. Vous êtes des alliés inestimables. Parce que, depuis 130 ans, les Alliances françaises ont fait de la diversité culturelle le fondement de leur mission.

Cher Jean-Pierre de Launoit, Cher Jean-Claude Jacq, vous avez voulu faire de la fête le thème de ce colloque anniversaire. Vous n'auriez pu mieux choisir. Car aujourd'hui, dans un contexte de crise économique et politique, mais aussi sans doute, de crise morale, il est important de pouvoir redonner tout son sens à la culture.

Oui, la culture est une fête.

D'abord parce qu'elle nous rassemble. De même que la fête est populaire, fédératrice et créatrice de conscience collective, la culture nous

rassemble, elle est notre bien commun. Et nous devons mobiliser toutes nos énergies pour qu'elle soit notre bien commun le mieux partagé. C'est mon ambition. Je sais que c'est aussi la vôtre. Et je souhaite que vous mobilisiez tous vos efforts en ce sens.

Cette fête, c'est aussi celle d'une culture qui en temps de crise permet de contrer les tentations de repli sur soi et le risque réactionnaire. Parce qu'elle nous offre un espace de partage, la culture est ferment de citoyenneté. La lutte contre l'exclusion, le combat contre tous les populismes et les fondamentalismes passent par la culture. Tout comme la préservation du lien social. Car, comme la fête, la culture est le lieu de l'échange, de la rencontre et du dialogue. Le lieu de la différence et de la fraternité dans la différence.

Oui, la culture est une fête.

Non parce qu'elle ne serait qu'un joyeux supplément d'âme, bien au contraire. La culture est une fête parce qu'elle est porteuse d'espoir dans un contexte de crise économique et politique.

Elle est porteuse d'espoir, pour notre économie. On l'oublie trop souvent, la culture est un considérable levier économique. Elle est créatrice d'emplois et joue un rôle structurant sur nos territoires.

Elle est porteuse d'espoir pour l'individu, à qui elle donne les clés qui lui permettent de comprendre le monde et d'agir sur lui.

Elle est porteuse d'espoir pour la jeunesse surtout. À qui elle permet de s'émanciper et de s'épanouir, de s'ouvrir aux autres et au monde.

Une jeunesse qui est au cœur de nos priorités : c'est celle du gouvernement (le président en a fait une priorité de son mandat) et c'est la mienne aussi. Parce que je suis convaincue que l'éducation à la culture permet de renforcer le lien social et de construire la citoyenneté de demain, je l'ai placée au cœur de mon action. Je pense en particulier aux jeunes qui sont dans les situations les plus difficiles et qui doutent parfois de l'avenir : c'est vers eux que nous devons aller pour porter la promesse d'émancipation par l'éducation et la culture. La jeunesse, c'est votre premier public. Ce sont les jeunes qui viennent en nombre dans vos Alliances partout dans le monde. C'est pour cela que je suis très attachée à votre action. Vous devez continuer à favoriser la rencontre

des jeunes avec une langue, et, par cette langue, avec la culture qui l'habite et la constitue.

Partenaires inestimables de la culture et de la langue françaises, vous êtes aussi, à nos côtés, engagés dans le plus beau des combats, celui de la diversité culturelle, condition première de la rencontre avec l'altérité.

C'est seulement par la culture, par l'art et le langage aussi, que nous pouvons « *sortir de nous-mêmes* » disait Proust, « *savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre, et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune* ». Les Alliances françaises en sont une des plus belles expressions.

Je vous remercie.



ALLOCUTIONS



Jean-Pierre de LAUNOIT

Président de la Fondation
Alliance française

Mesdames les présidentes,
Messieurs les présidents,
Mesdames et messieurs les délégués généraux, directrices et directeurs,
Très chers amis,

Un seul mot à vous exprimer et qui vient du fond du cœur, croyez-le bien, merci.

Merci pour votre présence à nos côtés pour cette nouvelle rencontre.

Merci de défendre constamment comme vous le faites si bien la présence de la culture française partout dans le monde.

Le 21 juillet 1883, quelques personnalités clairvoyantes et courageuses se réunissaient au 215 boulevard St-Germain pour créer l'Alliance française. Une plaque commémorative célèbre l'événement.

Il s'agissait, quelques années après la guerre franco-allemande de 1870, de redonner un nouvel élan à la langue et à la culture françaises afin que celles-ci soient à nouveau porteuses d'espoir et de modernité.

C'était le début d'un long combat pour la reconnaissance de l'autre, pour la tolérance et pour la paix.

Depuis lors, la grande famille de l'Alliance française où l'on se connaît et surtout où l'on se reconnaît a développé aux quatre coins du monde (dans 136 pays) sa passion et son engagement au service de la culture française, de ses valeurs et de ses idéaux.

Notre époque, comme d'ailleurs toutes les époques, n'échappe pas à l'intolérance et à la violence. À l'inverse, nous développons toujours

notre action dans un esprit de dialogue et de générosité.

À ce jour, plus d'un demi-million d'apprenants travaillent chaque jour dans ces lieux de partages et d'amitié au point que ceux-ci apparaissent souvent comme des oasis de paix et de liberté.

Aujourd'hui, les missions des responsables d'Alliances se sont élargies : outre la langue et la culture, les Alliances françaises, si elles veulent être de ce siècle, doivent s'impliquer dans toutes les questions que se posent les hommes et les femmes d'aujourd'hui, y compris dans le débat d'idées, dans la technique et dans la recherche.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que les biens et services culturels ne sont pas des marchandises comme les autres, mais doivent être le reflet d'une identité particulière, celle de leur pays d'origine.

Merci dès lors à tous ceux qui donnent leur cœur à l'esprit de la France dans ce message de diversité, de respect des identités et de dialogue des cultures.

Ainsi faut-il, dès le plus jeune âge, apprendre à se dépasser, en s'ouvrant à la culture, la nôtre, mais aussi à celle des autres. Il nous faut vivre debout, se revêtir d'espérance, faire de sa vie un chef-d'œuvre : telle est la vraie, l'unique réponse vers un monde meilleur.

À cet égard, s'appuyer à l'étranger sur des comités locaux est une merveilleuse idée. Cette formule très moderne, fondée sur les capacités d'initiative de la société civile et sur la coopération entre partenaires internationaux égaux, a rencontré un extraordinaire succès tout au long du XX^e siècle. Ce statut associatif se déroule dans la liberté qui résulte de l'enracinement local de ces comités.

Aujourd'hui, nous intervenons dans 136 pays avec quelque 813 Alliances françaises, plus de 500 000 étudiants auxquels s'ajoutent plus de deux millions de personnes assistant régulièrement à nos manifestations culturelles, et 250 millions de personnes sont capables d'utiliser occasionnellement le français dans le monde.

Dans ce réseau, l'Alliance française ne fonctionne pas de façon hiérarchique. Chaque élément reste autonome et tous les administrateurs en sont pleinement responsables.

Chacun se dévoue à son association locale avec une énergie qu'il n'ap-

porterait sans doute pas à un employeur ou à une structure relevant d'un État.

Il en résulte partout une vie associative simple et chaleureuse autour des valeurs qu'incarne la France. Ainsi fonctionne au quotidien la plus grande multinationale culturelle du monde.

Il est vrai qu'en 2007, en créant la nouvelle Fondation Alliance française, non sans une certaine fierté il est vrai, nous parlions d'une nouvelle naissance.

Un collègue m'interrogeait récemment: «qu'est-ce qui vous déstabilise?»; j'ai répondu spontanément: «la souffrance d'un jeune». Et je confirme cela aujourd'hui, c'est vrai. «Et qu'est-ce qui vous rend heureux?»; j'ai répondu alors: «la musique, la musique classique de qualité». J'y ai été initié dès l'âge de trois ans par ma mère et j'ai eu la grande chance de bien connaître Yehudi Menuhin qui était vraiment un être universel et qui aimait toutes les musiques du monde. C'était une sorte de communion universelle à travers lui.

Victor Hugo disait à propos d'Alexandre Dumas: «*c'est un semeur de civilisation*». Soyons donc, nous aussi, là où nous sommes, des semeurs de civilisation. Soyons dans ce monde de violence et d'argent des oasis de paix et de fraternité.

L'Alliance française se doit toujours d'être une fraternité de l'esprit. Tous ceux qui œuvrent dans notre association, à quelque titre que ce soit, ont de la chance car partager un idéal culturel, ce n'est pas la même chose que d'attendre à chaque fin de mois sa feuille de paie, sans connaître le plus souvent quoi que ce soit de l'entité qui vous emploie.

Il est probablement exact que la force de l'Alliance française réside bien, d'abord dans son statut associatif, dans la liberté qui en résulte et dans l'enracinement local des comités qui sont constitués dans chaque lieu où existe une Alliance.

Nul n'ignore que le vaisseau «amiral» des Alliances françaises se trouve (et combien) en Amérique Latine. Le dernier colloque international de Rio a connu un succès exceptionnel et le développement continu de ce réseau nous en apporte la meilleure preuve.

Mais ce n'est pas tout, qui aurait pu prédire qu'après 130 ans, quinze

Alliances françaises de Chine dispenseraient chaque année plus de 3 millions d'heures de cours à près de 30 000 étudiants. Le réseau Chine continentale, après la fermeture de l'Alliance française de Shanghai, a été fondé il y a moins d'un quart de siècle. Demandez seulement à nos amis chinois quelle est la plus belle langue au monde. Ils vous répondront tous invariablement le français.

N'oublions jamais que le nom Alliance française est vraiment un symbole partout dans le monde. Ce nom a connu une consécration solennelle, il y a 8 ans, par le prix international Prince des Asturies, qui me fut remis publiquement par le Prince héritier d'Espagne.

Aujourd'hui, nous travaillons au mieux dans une convention partenariale avec le ministère des Affaires étrangères et d'autre part, dans quelques minutes, le Président de la République a personnellement souhaité nous recevoir à l'occasion de notre anniversaire.

Ainsi, nous continuerons à œuvrer de notre mieux, avec tout notre cœur. Il est vrai que ceux qui disent « non » dans la vie sont rarement les plus occupés et ceux qui sont les plus occupés trouvent toujours du temps à distraire pour les choses auxquelles ils croient.

Nous avons tous ici la chance de travailler pour une institution culturelle. La culture comme d'ailleurs l'art et la science resteront encore dans cinquante ans. Saisissons notre chance.

En terminant, je voudrais encore adresser un salut particulièrement cordial aux Alliances de France toujours très largement représentées à nos colloques et qui sont en fait les seules françaises dans notre réseau.

Le Général de Gaulle qui nous avait personnellement rendu visite en décembre 1958, n'avait-il pas qualifié lui-même l'Alliance française « *la flamme claire de la pensée française* ». Quel beau compliment. Soyons en dignes. Que notre langue demeure toujours et partout porteuse d'espoir et d'amitié.



Jean-Claude JACQ

Secrétaire général de la
Fondation Alliance française

Un anniversaire, c'est un peu comme un coquillage. En y collant l'oreille, on entend le murmure de la mer, la rumeur du temps. On y devine aussi des voix qu'on n'a pas connues, des voyages qu'on n'a pas faits, une aventure où se sont élancés des gens qui n'imaginaient pas jusqu'où cela mènerait.

Ils se sont d'abord écrit, puis ils ont pris des trains, des bateaux, plus tard des avions pour se rencontrer. Ils ont tissé cette toile de mots, d'émotions, cette complicité entre des façons d'être si différentes que vivre leur a paru plus intéressant, comprendre plus vaste et aimer plus profond.

À dire vrai, je suis souvent stupéfait qu'une action où il entre si peu de gain personnel ait persévéré à travers le temps. Quand le monde s'organise autour du profit, on trouve encore des gens qui se lèvent le matin décidés à se coller des soucis pour faire vivre une Alliance, sans en retirer autre chose que le plaisir de le faire.

Nous n'allons pas non plus nous raconter d'histoires: la vie associative n'est pas semée de roses et on s'y déchire aussi aux ronces des relations humaines. Mais on y vit intensément. Lorsqu'on voit son Alliance grandir, se remplir d'étudiants à heures fixes, comme la marée, et accueillir tant d'inconnus pour un concert, un film, une exposition ou une fête sous les étoiles, on en retire une fierté presque naïve, une sorte de petit bonheur intime.

À l'heure où notre mouvement atteint ses 130 ans, les Alliances françaises n'ont jamais été aussi bien organisées, aussi performantes, aussi

solidement implantées sur tous les continents. Prenons la mesure des dix dernières années.

En matière de gouvernance, nous avons établi une charte, modernisé 331 statuts, réuni des Etats généraux sur tous les continents. À Paris, nous avons créé la Fondation, totalement dédiée au réseau. C'est l'occasion de rendre hommage au président de Launoit. Je le dis avec le respect dû à son prédécesseur, ce n'est pas avec Jacques Viot que nous nous serions lancés dans cette aventure. Jean-Pierre l'a portée, marquant ainsi l'histoire de notre institution.

En ce qui concerne la performance, nous avons mis sur pied, avec l'aide du ministère des Affaires étrangères, un programme de professionnalisation qui connaît depuis 7 ans un grand succès. Quand j'étais jeune directeur, on devait se former seul sur le tas. C'était le fameux principe de Pierre Dac : *« C'est en sciant que Léonard devint scie. »*. Aujourd'hui une démarche qualité basée sur un référentiel permet de mieux apprécier les fondamentaux du métier et de rénover en profondeur l'activité des Alliances.

Enfin, en dix ans, les effectifs d'étudiants ont progressé de 56 %, un taux inédit dans notre histoire, pour dépasser aujourd'hui le demi-million d'apprenants. Vous organisez près de 20 000 manifestations culturelles par an, qui rassemblent plus de 3 millions de spectateurs. L'Alliance s'est installée dans des pays déterminants pour l'avenir du monde, en Chine, en Russie, en Asie centrale et dans les Émirats. Nos pays traditionnels d'implantation ont connu eux-mêmes un essor économique remarquable, qui fait rêver la vieille Europe. Du coup, dans la liste de nos dix premiers pays en 2012, on trouve trois Brics : Le Brésil, la Chine et l'Inde, et nous sommes très présents dans d'autres pays émergents comme l'Afrique du Sud, le Mexique ou le Nigeria ainsi que dans nombre de ceux dotés de grands potentiels énergétiques, comme la Mongolie et le Kazakhstan, l'Arabie saoudite ou le Venezuela.

Vous vous êtes montrés d'inépuisables castors ! Pour la seule année 2012, on a acquis au Brésil un bâtiment à São José dos Campos, un terrain à Campinas et on a construit une Alliance « verte » à Rio, sur une architecture bioclimatique. Le nouveau siège de Cuenca, en Equateur, a été

financé à 60 % par les entreprises locales. Bangkok, pour son centenaire, devrait intégrer bientôt un nouveau siège flambant neuf. À Fidji, c'est un donateur francophile qui a permis d'acquérir une vaste maison dans un jardin au centre-ville. En Nouvelle-Zélande, deux ans après le tremblement de terre, Palmerston North et Christchurch ont intégré de nouveaux locaux. Manille s'est agrandie pour 1 million d'euros (financé à 75 % sur fonds propres). À Ahmedabad, en Inde, les courageux président et directeur ont gagné leur pari, construire pour installer l'Alliance dans ses murs, à présent un bel immeuble bien situé. À Bruxelles enfin, les superbes nouveaux locaux de l'avenue des Arts ont été inaugurés par le roi Albert II et par notre ministre de la Francophonie, M^{me} Yamina Benguigui. Cela, c'est la seule année 2012 et j'en oublie peut-être. L'addition des propriétés des Alliances (plus de 200) constitue sans doute le plus grand parc immobilier culturel du monde.

Ce bilan remarquable, on le doit à tous ceux qui sont présents dans cette salle et à tous ceux qui n'ont pu venir mais qui s'associent à nous en pensée. On le doit aussi au soutien du ministère des Affaires étrangères qui met à notre disposition 230 détachés et plus d'une centaine de VI. Enfin il est aussi et surtout le fruit du travail, qu'on ne compte guère dans les Alliances. On ne risque pas d'y entendre cette conversation que j'ai surprise il y a quelques jours dans un magasin à Paris : « *Tu sais quoi ? Marcel, il m'a dit qu'hier il a eu tout d'un coup envie de travailler. Il s'est assis un peu, et ça lui a passé.* »

L'Alliance a donc poursuivi son œuvre double : faire mieux connaître la culture française et celles des pays qui l'accueillent. C'est tout l'esprit français que cette ouverture à l'universel. À l'orée du traité de libre-échange entre les États-Unis et l'Union européenne, la presse américaine ou britannique se repasse la rengaine du protectionnisme culturel de la France. Rien n'est plus faux. La France est l'un des pays les plus ouverts au monde. En ce moment, par exemple, consultez *Pariscope*, il y a environ 80 films en salles dans la région parisienne : 31 sont français, 26 américains et 23 d'autres nationalités. On y projette couramment des films iraniens, vietnamiens, japonais, australiens, suédois, italiens, roumains, brésiliens, mongols, marocains, coréens... Cela n'existe à ce

point dans aucune autre capitale au monde. La France est un pays qui subventionne largement la traduction de livres étrangers, qui donne la direction de ses plus grands théâtres, orchestres et musées à des personnalités étrangères et qui est le paradis des architectes du monde entier. Le grand écrivain polonais Gombrowicz disait : « *Être français, c'est précisément attacher de l'importance à tout ce qui n'est pas la France.* » C'est en tout cas, j'en suis sûr, cet esprit qui nous a tous fait venir un jour à l'Alliance.

**

Mais parlons un peu culture, cette fête dont la rumeur nous vient du lointain des âges, les fresques énigmatiques au fond des grottes, le chant des rameurs entre les îles, les peintures sur le corps des danseurs, l'écho des flûtes andines, le choc des maillets sur la pierre des cathédrales, le silence du pinceau sur la soie, la silhouette du dôme de Florence, le Gange à Bénarès, la taille des buis à Versailles, les ouvriers de la Tour Eiffel, le premier pas sur la lune.

Nos invités diront tout cela mais comme c'est la fête, j'aimerais vous livrer quelques réflexions un peu délirantes, pour changer du sérieux proverbial de nos rencontres.

D'abord, soyons conscients que culture est un mot caoutchouc. On peut le tordre en tous sens et chacun en a sa définition. Son ambiguïté mène à des choses inattendues. Vous connaissez le fameux questionnaire de Proust. À la question :

Quelle est la qualité que vous préférez chez un homme ?

Arielle Dombasle a répondu :

La pénétration.

Ce qui est assez proustien, dans le fond. Mais je suis sûr qu'elle prenait ce mot dans son sens intellectuel, à savoir la facilité de l'esprit à comprendre et à connaître.

Ensuite, je vous le demande : quel rapport y a-t-il entre la culture et le cannibalisme ? Eh bien, je crois que l'une met fin à l'autre. Les scientifiques s'accordent aujourd'hui pour reconnaître que l'Europe préhistorique était anthropophage, pas l'Afrique ou l'Océanie, l'Europe ! Bien sûr, il y a Lascaux et la Vénus de Lespugue, mais la culture telle

que nous l'entendons c'est-à-dire structurée, transmissible à d'autres groupes, d'autres sociétés, date sans doute de la révolution néolithique, à la naissance du commerce et de l'écriture. À partir du moment où on a commencé à communiquer des idées, à montrer des images et à échanger des techniques pour les réaliser, l'homme n'a plus éprouvé le besoin de dévorer l'autre pour s'approprier ses vertus. C'est paradoxalement quand on cesse de vouloir manger l'autre qu'on commence à le goûter.

Songez d'ailleurs au mythe assez universel de ces dragons qui, au moment de dévorer leur proie, en général un jeune héros, se transforment en princesses? En passant de la morsure au baiser, ils nous enseignent qu'on devient homme en surmontant sa peur, que la culture est une victoire sur nos propres monstres. Rilke disait que *« tous les dragons de notre vie sont peut-être des princesses qui attendent de nous voir beaux et courageux. »*

La culture, c'est aussi des mystères, que nous recevons et transmettons parfois sans les avoir compris, comme on remet une lettre sans l'avoir ouverte. Les mystères de nos proches, l'oncle boulanger qui chantait Verdi la nuit en enfournant le pain, le frère qui allait en cachette aux cours de danse, le grand-père qui collectionnait les timbres, la voisine qui apprenait le tango, c'était pour chacun sa façon de négocier le temps et d'apprendre à mourir, car apprendre à mourir, ce n'est pas relire les philosophes, c'est d'abord apprendre à vivre et à jouir des choses.

Dans le fond, la culture c'est comme se balader en forêt. Mes parents n'étaient pas très férus de botanique. La forêt était pour moi une masse verte confuse sans intérêt. En apprenant à connaître les arbres, à nommer les plantes, les insectes qui les ensemencent, une richesse étonnante s'est dévoilée et l'ennui a disparu. La culture, c'est le contraire de l'ennui, c'est même son seul vrai remède. C'est l'oxygène de nos désirs qui, sans elle, ne seraient que des pulsions, monotones et vides.

Mais de quoi parlons-nous dans le fond, quand nous tâchons de définir la culture?

Michel Serres a eu une belle intuition puisée dans la mythologie pour

décrire les trois grandes phases de l'histoire.

Il y eut d'abord le monde d'Atlas et d'Hercule, dit-il. Atlas pour les soutènements, les colonnes, les charpentes, la pierre, Hercule pour sa massue, parce qu'on transformait la matière en tapant dessus, par le choc, le martèlement. C'était un monde animé par la force humaine et animale, par l'eau et le vent. Un monde froid, silencieux et propre.

Puis, avec la révolution industrielle et la machine à vapeur, s'est ouvert le monde de Prométhée. La force principale est devenue le feu. Un monde du mouvement et de la transformation, un monde chaud, bruyant et pollué.

Enfin nous venons d'entrer dans le monde d'Hermès, celui du message, de l'information, de l'immatériel.

La culture et les modes de vie ont été marqués par ces phases. Les temples, les bolides, les écrans. Le problème est de faire cohabiter en nous et hors de nous ces trois mondes. C'est sans doute le plus grand défi de la culture contemporaine.

Peut-être parviendrons-nous à réaliser cette synthèse vitale. Peut-être que la pression écologique, les menaces de pénurie, la nécessité de cohabiter sur une planète désormais limitée, nous obligeront à inventer une autre façon d'être au monde, et d'y être ensemble. Peut-être deviendrons-nous plus humains, grâce la conscience de notre fragilité. Les prodiges technologiques et scientifiques doivent nous y aider mais il nous faut l'imaginer, le préparer et l'annoncer. C'est le rôle essentiel de la culture.

Cette idée de communauté planétaire, de solidarité face à l'immensité des problèmes, on la sent déjà vibrer, à leur mesure, dans chacune de nos Alliances. Dans la petite maison d'Ushuaia sur le détroit de Beagle et dans les beaux immeubles de Bogota, Johannesburg, Delhi ou Singapour, dans les bibliothèques de Buenos Aires, d'Harare, New York ou La Havane, dans les théâtres de São Paulo ou de Bangalore, sous les portiques de Pondichéry et derrière les vitres de Rotterdam, sur la scène d'Accra ou le patio de Lima, dans les jardins d'Addis-Abeba ou de Lahore, parmi les totems de Port-Vila, lors des concerts de Plovdiv ou de Samara, dans les ruches de Shanghai, de Tananarive ou de Melbourne, à

l'Alliance arc-en-ciel de Paris et dans l'intimité chaleureuse de Reykjavik, d'Oulan Bator ou d'Almaty, à travers la gaieté de Niteroi, de Dacca ou de Harare.

**

Je ne vais pas abuser de votre patience, pour ne pas confirmer cet adage: «*Il y a des gens qui parlent pendant leur sommeil. Les orateurs parlent pendant le sommeil des autres.*»

Je me dis que pour poursuivre sa tâche, il faut dans le fond accepter quelques vérités de base.

La première est que le bonheur, s'il existe, est sur la Terre. Les Grecs jugeaient leur existence si heureuse qu'ils imaginaient que les dieux, pour trouver leur paradis et pour tomber amoureux, descendaient chez nous. Les Grecs pensaient que la Terre était le paradis des dieux...

La seconde (cruelle) vérité, nous est donnée par un adage, mélange de sagesse africaine et française¹: «*La chasse aux cons est un safari sans espoir.*» Il faut vivre avec...

La troisième est qu'à présent on est contraint de s'adapter sans cesse ou de disparaître. Songez qu'il s'est écoulé 38 ans entre l'invention du poste de radio et sa diffusion à 50 millions d'appareils. Pour la télévision, il n'a fallu que 13 ans pour arriver au même résultat. Et pour Internet, il n'a fallu que 4 ans entre la première connexion et la cinquante millionième. Comme dit Higelin, nous sommes *secoués dans le shaker géant du grand barman de l'univers*...

L'habitude s'est prise de clore ces quelques mots par un hommage. Je voudrais le rendre cette fois-ci à un grand Belge (un autre que le nôtre...), qui s'appelait Ligne, le Prince de Ligne. La devise de sa célèbre famille était: «*Lorsque tout s'effondre, Ligne reste droite*». Ça a quand même de l'allure! On disait que c'était l'homme le plus gai de son siècle. Je vous conseille vivement de visiter son château de Beloeil en Belgique qui offre un des plus beaux jardins d'Europe, et de lire ses *Lettres et Pensées*, éditées par M^{me} de Staël en 1809. M^{me} de Staël, qui avait l'œil vif et la dent dure, avouait qu'elle avait connu peu d'hommes ayant

1 En fait, de la plume de San Antonio...

autant d'esprit, et sa bonté, disait-elle, faisait qu'on s'attachait à lui pour toujours. La morale du Prince de Ligne était simple: «*Elle consiste, disait-il, à rendre tout le monde heureux autour de moi.*» Mais juste autour de lui, voyez, c'est déjà pas mal. Il laissait à d'autres, plus savants, le soin de rendre l'humanité heureuse.

C'est ce que nous recherchons tous. Évitions de nous casser les pieds, de nous quereller ou de nous jalouser. La vie est brève mais nous faisons quelque chose de passionnant, soyons-en heureux. Ceux qui ont un jour pris des responsabilités dans une Alliance savent qu'ils sont entrés dans une vie plus large, une vie de découvertes qu'ils n'oublieront jamais et dont ils auront la nostalgie quand ils l'auront quittée.



The background features a central, irregular splash of light yellow-green paint. To its upper right, there are splashes of bright blue paint, and to its left, a splash of dark red paint. The overall effect is a dynamic, artistic composition of colors on a white background.

Dialogue

**«Familles de paysages,
paysages de familles»**



Aldo Naouri

pédiatre



Jean-Robert Pitte

géographe

Jean-Claude JACQ. — Je remercie ces invités exceptionnels qui sont à notre table et qui ont accepté d'être parmi nous aujourd'hui : M. Aldo Naouri, M. Jean-Robert Pitte.

M. Naouri, pédiatre, est auteur d'une œuvre essentielle sur les relations intrafamiliales. Il est lu abondamment et très écouté dans les médias. Il est l'auteur de nombreux ouvrages où la lucidité le dispute à l'érudition classique et clinique et où son talent d'écriture projette des clartés sur les choses les plus compliquées au monde et sans doute les mieux cachées. Je vous recommande *Les Filles et leurs Mères*, paru en 1998, et *Les Pères et les Mères*, paru en 2004, tous les deux aux éditions Odile Jacob, et il y en a bien d'autres.

À l'instar du phénomène classique du cordonnier qui est le plus mal chaussé ou de Rousseau, qui écrit un traité d'éducation alors qu'il avait abandonné ses propres enfants, nous pourrions imaginer, monsieur Naouri, que vous avez connu des problèmes dans ce domaine. Eh bien, en fait, non, vous avez eu trois enfants plutôt épanouis. L'une est une

romancière connue, la deuxième est metteur en scène et le troisième un chanteur d'opéra réputé.

J'ai entendu récemment une phrase assez drôle : « *La musique classique, c'est un truc écrit par des morts pour des vieux.* » Ce genre de formule vous écrabouille. Dans un monde de zapping, de vitesse, de consommable, le goût des œuvres du passé (et le passé commence hier) peut apparaître comme un symptôme morbide.

Vous-même, dans la clinique, la culture vous est-elle apparue comme un refuge, hors des tensions familiales, des conflits ou même contre l'angoisse de la mort, grâce à la constitution d'une sorte de bulle personnelle ? Ou au contraire, comme le lien, le tissu entre la fratrie ou la famille ?

Deuxième question : pensez-vous que chaque langue est le bain matriciel, naturel d'une culture, d'une façon de voir le monde et des relations entre les êtres ?

Aldo NAOURI. — Pour répondre à la première question, manifestement, vous avez lu mon dernier ouvrage, *Prendre la vie à pleines mains*, dans lequel j'explique que le monde a changé pour moi le jour où j'ai appris à lire. J'ai appris très tôt et je me suis réfugié dans la lecture de tout et n'importe quoi : du journal, de ce qui traînait, des enseignes de magasin, etc. C'était ma manière de fuir l'atmosphère de deuil qui était celle de ma famille transplantée de la Lybie en Algérie, à l'époque. Elle avait connu un deuil parce que mon père était décédé très peu de temps auparavant.

La culture est-elle un refuge ? Aujourd'hui, je ne répondrai pas de la même manière.

Si j'ai à définir ce qu'il en est de la culture, je dirai que c'est probablement la seule solution défendable pour que chacun essaie de se connaître un tant soit peu, dans la mesure où il n'existe pas de discours pouvant rendre compte de ce qu'est l'humain. La complexité de l'humain est tellement grande que rien, strictement rien, ne peut l'amener à se comprendre lui-même ou, en tout cas, à se cerner, que cela soit la philosophie, la psychanalyse, la psychologie, la linguistique ou le reste.

La culture est un excellent moyen.

Pourquoi ? Parce qu'il y a une quantité de choses qui parlent. Ces choses ne parlent pas toujours à ce qui, en nous, entend, mais cela parle nécessairement.

Quand on dit que « *la musique classique, c'est quelque chose écrit par des morts pour des vieux* », on oublie ce qu'il en est des effets de la musique classique sur la psyché, la pensée et le cerveau directement. Dans la musique classique, quelque chose opère des effets dans le système nerveux, comme aucune autre musique. C'est sans aucun doute par le fait qu'elle obéit à des règles d'harmonie, celle-ci étant une notion essentielle à notre vécu de chaque jour puisque, en gros, l'harmonie constitue quelque chose comme le fil à plomb de l'architecte.

Voilà un premier élément de réponse autour de la première question.

Vous me demandez si chaque langue est une façon de voir le monde, mais vous avez énoncé la question de façon bien plus complexe. Oh, oui ! Toute langue est un code qui a été fabriqué dans des temps immémoriaux extraordinairement reculés, au moment où les groupes humains étaient séparés géographiquement, de façon pratiquement étanche, les uns des autres. Il existait donc des conventions pour pouvoir éventuellement désigner des choses telles qu'on les voyait.

Les traducteurs pourraient vous en parler infiniment mieux que moi : ce n'est pas non plus une petite chose que de passer d'une langue à l'autre et toutes les langues ne peuvent pas exprimer strictement les mêmes choses.

Pour ma part, j'ai comme langue maternelle un dialecte judéo-libyen. Partout dans le monde, quand une population juive est quelque part, elle se fait son propre dialecte qui est un mélange de quantité de choses (dans lequel intervient évidemment de l'hébreu), ce qui donne également la spécificité de cette vision du monde. Il existe des sentiments, des manières de penser, des manières de voir qui, pour moi, ne peuvent s'exprimer que dans cette langue maternelle, alors même que j'ai appris suffisamment de français pour pouvoir dire les choses ainsi.

Au cours de ma psychanalyse personnelle, il m'arrivait de buter sur une impasse dans l'analyse d'un rêve ; dès lors que, au lieu de parler à mon

analyste qui n'entendait que le français, je repassais à ma langue maternelle, les associations s'ouvraient, les émotions remontaient, c'était tout à fait magique, alors même que le monsieur derrière n'entendait pas un mot de ce que je pouvais dire et que quelquefois, il était totalement sourd aux sons eux-mêmes.

D'ailleurs, ces sons sont extraordinairement spécifiques d'une langue à l'autre et nous savons bien que l'apprentissage tardif d'une langue ne permet pas de saisir l'accent qu'elle porte.

Évidemment, ce mystère des langues fait que penser entre des langues n'est pas non plus un phénomène facile, dans la mesure où on participe ainsi à une série de visions du monde dont le locuteur cherche à se faire, en quelque sorte, le synthétiseur, mais sans jamais y parvenir tout à fait. Je peux vous confier que pour ma part, j'ai en quelque sorte deux visions du monde que je ne mélange pas et dont je sais qu'elles sont exprimables ou inexprimables. J'ai eu récemment à lire, dans le dernier ouvrage de ma fille, un véritable procès qu'elle me faisait. Elle racontait que quand elle était enfant, j'essayais de traduire des choses en disant : *« c'est intraduisible en français. »*

Si vous le permettez, je vais évoquer un petit souvenir personnel. En voyage, nous écoutions dans la voiture de la musique arabe que j'aime beaucoup. À un moment, j'ai réagi très fort en hurlant : *« c'est magnifique. »* On m'a demandé de traduire. J'ai essayé... puis j'ai dit : *« non, ce n'est pas possible. »* Cependant, je continuais de hurler : *« c'est magnifique. »*

Alors, on m'a demandé :

– *« Dis-nous ce qu'il y a de magnifique, enfin ! »*

Je répondis :

– *« N'entendez-vous pas les phonèmes ? Le "fsss" et le "wâs"... N'entendez-vous pas cela ? Ne pouvez-vous pas entendre ? »*

– *« Oui, mais qu'est-ce que cela veut dire ? »*

– *« Cela veut dire : ton souvenir me fait l'effet d'une brise un soir d'été. »*

C'est d'un plat ! C'est une horreur. Ils se demandaient si j'étais fou pour dire ainsi que c'était magnifique, en criant comme cela !

Des années plus tard, je me suis retrouvé avec mon épouse au Théâtre

de l'Archevêché, dans un état émotionnel extraordinaire puisque notre belle-fille était en train de chanter sur scène *La Reine de la Nuit*. Nous étions pris par cet opéra, mais il faisait une chaleur intolérable. L'assistance en était dérangée. La musique était magnifique, la cantatrice extraordinaire, les décors aussi, mais c'était impossible. À un moment, il y a eu un souffle de brise et ma femme, a fait : « *ah... tu te souviens de la brise un soir d'été ?* »

Comment voulez-vous traduire une vision continentale du monde, d'un endroit très précis, par rapport à une autre manière de vivre dans une autre contrée ? M. Pitte le géographe va nous expliquer cela. 920 mots parlent du chameau en langue arabe, dont 250 concernent la grosseur de la chamelle. Il y a 270 mots concernant la neige dans le langage esquimau. Comment voulez-vous qu'il n'y ait pas quelque fossé ? C'est un code.

Justement, qu'est-ce que la culture ? Ne serait-ce que savoir cela, c'est de la culture. Pourquoi ? Parce que cela ouvre des horizons. Cela montre jusqu'à quel point l'humain est divers. L'humain est toujours dans ce même état, où qu'il soit, et la dimension majeure que nous devons avoir à son endroit, c'est précisément le respect de sa dignité.

Cette dignité, je la rattache à la culture.

Voilà comment je réponds à vos deux premières questions, monsieur Jacq.

Jean-Claude JACQ. — Merci. M. Pitte est un grand géographe, spécialiste du paysage et de la gastronomie. Il est l'auteur d'une thèse sur l'histoire des rapports entre l'homme et le châtaignier et d'une histoire du paysage français, qui est une véritable somme. Il est membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, ancien président de la Sorbonne, président de la Société de Géographie. Cela crée d'ailleurs un lien entre nous : Pierre Foncin, le premier secrétaire général de cette institution en 1884, était président de la Société de Géographie de Bordeaux. C'est cette Société de Géographie qui, avec Paul Cambon, a porté l'Alliance française.

Jean-Robert Pitte est aussi président de la Mission française du Patri-

moine et des Cultures alimentaires et, depuis trois ans, il est président de l'Académie du Vin de France.

Je vous conseille très vivement son dernier ouvrage. En fait, il en a écrit beaucoup. Celui qui vient de paraître en 2013 est un recueil qu'il a coordonné et qui s'intitule *l'Amour du Vin*, aux éditions du CNRS. On y retrouve d'ailleurs nos administrateurs, dont Bernard Pivot qui est membre de la Fondation.

Vous qui êtes non seulement un homme de sciences, mais aussi un amoureux de la vie, je suis sûr que vous souscrivez aux mots de Voltaire : *« Je mets les plaisirs au rang des plus beaux-arts. »*

Jean-Robert PITTE. — Je vous remercie et je remercie Aldo Naouri qui a fait, sans le chercher, un éloge magnifique de la géographie, c'est-à-dire de l'avantage de faire cette différenciation des hommes et du génie des lieux à la surface de la Terre et de l'intérêt qu'il y a à essayer de pénétrer le génie des lieux. Il l'a fait magnifiquement à travers l'exemple vécu de son histoire.

Je suis devenu géographe par défaut, à la suite d'une vocation contrariée. Depuis ma plus tendre enfance, je voulais être cuisinier. Je me suis toujours beaucoup intéressé à ce que j'avais dans mon assiette et, comme Colette le raconte à plusieurs reprises, à ce que j'avais dans mon verre.

Il est vrai que je n'ai jamais été un grand amateur d'eau. Dans notre famille, on donnait assez volontiers d'abord un peu d'eau rougie, puis ce qui est ma petite madeleine : le boudoir trempé dans le vin pour le dimanche. Je vous conseille de faire cette expérience et surtout, de la pratiquer avec vos enfants et vos petits-enfants ; c'est un moyen de les civiliser. Lorsqu'il m'arrive parfois de disposer d'un boudoir (qui est devenu un gâteau assez rare) et de vin pur, je refais cette expérience. Il faudrait que je m'allonge et que vous me disiez ce que cela fait revenir à la mémoire, mais en tout cas, c'est à peu près comme la brise que vous évoquiez tout à l'heure.

Ma vocation, que j'ai manquée et qui aurait sans doute pu se faire, aurait été d'être moine, mais pas un moine à la manière de Cîteaux

ou des Chartreux; plutôt à la manière de Cluny. J'ai encore eu à parler récemment de Cluny et Cîteaux. Je suis définitivement clunisien: rien n'est trop beau pour Dieu, y compris ce que l'on a dans son assiette et dans son verre.

Cela m'amène au texte que je voudrais vous lire, qui raconte une visite de Brillat-Savarin chez les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Sulpice, perchée en pleine montagne dans le Bugey. C'est une histoire magnifique dans laquelle je me retrouve complètement.

Je vais d'abord vous expliquer pourquoi je l'ai choisie. Jean-Claude Jacq nous a demandé de vous lire un texte, je vais donc m'exécuter. Il s'agit d'un texte qui continue à me parler énormément parce que j'y trouve toutes les vocations : celle que je n'ai pas vraiment assumée et accomplie et celle qui est ma vocation d'aujourd'hui, que j'aime et dans laquelle je me retrouve totalement, qui est la géographie, mais une géographie qui a toujours été plus proche du terrain et de la sensualité que de l'intellectualisation et de la théorisation.

C'est mon caractère, c'est ainsi. Je pense que dans toutes les disciplines universitaires, il existe des gens qui sont plus tournés vers la théorisation, qui aiment cela et qui le font très bien, et d'autres qui ont un peu plus de mal et qui, avant d'émettre une idée générale, ont besoin de quantités d'expériences, de comparer et de dire: *«tiens, cela indique peut-être une forme de loi, mais je suis totalement rebelle à cette idée qui est assez répandue dans ma discipline où l'on a une sorte de boîte à outils, de concepts que l'on plaque sur la réalité.»* Ensuite, cela rentre ou cela ne rentre pas, un peu comme les garagistes qui ont des clefs de toutes les tailles, qui rentrent ou pas sur les boulons. Avec la batterie d'outils, on pourrait donc arriver à comprendre le monde. Moi, ce n'est pas ma forme d'esprit. Je suis plus pour l'expérience.

Voilà ce qui m'a plu dans la géographie que j'ai choisie un peu par hasard, parce que je voulais voyager: c'est justement la perception de la diversité du monde au travers des cinq sens.

Bien entendu, on pense de suite à la vue; on se dit que le paysage se perçoit uniquement par la vue. Bien sûr que non! La vue est un sens essentiel, mais les non-voyants perçoivent parfaitement les paysages

par leurs autres sens et ils voient des choses que les voyants ne perçoivent pas, parce que la vue les obnubile.

J'ai donc essayé, tout au long de mes années de recherche et d'enseignement, de faire de la géographie qui passe par les cinq sens. Dans les quelques années que j'ai à vivre, il me reste à explorer le monde du toucher. Il vaut mieux le faire quand on atteint un âge canonique que quand on est très jeune parce que dans le monde universitaire, cela peut provoquer quelques problèmes.

Je ne plaisante qu'à moitié. Avec un certain nombre d'amis et de collègues, nous avons exploré le monde des odeurs, du goût, des saveurs, des sons et de la vue. Il reste le monde du toucher, du point de vue de la géographie, avec la diversité des sensations tactiles par les tissus, par l'air, la brise de l'air... Par exemple, la façon dont on ressent la pluie. Selon que l'on est sénégalais ou anglais, on ne perçoit pas le crachin de la même manière et on n'éprouve pas le même plaisir en ressentant le crachin sur sa peau. Toute cette géographie des sensations tactiles me passionne.

J'adhère totalement à Pascal : je pense que si, dans une discipline scientifique, on ne fait que l'ange, on court à la catastrophe. Il faut savoir que nous sommes ange et bête et qu'il faut essayer de marier les deux, sans oublier l'un et l'autre.

En la matière, il se trouve un grand saint qui n'était pas très austère, mais qui a quand même tracé une ligne assez difficile sur le plan spirituel : Saint-François-de-Sales. On lui prête cette citation ; je n'ai jamais retrouvé le lieu exact où il l'a dit, mais c'était sans doute dans une lettre et cela a été répété bien des fois depuis sa mort : il dit qu'il faut soigner le corps pour que l'âme s'y plaise. Cela me convient parfaitement. Je pense que c'est ainsi que l'on peut supporter la vallée des larmes et la dureté de la condition humaine.

J'ai découvert le texte que je vais vous lire lorsque je faisais ma maîtrise en 1970. Il portait déjà sur une question qui touchait de près à la sensualité puisque c'était sur les vins du Bugey, qui est une région située entre la Bresse et la Savoie. C'est au sud du massif du Jura, dans une région pas très connue, peu traversée par les touristes, mais qui est la

patrie d'un des grands écrivains français : Brillat-Savarin, un magistrat dont on dit qu'il était extrêmement austère, mais qui, un an avant de mourir, a livré à ses contemporains un texte magnifique qui s'appelle *Physiologie du Goût*. C'est un méli-mélo qui n'a pas de plan, mais qui est plein d'aperçus philosophiques sur la vie et que, pour ma part, je trouve extrêmement géographique à toutes les pages.

Je voudrais vous lire un passage qui m'avait beaucoup touché à l'époque, lorsque je l'ai lu pour la première fois en 1970, et que je relis souvent. Ce texte date de 1825. Brillat-Savarin habite encore à Belley qui est la sous-préfecture de l'Ain, située au milieu de ces montagnes du Bugey. C'est un fils de bonne famille. Ce qu'il raconte se passe en 1782. Il fait de la musique avec ses amis et un jour, le père abbé d'une abbaye perchée dans la montagne leur demande de venir jouer de la musique pour la fête de Saint Bernard : « *cela aidera les moines à mieux prier. Vous viendrez pour les vêpres et pour la messe. Venez passer la journée complète chez nous.* » Le père abbé avait certainement dû dire qu'il donnerait un peu d'argent à cette petite société musicale.

Je vous le lis. J'espère qu'à cette heure, vous l'appréciez. Ce texte me parle énormément, car j'y trouve de la spiritualité, de la géographie et de la sensualité. Cela s'appelle « *Une journée chez les Bernardins* » et cela se situe dans la partie « *Variétés* », à la fin de la *Physiologie du Goût*.

« *Une journée chez les Bernardins.*

Il était près d'une heure du matin ; il faisait une belle nuit d'été, et nous étions formés en cavalcade, non sans avoir donné une vigoureuse sérénade aux belles qui avaient le bonheur de nous intéresser (c'est vers 1782).

Nous partions de Belley, et nous allions à Saint-Sulpice, abbaye de Bernardins située sur une des plus hautes montagnes de l'arrondissement, au moins cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. J'étais alors le chef d'une troupe de musiciens amateurs, tous amis de la joie et possédant à haute dose toutes les vertus qui accompagnent la jeunesse et la santé.

[...]

Toutes précautions étaient prises d'avance ; et nous partions de bonne

heure, parce que nous avons quatre lieues à faire par des chemins capables d'effrayer même les voyageurs audacieux qui ont bravé les hauteurs de la puissante butte Montmartre.

Le monastère était bâti par une vallée fermée à l'ouest par le sommet de la montagne et à l'est par un coteau moins élevé.

[...]

Nous arrivâmes à la pointe du jour; et nous fûmes reçus par le père cellérier, dont le visage était quadrangulaire, et le nez en obélisque.

“Messieurs, dit le bon père, soyez les bienvenus : notre révérend abbé sera bien content quand il saura que vous êtes arrivés ; il est encore dans son lit, car hier il était bien fatigué ; mais vous allez venir avec moi, et vous verrez si nous vous attendions.”

Il dit, se mit en marche, et nous le suivîmes, supposant avec raison qu'il nous conduisait vers le réfectoire.

Là tous nos sens furent envahis par l'apparition du déjeuner le plus séduisant, d'un déjeuner vraiment classique.

Au milieu d'une table spacieuse, s'élevait un pâté grand comme une église ; il était flanqué au nord par un quartier de veau froid, au sud par un jambon énorme, à l'est par une pelote de beurre monumentale, et à l'ouest par un boisseau d'artichauts à la poivrade.

On y voyait encore diverses espèces de fruits, des assiettes, des serviettes, des couteaux, et de l'argenterie dans des corbeilles ; et au bout de la table, des frères lais et des domestiques prêts à servir, quoique étonnés de se voir levés si matin.

En un coin du réfectoire, on voyait une pile de plus de cent bouteilles, continuellement arrosée par une fontaine naturelle, qui s'échappait en murmurant Evoë Bacche ; et si l'arôme du moka ne chatouillait pas nos narines, c'est que dans ces temps héroïques on ne prenait pas encore de café si matin.

Le révérend Cellérier jouit quelque temps de notre étonnement ; après quoi il nous adressa l'allocution suivante que, dans notre sagesse, nous jugeâmes avoir été préparée :

“Messieurs, dit-il, je voudrais pouvoir vous tenir compagnie, mais je n'ai pas encore dit ma messe, et c'est aujourd'hui jour de grand office.

Je devrais vous inviter à manger ; mais votre âge, le voyage et l'air vif de nos montagnes doivent m'en dispenser. Acceptez avec plaisir ce que nous vous offrons de bon cœur ; je vous quitte et vais chanter matines."

À ces mots, il disparut.

Ce fut alors le moment d'agir ; et nous attaquâmes avec l'énergie que supposaient en effet les trois circonstances aggravantes si bien indiquées par le cellérier. Mais que pouvaient de faibles enfants d'Adam contre un repas qui paraissait préparé pour les habitants de Sirius ! Nos efforts furent impuissants ; quoique ultra-repus, nous n'avions laissé de notre passage que des traces imperceptibles. »

Et se poursuivent la journée, la messe, les chants qui sont magnifiques, la journée qui est parfaite. Les moines sont très contents. Deux autres repas sont décrits. Ils redescendent le matin suivant vers Belley. C'est une très belle description de cette atmosphère du Bugey, une atmosphère qui est un peu celle de la fin d'un monde ; on est à la fin du XVIII^e siècle, à sept ans de la Révolution. Brillat-Savarin était un homme des lumières, mais très apaisé. On parlerait aujourd'hui d'un social-démocrate. Ce qui est certain, c'est qu'il y a dans ce texte et dans tout Brillat-Savarin un mélange non seulement d'amour de la vie, mais aussi d'amour de l'humanité. Tout cela respire à chaque page l'amour d'autrui et le bien que l'on peut faire autour de soi, sans se faire trop de mal soi-même, puisqu'il est dit dans l'Évangile et dans l'Ancien Testament : « *Aime ton prochain comme toi-même.* » Ce qui est difficile, ce n'est pas tellement d'aimer son prochain, c'est d'abord de s'aimer soi-même, puisque c'est cela qu'il faut reporter sur son prochain si l'on est un bon croyant.

Voilà comment je conçois la culture. Je ne sais pas si cela résume une certaine vision de la culture, mais en tout cas, j'essaie de pratiquer mon métier de géographe de cette façon.

Nous passons trop peu de temps en ce bas monde. Je ne sais pas combien de temps nous passerons dans l'éternité, mais c'est très long, paraît-il, surtout vers la fin, comme disait Kafka, je crois. En tout

cas, on a intérêt à profiter des biens de ce monde avec sagesse et en même temps, en essayant de partager les impressions que l'on éprouve soi-même le mieux possible.

Jean-Claude JACQ. — Avant d'entendre votre texte, M. Naouri, je voudrais vous poser une autre question en m'appuyant d'ailleurs sur un texte de M. Pitte qui dit : « *le bon vin, c'est celui qui exprime le génie du lieu d'où il provient.* » Qui dit aussi, évoquant une sorte d'allégorie de l'identité : « *le vin démontre que la loi des économies d'échelle a fait long feu et que la segmentation intelligente de la production répond à un besoin de plus en plus clairement exprimé. C'est le seul moyen de tirer un parti utile de la mondialisation qui angoisse tant nos contemporains sous toutes les latitudes. Rien n'est plus émouvant pour un amateur éclairé que d'ouvrir une bouteille d'un vieux millésime dont le caractère est unique, car elle a vécu sa vie propre, un peu différente de sa voisine d'apparence identique au départ.* »

C'est la dernière phrase qui m'intéresse le plus : « *Le monde entier aspire à la diversité partagée.* » Pour nous, il y a la question de la diversité culturelle. L'UNESCO fait même des textes à ce sujet.

Pensez-vous, M. Naouri, qu'on aspire à la diversité partagée ou qu'au contraire, on s'enferme dans des identités un peu autistiques ?

Aldo NAOURI. — Le paysage et l'histoire démontrent que l'on s'enferme dans des identités un peu autistiques. Cela vient aussi du fait que justement, il n'est pas coutumier d'imaginer que l'on puisse accepter la diversité partagée.

Ce n'est pas seulement la géographie qui le démontre, ne serait-ce que par la façon dont les frontières changent et dont un pays cherche à conquérir un autre, etc. C'est toute l'histoire, c'est-à-dire le drame humain.

« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* », dites-vous. Effectivement, la grande difficulté est la question de s'aimer soi-même. Il faut s'aimer un tant soit peu pour pouvoir aimer l'autre et quand on ne s'aime pas beaucoup, on a le sentiment que c'est l'autre qui ne vous aime pas. On

est là dans quelque chose de l'ordre du refus.

C'est aussi pour cela que tout à l'heure, j'ai utilisé ce terme un peu suranné (qui paraît un peu prétentieux) par lequel je fais appel au respect de la dignité. On ne peut pas dire qu'il existe une hiérarchie quelconque, aussi bien à l'intérieur des paysages que des civilisations, des langues ou des cultures. Elles sont toutes éminemment respectables et chacune d'elle a une cohérence strictement inattaquable. Ce n'est pas parce qu'elle fait appel à des éléments qui sont façonnés par la langue et qui sont difficilement transmissibles qu'elle n'a pas sa propre cohérence.

Il m'arrive souvent de l'expliquer. Par exemple, il existe en français un terme dont le sens est un peu péjoratif. On dit : « *qu'est-ce qu'il fait comme salamalecs !* » Les salamalecs sont du côté de l'obséquiosité et c'est strictement impossible à accepter. Effectivement, la manière de saluer dont vient le terme « salamalecs » est une manière de saluer très particulière.

Je me souviens que lorsque j'ai appris l'anglais, à la question « *how do you do ?* » il fallait répondre « *how do you do* », soit « *bonjour-bonjour* ».

En arabe, lorsque deux individus se rencontrent, le premier dit : « *salâm aleykoum* », c'est-à-dire « *que la paix soit sur toi* » et l'autre lui répond : « *aleykoum salâm* », c'est-à-dire « *que sur toi soit la paix*. » Une fois que l'on a dit cela, cela suffit-il ? Est-ce « *how do you do ?* » Non. C'est :

« – *Comment vas-tu ?* »

– *Je vais bien, je te remercie, et toi ?*

– *Je vais bien moi aussi, je te remercie, et comment vont tes parents ?* »

Cela continue ainsi pendant dix à quinze minutes. Il faut bien voir que cette langue est une langue du désert : lorsqu'on se rencontrait à un point d'eau, on ne savait pas si on avait affaire à un assassin ou à un ami. Pendant tout ce temps, il fallait explorer les dispositions de l'autre et être prêt à se défendre ou à lier contact.

L'extraordinaire cohérence de ce « salamalec », quand il se passe ailleurs, va donner lieu justement à ce rejet.

En définitive, tous autant que nous sommes, nous ne sommes absolument pas guéris de notre toute petite enfance. Le summum de l'exclu-

sivité, c'est le tout-petit : « *ne touche pas à ma mère, elle est à moi, il n'y a qu'elle et moi.* » On est dans cet exclusivisme. Je scandaliserai beaucoup de monde en disant que l'âge majeur du racisme, c'est l'enfance, parce qu'il est fondamental de ne pas être différent des autres et de ne pas se distinguer.

Eh bien, nous guérissons difficilement de cette enfance. Précisément, un des effets de la culture et de la promotion de la culture, grâce à l'information donnée de tous côtés et à ce que l'on peut apporter comme éléments susceptibles d'altérer la conscience autistique que l'on a, est justement de donner conscience de l'extraordinaire diversité des individus, des cultures, des paysages, des pays, etc. C'est une œuvre titanique. Notre progrès technique a été considérable, mais ce n'est pas pour autant que nous avons progressé par rapport à nos ancêtres hominiens. Nous en sommes juste au début, aux premiers pas.

Je souscris totalement à l'opinion de M. Pitte qui dit que sa manière de faire de la géographie est de la travailler par les cinq sens. On n'a qu'à revenir à Condillac qui montrait que si on prenait un homme de marbre et qu'on lui donnait ses sens, petit à petit, il deviendrait un humain.

C'est ainsi que l'humain se construit, dans le ventre de sa mère, avec des afférences qui lui sont toutes venues de sa mère. Nous avons tous dans notre tête un tout petit appareil qui, exactement comme le fait la puce de notre carte bancaire, vient nous mettre dans une relation immédiate et extraordinairement fiable à notre maman, parce que nous avons résidé neuf mois dans son ventre. Comme c'est strictement impossible à effacer et que nous gardons cela toute notre vie, nous avons d'emblée, dans notre relation au monde, quelque chose qui fait que nous ne nous voyons pas seulement avec nos sens ; nous voyons aussi avec ce dont nous avons hérité. Petit à petit, dans notre parcours personnel, nous allons nous faire les acteurs de ce que nous percevons, c'est-à-dire construire notre propre perception. À cet égard, aller explorer par le toucher, par l'œil, etc. tout ce qui peut être de la diversité est un appel à un enrichissement considérable.

Jean-Robert PITTE. — Oui. Je voudrais essayer d'appliquer ce que j'ai

pu écrire et ce que je dis depuis très longtemps sur le vin à votre métier, qui est celui de promouvoir la langue française, de la défendre et de l'apprendre au plus grand nombre d'habitants de cette planète.

Vous savez qu'en France, il y a eu un grand débat autour d'un article de loi de réforme de l'enseignement supérieur, consistant à enseigner en anglais dans les universités pour les raisons suivantes : « *cela fera venir des étudiants étrangers en France, car ils ne viennent pas parce qu'ils ne parlent pas le français.* »

Je ne crois pas cela du tout. Mon université Paris-Sorbonne a été sollicitée il y a huit ans par le gouvernement des Émirats arabes unis pour créer une antenne de la Sorbonne à Abu Dhabi, où la règle absolue est d'enseigner en français (ce n'est même pas nous qui l'avons exigée, ce sont eux qui l'ont demandée) et que les étudiants qui ne parlent pas le français fassent un an de français intensif avant de commencer des études françaises.

Beaucoup de caricatures sur ces habitants du Golfe circulent dans notre pays : nous mélangeons volontiers l'Arabie Saoudite, le Qatar, les Émirats, Dubaï et Abu Dhabi, alors qu'il y a de grandes différences. C'est cela aussi, la géographie : de notre point de vue, comme nous sommes à 6000 km, nous nous disons : « *tout cela, c'est pareil. Ils ont un voile sur la tête et ils se ressemblent tous.* » Pas du tout ! Il y a des cultures très différentes et des perceptions de la réalité politique et culturelle extrêmement différentes.

En l'occurrence, ils ont demandé le français. Eh bien, je crois que nous devons promouvoir le plurilinguisme et que nous, Français, nous devons être à la pointe de ce progrès. De même, en matière de vin, il ne faut pas boire toujours le même vin. Il faut varier les plaisirs. Brillat-Savarin le dit très bien : si vous buvez cinq verres du même vin au cours du repas, il y aura une lassitude ; vous allez boire machinalement et vous alcooliser ; mais si vous buvez dix verres de vin différents, vous serez surpris en permanence et vous ne tomberez pas dans l'ivresse.

Essayez ! Buvez dix verres de vin différents, à condition qu'ils soient de bonne qualité, qu'ils s'harmonisent avec les mets et que vous preniez le temps. Il ne faut pas les boire d'un coup, il faut faire attention, les

humer, les admirer, les boire à petites lampées et surtout, il faut en parler ! Voilà ce qui a été classé par l'UNESCO. Avec des amis, nous avons préparé ce dossier de reconnaissance du repas gastronomique des Français au patrimoine de l'humanité et nous avons beaucoup insisté sur le fait qu'on en parle.

Vous connaissez peut-être cette anecdote que l'on prête à Talleyrand. Celui-ci a offert à Fouché, qui était un peu plus rustique que lui, un cognac absolument prodigieux, de cent ans d'âge. Fouché l'a bu d'un coup et a posé son verre, comme cela. Talleyrand lui a dit : *« non, ce n'est pas ainsi. Ce verre, il faut le mirer, regarder sa couleur ambrée absolument admirable, le humer en fermant les yeux, etc. »* « Et après ? » « *Après, on pose son verre et on en parle.* »

Vrai ou pas, peu importe. Le discours est essentiel. Ce que l'on peut dire sur un cognac ou un vin en langue française n'est pas la même chose que ce que l'on peut dire en langue anglaise ou en langue italienne. Le langage du vin est propre à chaque culture. Le génie de la langue va avec le génie du vin. Bien décrire un vin français va mieux avec la langue française.

Aussi, nous devons plaider (et vous en particulier) non pas pour la domination de la langue française, car nous ne sommes plus au XVIII^e siècle, à l'époque où l'élite européenne parlait le français, mais nous devons plaider pour le plurilinguisme. Voilà notre combat : boire plusieurs vins, parler plusieurs langues. Nous ne défendons pas la langue française si nous ne sommes pas plurilingues.

Nous, Français, et en particulier les universitaires, nous ne parlons plus assez les langues étrangères. Il faut que les Français aillent dans les congrès internationaux où, bien souvent, l'anglais est la langue de communication. Il y a beaucoup de français dans les sciences humaines. Ce n'est pas vrai en médecine et en sciences dures, où on a pris l'habitude de s'exprimer en anglais ; c'est un anglais qui est plus facile parce qu'il est plus technique. Mais quand on est français, s'exprimer en anglais pour faire de la philosophie, de l'histoire, de l'ethnologie ou de la sociologie, est plus difficile si on ne maîtrise pas parfaitement la langue d'Albion.

Nous devons donc faire des efforts pour parler d'autres langues et nous devons inciter tous nos amis de la planète entière à être plurilingues. En général, les Chinois ou les Africains ont tous compris qu'il fallait parler anglais. Aussi, tout le monde parle anglais, un anglais basique qui ne permet pas d'aller très loin dans l'expression des sentiments profonds. Je pense donc que nous devons encourager le plurilinguisme. Le français, par le génie de cette langue, peut jouer un rôle dans un cocktail de langues ; non pas de langues que l'on mélange, mais un cocktail de langues que l'on pratique et que l'on utilise selon ce que l'on a besoin de dire.

Malheureusement, beaucoup de Nord-américains ne parlent pas un mot de langue étrangère, sauf ceux qui sont originaires du monde hispanique et qui parlent l'anglais et l'espagnol. Mais les autres ne parlent généralement que l'anglais et de plus, un anglais difficile à comprendre pour les étrangers.

Je crois que nous devons plaider pour cette diversité parce que la diversité des productions économiques (c'est vrai pour le vin comme pour les automobiles), tout comme la diversité des pensées et des cultures, sont d'une richesse extraordinaire. C'est ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. À chaque fois que l'on éprouve cette diversité et que l'on rencontre quelqu'un d'autre, y compris de la même langue et du même pays, cela nous stimule.

Si nous vivions dans un monde de clones, comme il a été décrit dans les romans tels que *1984* ou *Le meilleur des mondes*, cela serait absolument effrayant. Ce serait la mort.

On parle de biodiversité. C'est très à la mode chez un certain nombre de scientifiques ou de militants. Très bien ! Je suis pour la biodiversité, mais n'en faisons pas une religion. Faisons une religion de la biodiversité culturelle, c'est-à-dire de cette diversité de toutes les sociétés et de tous les individus à la surface de la Terre, mais une diversité partagée dans l'échange. Il n'est pas intéressant de garder cette culture pour soi, individuellement, en petits groupes ou en groupes moyens, mais de la partager et de s'enrichir de celles des autres dans une dynamique constante, exactement comme les vignerons doivent boire les vins des

autres régions et s'enrichir de ce qu'ils apprennent en voyageant pour rencontrer d'autres vigneronns.

Jean-Claude JACQ. — Nous allons finir avec une question difficile. Quelque chose disparaît d'un monde qui est maintenant complètement ouvert à l'individu, à son expression et à l'infinie pluralité des opinions : c'est l'argument d'autorité. Monsieur Naouri, vous avez étudié la remise en cause de l'autorité parentale ou sociale. Cela n'a-t-il pas un effet sur la révérence à la culture ?

Aldo NAOURI. — Bien sûr. L'humain d'aujourd'hui vient au monde exactement comme il venait au monde il y a huit millions d'années, avec les mêmes mécanismes biologiques et comportementaux. Il y a huit millions d'années, il naissait dans un monde particulièrement hostile. La nature l'avait doté de pulsions autocentrées. Le tout-petit est un individu qui n'a comme seule possibilité d'expression que son cri et son appel à une personne qui est sa mère. Évidemment, son orientation est de réclamer la satisfaction de ses pulsions, c'est-à-dire d'être guidé par un principe de plaisir.

À partir de là, il faut bien se rendre compte qu'entre ce monde hostile d'il y a huit millions d'années et le monde dans lequel vient aujourd'hui le nouveau-né, il y a un changement considérable. Aujourd'hui, il naît dans un monde particulièrement protégé, si bien que non seulement ces éléments pulsionnels ne lui sont plus nécessaires, mais qu'ils lui sont totalement inutiles et nuisibles. Il lui faut impérativement s'en débarrasser pour devenir un être social, capable de créer du lien. Pour cela, il est fondamental qu'il puisse recevoir de la part de ses parents, dès le plus jeune âge, une éducation qui l'incite à refouler ses pulsions et à les maîtriser.

Or, depuis un demi-siècle (et ce n'est certainement pas par hasard), on a incité les parents à satisfaire l'enfant et à faire en sorte de respecter son orientation vers le principe de plaisir. C'est le principe de plaisir immédiat : c'est Fouché qui boit. Ce n'est pas du social. Ce n'est pas de l'échange. Dès qu'il est satisfait, pris entièrement dans son principe de

plaisir, il renonce totalement à quelque chose qu'on l'incite à adopter, mais qui lui est totalement étranger : l'effort. Pourquoi voulez-vous qu'il fasse des efforts puisque tout lui est donné ?

Lorsque je suis intervenu dans le débat pour restaurer l'autorité, c'était pour dire que nous avons déjà massacré une génération et que nous allons continuer sur ce mode, si nous n'intervenons pas radicalement pour remettre en place ce qui est de notre responsabilité de parents et d'éducateurs.

L'autorité n'a rien à voir avec l'autoritarisme ni avec la violence. L'autorité, c'est être auteur de sa parole. Dès lors que moi, parent, je suis dans une différence générationnelle avec toi, j'ai une expérience du monde que tu n'as pas et je t'explique le monde tel qu'il est. À partir du moment où je suis déterminé à ce que tu m'écoutes, il n'y a plus de problème. Toi, tu cherches mon amour, cela fait partie de la nature du lien qui nous unit. Moi, je suis plein d'amour pour toi, mais je n'ai pas besoin de le prouver. Nous allons nous entendre sur ce mode. Je fais preuve d'autorité dans la mesure où je t'indique la voie à suivre. Cela n'a rien à voir avec la violence. C'est un processus extraordinairement civilisateur, puisque cela permet que le tout-petit devienne un être social, capable de produire suffisamment d'efforts pour devenir curieux de ce qui se passe en dehors de lui et en dehors de son monde environnant, et justement, la culture fait partie de ce qu'il peut acquérir et qui ne fait que l'enrichir.

Jean-Robert PITTE. — Si vous me permettez d'illustrer le propos d'Aldo Nauri, auquel je souscris totalement, avec la gastronomie et le vin, je pense qu'il faut éviter de donner aux enfants du lait maternisé, des petits pots, de la Blédine, du Nutella, puis des « nuggets » surgelés, de la pizza industrielle et du Coca-Cola, parce que c'est les inviter à la facilité, c'est-à-dire à l'absence totale d'efforts. Effectivement, les sens sont relativement satisfaits, bien que cela ne soit pas très équilibré sur le plan nutritif ; mais c'est l'uniformité d'où naît l'ennui, et comme vous le savez, l'ennui mène l'humanité aux pires extrémités. Il n'y a rien de pire qu'un peuple qui s'ennuie. À Rome, on disait : « *des jeux et du cirque.* » Il

ne faut pas que le peuple s'ennuie, il faut des jeux.

Dans l'assiette, il faut très tôt éduquer l'enfant à faire des efforts. De très beaux travaux ont été faits récemment autour de cela. Par exemple, il est difficile de faire manger des choses amères aux enfants. C'est exigeant : ils n'aiment pas, *a priori*. Lorsque l'on donne cela à un petit bébé, il fait des grimaces épouvantables. Mais si on l'habitue progressivement à manger des épinards et qu'on le fait dans un cadre social, c'est-à-dire dans la famille, ils aiment les épinards et ne peuvent même plus s'en passer après.

C'est pareil pour les artichauts ou pour tout ce qui peut paraître difficile, exigeant dans un premier temps, comme l'imparfait du subjonctif. Vous faites la même chose dans vos métiers. Il est aussi difficile de manger des asperges ou des artichauts grillés quand on a un an que d'apprendre l'imparfait du subjonctif quand on en a huit ou neuf. Mais à partir du moment où l'on connaît l'imparfait du subjonctif, c'est une libération parce qu'on a accès à un monde qui est celui auquel doivent aspirer tous les hommes, si on ne les laisse pas tomber : celui de la complexité. Nous utilisons à peine nos immenses capacités intellectuelles, sentimentales et spirituelles. C'est ce qui est très important dans ce que dit M. Naouri : si on n'apprend pas aux enfants que cette exigence est libératrice, qu'elle peut donner un plaisir infiniment plus grand que la petite souffrance éprouvée au moment de l'apprentissage, la civilisation est sauvée. Sinon, nous allons à la catastrophe.

Jean-Claude JACQ. — Je voudrais vous remercier sincèrement pour cet échange très brillant et très intéressant. Nous allons terminer par le texte de M. Naouri, qu'il n'a pas encore lu.

Aldo NAOURI. — C'est un peu particulier et sans le faire exprès, cela a à voir avec l'histoire de la brise. Percevoir quelque chose de très profond, de très intime, de très dense et intense dans les moments importants, dans une langue ou dans l'autre, nous satisfait tous autant que nous sommes, parce que nos émotions s'expriment et que la tension qui nous habite revient à un niveau tolérable.

Le texte que je vais vous lire est un poème. Je ne l'ai pas choisi par hasard. La poésie nous permet, dans la créativité dont elle fait preuve, de trouver dans les mots du poète ceux que nous n'avons pas su trouver en nous. J'ai trouvé dans ce poème un grand apaisement à une immense douleur que j'éprouve depuis un an. Mon épouse a disparu en dix jours. Nous avons passé ensemble cinquante-quatre années d'une vie extraordinaire. Quels que soient les essais que j'ai pu faire pour essayer d'exprimer ce qu'il en était, je n'ai rien trouvé, jusqu'à découvrir ce poème de Paul Bourget.

*« Devant le ciel d'été, tiède et calmé,
Je me souviens de toi comme d'un songe,
Et mon regret fidèle aime et prolonge
Les heures où j'étais aimé.
Les astres brilleront dans la nuit noire ;
Le soleil brillera dans le jour clair,
Quelque chose de toi flotte dans l'air,
Qui me pénètre la mémoire.
Quelque chose de toi qui fut à moi :
Car j'ai possédé tout de ta pensée,
Et mon âme, trahie et délaissée,
Est encor tout entière à toi. »*



Table ronde

«Sous les livres, la langue»

Président : Bernard CERQUIGLINI, linguiste

Fatou DIOME, écrivaine

Yann KERLAU, écrivain

Shan SA, écrivaine

Zoé VALDÉS, écrivaine

Henriette WALTER, linguiste

Jean-Claude JACQ. — Bernard Cerquiglini est ancien élève de l'École normale supérieure de St-Cloud, agrégé de lettres modernes, docteur ès lettres et professeur de linguistique ; c'est son premier métier, à l'Université de Paris VII. Il est ancien vice-président du Conseil supérieur de la Langue française, dont le président en titre est le Premier ministre. Ancien délégué général à la Langue française et aux Langues de France (deux fois, d'ailleurs, vous avez repiqué), il a été chargé d'une mission sur la réforme de l'orthographe, puis d'un rapport sur les langues de France par différents Premiers ministres, ainsi que de la réforme sur la féminisation des noms de métier, ce qui a dû être extrêmement délicat. Bernard Cerquiglini est entré en 1995 à l'OULIPO, ce qui ne l'a pas empêché d'être nommé, depuis 2007, recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie. C'est donc une personnalité importante de la francophonie. D'ailleurs, beaucoup d'entre vous le connaissent par l'émission linguistique quotidienne *Merci Professeur* sur TV5 Monde, où vous avez atteint le statut de *rock star*, cher Bernard...

Bernard CERQUIGLINI. — Je signe des autographes !

Jean-Claude JACQ. — Je vous laisse la présidence.



Bernard CERQUIGLINI

linguiste

Bernard CERQUIGLINI. — Merci, cher Jean-Claude.

Mesdames et messieurs, dans son *Journal*, Jules Renard observe que quand il lit un roman, il s'intéresse surtout aux phrases, c'est-à-dire à la langue. Ce qui est vrai de la lecture est encore plus vrai de l'écriture dont le fondement, le matériau, l'imaginaire, la provocation résident dans la langue et/ou dans les langues, dans le frottement des langues.

Ce soir, nous avons avec nous des écrivains et une linguiste – à qui l'écriture n'est pas étrangère – pour parler de la langue comme fondement, comme espace d'imaginaire, comme provocation à l'écriture.

Avant de donner la parole aux intervenants, je voudrais rapidement les présenter.

Shan Sa, qui a d'abord été une poétesse chinoise primée et qui a dû quitter son pays lorsque les tanks ont écrasé des étudiants, est maintenant une écrivaine française de talent. Elle est venue en France. Elle a été secrétaire de Balthus dont l'épouse japonaise lui a enseigné la calligraphie et le jeu de go. Son premier livre, *La joueuse de go*, est bien connu. Nous reviendrons à cette dualité.

Yann Kerlau a été avocat à New York. Je vois donc bien quelles langues il fait dialoguer. Il est ensuite entré chez Gucci et Saint-Laurent. Il s'est pris de passion pour des individus et pour un genre qu'il a créé : la biographie romanesque ou le roman d'une vie, avec Cromwell, Aga Khan et, récemment, avec Christine de Suède, la reine de l'échiquier. C'est un

beau travail et nous en reparlerons.

Fatou Diome, qui vient de nous rejoindre, est née au Sénégal, dans une petite île, bien loin de la francophonie, bien loin des études, car c'est une fille, et bien loin de ce qui nous exalte. Par amour tout court et ensuite, par amour de la France, elle est venue et a fait des études. Elle a publié ce magnifique roman, *Le Ventre de l'Atlantique*, ainsi que d'autres textes de poésie, tout en travaillant sa langue et en essayant de survivre dans ce pays où il est difficile d'être immigrée et sans ressources. Elle en parle très bien.

Toujours sur le thème de la survie et de l'exil, voici Zoé Valdés qui a d'abord été une figure de la culture et de l'intelligentsia cubaine, de ce grand pays qui nous a tant fait rêver. En 1995, parce que ce grand pays de liberté est devenu un pays de coercition, à notre grand chagrin, elle a dû partir et elle a fait une carrière d'écrivaine en France. Vous connaissez ses romans aux titres merveilleux : *Le café Nostalgia*, *L'éternel instant*, *La vie à rebours*, *Danse avec la vie*. Il s'agit d'une œuvre remarquable, en espagnol et en français, que nous connaissons et que nous apprécions. Je vous ai dit l'idée que j'avais derrière la tête pour cette table ronde : le frottement des langues. Chacun pourrait répondre tout de suite à cette question : quelle langues faites-vous frotter pour écrire des textes, Fatou ?

Fatou DIOME. — Ma langue d'écriture est le français. Léopold Sedar Senghor disait qu'il la mangeait comme de la confiture ; moi, je la mange comme une tarte aux pommes. Lorsqu'on a la musique du sérère dans la tête, on mélange avec la musique du français. Pour moi, cela fait déjà la rencontre culturelle. M^{me} Henriette Walter étant là, j'ai lu tout ce qu'elle dit magnifiquement des langues. Je pense que l'on intègre une mélodie et qu'après, on l'adapte et on trouve son propre rythme.

Bernard CERQUIGLINI. — Vous frottez le sérère et le français comme Senghor. Shan Sa est un pseudonyme qui signifie le bruissement...

Shan SA. — Oui, le bruissement du vent dans la montagne. C'est le frot-

tement du vent contre les feuilles de la montagne.

Je suis d'origine chinoise et en fait, il n'y a pas plus éloigné que ces deux langues. La langue chinoise, qui est une des rares langues ayant encore cette origine hiéroglyphique, est une langue des images et des paysages, tandis que la langue française est une langue intérieure : c'est une musique et une langue de sonate.

Comment faire frotter ces deux langues et transcrire la beauté de la langue chinoise par la langue française et vice-versa, parce que j'écris également en chinois ? Faire venir la langue française dans la langue chinoise est un véritable casse-tête chinois. Je ne dirai pas que j'ai réussi, mais en tout cas, tous mes romans font partie de cette longue marche vers une quête : la quête de la rencontre des cultures.

Bernard CERQUIGLINI. — Merci beaucoup. Zoé Valdés, quelles langues frottez-vous ? Montaigne dit quelque part qu'il « *faut se frotter les cervelles.* » Je dirai qu'il faut frotter les langues pour faire jaillir des étincelles.

Zoé VALDÉS. — Comme vous le savez, j'écris en espagnol, en cubain et en havanais. Je commence depuis quelques années à rêver en français. Je viens d'écrire mon premier livre en français : un livre de poésies, ce qui est beaucoup plus intime. Cela s'appelle *Traduire la nuit*. Je suis toujours dans la traduction des rêves, des émotions, des sensations. Je suis aussi dans l'interprétation et surtout, je suis toujours dans le désir d'apprendre. J'ai commencé ici, à l'Alliance française, depuis quelques décennies. Je vous raconterai cela un peu plus tard, mais c'est très émouvant pour moi d'être ici aujourd'hui.

Yann KERLAU — En ce qui me concerne, j'ai la particularité d'avoir une mère espagnole et une grand-mère anglaise. Comme vous le rappeliez gentiment, j'ai travaillé effectivement aux États-Unis et dans beaucoup d'autres pays.

Cela a pas mal d'avantages. Cela permet de se donner l'illusion de connaître plus de choses que la moyenne, mais on voit très vite son

erreur et on revient à une modestie plus constructive.

Dans le passé, en particulier lorsque l'on remonte un peu les siècles, parler plusieurs langues et les maîtriser était une chose fort répandue. Je vous rappelle que Charles Quint écrivait le latin, comme tous les souverains de son temps. Il parlait italien à ses femmes, allemand à ses domestiques et français aux ambassadeurs. C'était déjà bien. Je me suis intéressé à une souveraine, Christine de Suède qui, quant à elle, maîtrisait sept langues à la perfection. Elle écrivait aussi bien en latin qu'en grec. Elle écrivait également en français. Elle s'exprimait en suédois, en italien, en allemand et en espagnol.

Maintenant, en nous rapprochant un peu de nous, nous ne sommes pas peu fiers, en France, d'avoir « annexé » (si vous me permettez cette expression) Marguerite Yourcenar qui était tout de même flamande au départ, qui s'est retrouvée la première académicienne française et qui a eu cette particularité assez exceptionnelle de parler huit langues : le flamand, bien sûr ; l'anglais, puisqu'elle a vécu principalement aux États-Unis ; par amour du poète Constantin Cavafy, elle a appris le grec moderne ; et par passion pour Mishima, elle a découvert le japonais. Cela fait un assez joli panel. Lorsque vous y ajoutez la maîtrise d'autant de langues, cela fait un peu comme huit pays.

J'aurais beaucoup aimé avoir huit pays dans mon escarcelle, mais je n'en ai que trois.

Bernard CERQUIGLINI. — En effet, prendre l'anglais comme seule langue de communication internationale est un appauvrissement. Le plurilinguisme a été une pratique de toutes les élites internationales et il est notre avenir, c'est évident.

Après des écrivains qui s'intéressent aux langues et qui les pratiquent, voici une linguiste et écrivaine.

Notre amie Henriette Walter est née il y a quelques années en Tunisie, dans un univers de plurilinguisme. Elle a été confrontée aux langues dans sa famille et à l'école. Cela lui a donné le goût de la linguistique et de la meilleure linguistique, puisqu'elle a été la grande élève d'André Martinet. D'ailleurs, Henriette, c'est chez toi que j'ai vu André Martinet

pour la dernière fois.

Henriette WALTER. — Oui, tout à fait. Il avait 99 ans.

Bernard CERQUIGLINI. — Henriette a été le successeur d'André Martinet, avec une œuvre de phonétique et de phonologie considérable. Elle a voulu faire connaître son savoir d'une façon aimable tout en ne cédant pas sur la qualité scientifique. Elle a fait des livres qui sont à la fois très justes, très beaux, très bien aussi politiquement, sur l'aventure des langues européennes, sur l'histoire du français, sur les mots étrangers en français. Un jour, par boutade, Henriette et moi disions que finalement, il n'y avait en français que des mots étrangers : à part dix mots de gaulois, tous les mots sont des mots d'immigration, à commencer par le latin vulgaire.

Henriette est à la tête d'une double œuvre : œuvre scientifique et œuvre de vulgarisation, au sens le plus noble. Cela fait que l'amour des langues lui doit beaucoup.

Alors, quelles langues frottes-tu, Henriette ?

Henriette WALTER. — Mon enfance en a décidé, finalement, mais je ne le sais qu'aujourd'hui. Je ne le savais pas à ce moment-là. Comme tu le disais, je suis née en Tunisie, dans un pays où l'on parlait non seulement l'arabe dans la rue, mais également le maltais, qui est une sorte d'arabe, et le grec moderne. À la maison, on parlait le français et moi, je parlais l'italien à l'école parce que mon grand-père était italien. Il avait voulu que nous, ses petits-enfants, nous parlions l'italien, le vrai italien. Il disait : *« il faut aller l'école. Il ne faut pas apprendre l'italien dans la rue, mais apprendre le véritable italien. »*

Cela veut dire que finalement, quand j'ai commencé à lire et à écrire, c'était avec l'italien et non avec le français. Mes parents étaient très inquiets, car lorsque je suis entrée à l'école française un peu plus tard, à l'âge de neuf ans, ils se disaient : *« elle va être nulle en orthographe. »* L'orthographe du français est quelque chose de magnifique qu'il ne faut pas rater. Eh bien, le résultat est que j'ai été la meilleure en ortho-

graphe. Pourquoi? Parce qu'en italien, tout s'entend. On entend les doubles consonnes, tout ce qui ne se dit pas en français. J'ai donc eu cette chance.

J'ai eu une autre chance. Un peu plus tard, en classe de sixième, j'ai été vraiment fascinée et intéressée par la langue anglaise. C'est à ce moment-là que j'ai eu l'impression qu'il y avait comme une parenté entre le français et l'anglais, comme une vieille histoire d'amour. Cela m'a conduite à faire des études d'anglais.

Cela veut dire que j'ai commencé à écrire non pas en français, mais en italien, et qu'ensuite, j'ai fait des études pour l'anglais et non pour le français... mais cela m'a donné envie de mieux connaître le français.

Bernard CERQUIGLINI. — Plaignons les monolingues! Président autoritaire, j'ai commencé par vous brimer en vous demandant de répondre à une question. Maintenant, je vous redonne la parole en commençant par Fatou Diome afin qu'elle parle plus librement de son rapport à la langue.

Peut-on dire que votre œuvre est une œuvre d'une rive à l'autre, d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre?



Fatou DIOME

écrivaine

Fatou DIOME. — J'ai commencé par parler le sérère. Je ne sais pas si vous le savez, mais il y a un point commun entre le sérère et le chinois. Il s'agit d'une langue réitérative tout comme le chinois. Par exemple, pour dire «*je viens*», je dis «*guaramaguar*». Chaque fois, on entend les

voyelles ouvertes qui se répètent, d'où mon grand bonheur d'utiliser les allitérations à la pelle dans mes livres, parce que cette musique est charnelle chez moi ; elle est dans mon oreille, je n'ai pas besoin de m'efforcer pour la ressortir. Il y a une sensualité, pour moi, dans cette répétition.

Monsieur plaignait tout à l'heure les monolingues. Moi, je vais plaindre ceux qui ont la chance ou la malchance d'être nés dans la langue française, parce qu'ils ne connaîtront jamais le bonheur de la découverte de cette langue.

Pour moi, le français était d'abord une mélodie à côté de la maison de mes grands-parents : « à la claire fontaine, m'en allant promener... », sauf que je ne pouvais pas dire les mots. Je n'étais pas scolarisée. Aussi, je répétais toujours la mélodie : « la, la, la »... Cela semble anodin, mais cela détermine tout mon rapport à la langue française et à l'écriture, même aujourd'hui. Je scandais toujours cette mélodie, ce rythme, sans pouvoir dire les mots.

Après, j'ai eu envie d'aller à l'école primaire qui était juste en face de chez mes grands-parents. Je me cachais pour y aller. Ceux qui ont lu *Le Ventre de l'Atlantique* savent que je n'étais pas inscrite. C'est grâce à l'instituteur de mon village que j'ai fini par avoir l'adhésion de ma grand-mère pour l'école française et que j'y suis allée.

À l'époque, ce n'était pas quelque chose de vraiment fondamental pour les filles. L'église comme les imams s'entendaient très bien pour dire qu'il ne fallait pas trop instruire les jeunes filles, parce que cela pouvait les détourner de leur devoir naturel et que c'était mauvais pour leur mental. Vous voyez, pour une jeune fille, dans les années 1970, aller à l'école n'était pas vraiment une urgence pour ma grand-mère. Mais, quand j'ai pu y aller, j'avais à chaque lecture le plaisir d'avoir gravi une petite marche.

Aujourd'hui encore, lorsque j'écris mes livres, c'est toujours une tentative, parce qu'à chaque livre, je me fixe un challenge et j'essaie de voir si je suis capable de le tenir. J'ai toujours le sentiment d'être une étudiante qui apprivoise la langue, qui essaie de l'adopter en lui demandant à chaque pas de bien vouloir l'accepter. Je pense que c'est fait, parce que j'ai ce plaisir. Du coup, maintenant, dans ma tête, le français n'est plus

une langue étrangère.

Cela fait sourire lorsque je le dis, mais le français m'a devancée dans mon pays. Le français était déjà sénégalais avant ma naissance: c'était la langue officielle. Quand je fais mes conférences, je dis toujours que Léopold Sedar Senghor a été colonisé par moi. Lui, il était obligé d'aller à l'école; moi, j'ai fait une déclaration d'amour à l'école, donc à la langue française. Le rapport à la langue n'est absolument pas le même. J'ai un rapport décomplexé à la langue française, c'est une de mes langues possibles. Je parle sérère, je parle wolof, je parle peul, je parle mandingue et toutes ces langues me permettent de voyager en Afrique.

J'ai un anglais qui ferait rougir tous les Anglais, mais il m'aide tout de même lorsque je voyage. Je n'ai aucun complexe non plus pour essayer de maltraiter cet anglais. C'est comme la pâte du boulanger: il faut pétrir et cela finit par être souple. En tout cas, avec la langue française, j'ai ce rapport de corps à corps.

Pour moi, il n'y a aucune dichotomie entre le roman et la poésie. Tout cela est enchevêtré dans ma tête. Il y a toujours le plaisir, même quand je raconte une horreur. J'ai tout de même le plaisir de savourer la langue.

Chaque fois que je vais dans un autre pays, dès que j'entends la langue française, je ne me sens plus étrangère. Quand je vais en Afrique du Sud ou au Ghana, ils sont aussi noirs que moi, mais je ne comprends pas aussi parfaitement la langue que j'entends déjà à l'aéroport. Il y a des mots d'anglais qui contournent mon cerveau et qui refusent de s'inviter. Le territoire de la langue française s'étend donc ainsi, hors des frontières. Pour moi, c'est une question affective. Quand je cite mes maîtres ou mes aînés qui m'ont donné des leçons par rapport à la langue, leur nationalité n'a plus aucune espèce d'importance.

J'ai lu les *Mémoires d'Hadrien* au moins trois fois avant de pouvoir comprendre. Au début, je l'ai lu au collège et je pense que je suis passée complètement à côté. Je l'ai relu quand j'étais au lycée, quand j'étais à la fac et je l'ai relu encore ces dernières années. Je fais souvent cela avec les livres d'auteurs que j'admire tels que Senghor, Yourcenar, mais aussi

des auteurs d'autres nationalités étrangères. Pour moi, rentrer dans l'univers d'un auteur, d'un musicien ou d'un peintre, c'est rentrer dans son pays mental, c'est-à-dire dans son humanité entière au-delà de sa nationalité.

Je pourrais parler de la langue française jusqu'à la saison prochaine. Pour moi, c'est pour toutes ces raisons que je continue à écrire. Merci de nous faire l'honneur de nous accueillir au bout du monde dans vos Alliances françaises et de partager ce rêve avec nous.

Bernard CERQUIGLINI. — Yann Kerlau, vous avez longtemps travaillé pour Gucci et Saint-Laurent avant d'inventer ce genre de roman para-biographique et de travailler ce qu'est le soubassement de ce monde imaginaire et des structures linguistiques. Travailler la langue pour vous, est-ce un luxe ?



Yann KERLAU

écrivain

Yann KERLAU. — Je voudrais dire d'abord que nous avons une chance absolument formidable: c'est la connaissance qui nous a été donnée par un certain nombre d'études que nous essayons de faire tout au long de notre vie. Cela ne s'arrête jamais. On étudie ses proches, on étudie les pays que l'on traverse. Surtout, je voudrais dire (c'est un peu lié à ce que j'ai pu faire, non seulement au sein de maisons de grand prestige, mais aussi dans l'écriture) que la parole qui nous vient de la connaissance des écrits est aussi un combat.

Il se trouve que je suis d'une famille d'avocats. Je dois être de la septième génération d'avocats. En fait, nous avons été élevés, dressés pour

essayer de gagner quelque chose dans les causes que nous défendons. C'est intéressant parce qu'il s'agit d'un autre volet, qui ressemble à un volet d'attaque, mais qui ne l'est pas : comment écrit-on le langage et comment peut-on gagner quelque chose ?

Il me semble que le plus grand cadeau que nous font les auteurs de notre pays et de tous les autres pays, c'est qu'ils nous donnent une capacité de curiosité. Qu'est-ce qu'un bon livre ? C'est un livre que l'on n'a pas envie de quitter. Il n'y a pas cinquante recettes : lorsqu'au bout de la page 180, on ne sait toujours pas ce qui va arriver, il faut se poser la vraie question : est-ce que je continue ou est-ce que je passe à quelque chose qui m'intéresse vraiment ?

En fait dans la grande culture classique, que nous apprend-on, si l'on parle de l'Odyssée, de textes plus proches de nous ou de grandes pièces du répertoire classique français ? Eh bien, ils nous apprennent également une cadence : une cadence narrative, une cadence syntaxique.

Nous avons une chance extraordinaire dans notre pays : nous avons eu d'immenses auteurs. Nous avons une moisson d'auteurs au XX^e siècle, tout à fait considérable. De la même manière, dans d'autres domaines tels que la peinture ou la sculpture, nous avons été un pays extrêmement gâté. Aujourd'hui, je pense qu'il est de notre devoir de nous intéresser à ce qui se passe autour de nous et de découvrir des langues et des univers d'autres contrées.

Ayant vécu aux États-Unis, j'ai eu tendance, bien sûr, à m'intéresser à la littérature américaine, mais aussi à d'autres littératures. Dans les propos de ceux qui m'ont précédé, je retiens surtout que nous n'avons ni le monopole de la connaissance en France ni le monopole de la langue, mais qu'il existe une sorte d'attraction d'autres pays vers la langue française et vers la culture qui est la nôtre.

Restons cependant modestes en parlant de la culture, car quelques sondages laissent rêveurs : il semble que selon les dernières statistiques, les Français lisent un livre et demi par an, statistiques dont on devrait rougir autant que la couleur des fauteuils qui sont devant moi. On lit beaucoup trop peu et surtout, on n'utilise pas assez, à mon sens, l'outil extraordinaire qu'est Internet.

Cela m'avait beaucoup frappé dans une émission de télévision. Quelqu'un avait dit : «vous avez une chance extraordinaire, vous avez Internet. C'est un outil de connaissance.» Je dirais plutôt que c'est un outil de captation. Malheureusement, les gens cherchent des informations, par exemple sur Stefan Zweig : date de naissance, date de mort, œuvres principales, et on ferme par un ultime clic, super mortel, celui-là. C'est dommage parce que cela nous prive de la chronologie et des époques.

Je crois qu'une langue, c'est aussi une demeure, c'est-à-dire un endroit où l'on peut circuler dans toutes les pièces et regarder comment elles sont agencées. C'est ce qui fait la richesse d'une langue et c'est ce qui fait aussi la culture.

Justement, en ce domaine, je crois que la culture n'est pas quelque chose que l'on trouve dans les musées ou dans les dernières expositions les plus à la mode. La culture est tout à fait autre chose. Cela peut très bien être une rue dans Paris. Lorsque vous traversez la Seine, vous pouvez penser à Renoir, à Sisley ou à Caillebotte. Vous avez la Tour Eiffel qui vous fait un petit signe de l'autre côté : M. Eiffel en habit de fer. Un peu plus loin, la Pyramide de Pei joue les facéties devant le Louvre.

Je crois que c'est ce choc culturel constant qui va imprimer nos mémoires et aussi notre langue. Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question.

Bernard CERQUIGLINI. — Oh, si, parfaitement. Shan Sa, vous avez d'abord été une poétesse primée en Chine, une poétesse brillante. Vous êtes une écrivaine récompensée en France puisque vous avez eu le Goncourt des Lycéens. C'est un très beau prix qui a toujours récompensé des écrivains de grand talent. Vous avez une double culture, une double langue, des aspirations doubles. Avez-vous l'impression d'avoir un rapport double à la langue et peut-on écrire en ayant une double langue ?

Shan SA. — Je vais raconter mon parcours linguistique. La langue chinoise est ma langue maternelle. Je connais aussi la langue classique



Shan SA

écrivaine

chinoise qui est différente. Ce n'est pas le rapport du latin au français, mais c'est une langue à part, car il y a eu une réforme de la langue chinoise au début du XX^e siècle. La Chine venait de quitter l'Empire et se lançait dans un mouvement de modernisation. C'est à ce moment-là que les intellectuels chinois ont décidé d'abandonner, à mon grand regret aujourd'hui, la langue chinoise classique qui est une langue magnifique qui se lit encore aujourd'hui, mais qui ne se parle plus. C'est une langue extrêmement raffinée, très concise, qui a donné le grand épanouissement de la poésie classique chinoise.

Enfant, j'étais très attirée par cette langue qui s'écrivait différemment, car les caractères chinois avaient aussi été réformés. Ils avaient été simplifiés pour que le pays adhère à la modernisation et pour pouvoir aller plus vite. L'écriture compliquée, millénaire, a été abandonnée et réformée dans les années 1950. En Chine, à la base, nous avons donc une écriture compliquée qui, malheureusement, n'est pas enseignée aujourd'hui aux enfants qui apprennent l'écriture simplifiée.

Enfant, je me suis habituée à avoir deux univers différents: le monde du passé, avec une langue morte, et le monde de tous les jours, un monde vivant avec énormément d'expressions. Je suis née à la fin de la révolution culturelle. La langue avait un pouvoir. Aujourd'hui encore, un ministère de propagande contrôle la langue. La langue est un outil de révolution, une arme pour conquérir le monde. Dès l'enfance, j'ai eu cette idée que la langue a une magie, un pouvoir, une très grande influence.

Ma première langue étrangère est l'anglais. D'ailleurs, je l'aime beaucoup pour une raison assez stupide: il n'y a pas de complication du genre féminin et du genre masculin. Aujourd'hui encore, je me trompe! Il y a deux ans, en 2011, j'étais invitée par l'Alliance française à donner des conférences dans onze Alliances françaises en Chine. J'ai donc vu mon pays à travers ces Alliances françaises. J'ai rencontré des milliers d'étudiants chinois qui travaillaient le français. Tous me posaient cette question: «*Comment faire pour ne pas oublier ce qui est féminin et ce qui est masculin ?*» Je leur répondais, par une réponse assez stupide, mais qui fonctionne toujours: «*quand on ne peut vraiment pas s'en sortir, utilisez le pluriel*». Chaque langue a ses spécificités et ses difficultés.

La grande différence entre la langue chinoise et la langue française est que la langue française tourmente ses étudiants non seulement par ces questions de féminin, de masculin et de pluriel, mais aussi par les questions de temps. Or, la langue chinoise est une langue ancienne, bien que nous l'ayons réformée, mais en fait, son essence demeure la même: c'est une langue éternelle et une langue millénaire. Dans la langue chinoise, il n'y a pas de temps, pas de conjugaison. Le temps présent est omniprésent. Le présent désigne aussi bien le passé que l'avenir. Il peut être aussi du subjonctif et il peut également suggérer. C'est donc une langue dont l'aspect est très simple. Je connais un grand nombre d'étrangers qui parlent parfaitement chinois, car c'est une langue où l'on juxtapose les éléments, d'une manière extrêmement naturelle, pour parvenir à se faire comprendre. En revanche, dans l'écriture et dans le langage, bien parler le chinois et faire comprendre ce que l'on veut expliquer, notamment donner un teint, une couleur, un parfum à la langue chinoise, demande beaucoup de subtilité, justement parce qu'il n'y a pas de grammaire précise. Je pense que la grammaire est une idée occidentale, venue du grec et du latin.

Cela pose des problèmes aux étudiants chinois. Cependant, j'ai pu observer une chose extraordinaire en Chine et, comme vous venez de tous les pays du monde, vous avez pu l'observer chez des étudiants: bien souvent, la jeunesse qui apprend la langue française parle mieux cette langue que la jeunesse qui est dans son propre pays. Pourquoi ?

Parce qu'il y a cette crainte, ce respect, cette exigence de la part des professeurs sur le masculin, le féminin, le pluriel, l'orthographe. Bien souvent, je l'observe et dans mes contacts de ma vie quotidienne, maintenant que je vis à Paris, je vois à quel point la jeunesse parle beaucoup moins bien le français.

Pourquoi? Parce qu'il y a un processus de simplification de la langue. Certains mots remplacent tous les autres mots. Par exemple, le mot «prendre». On peut observer que «prendre» est un mot utilisé partout et dans toutes les circonstances. «*Je prends le bus*», «*je prends des congés*», «*je prends le café*», «*je prends un bagage*»... au lieu de décrire le mouvement exact. C'est un mot multifonction. Pour certains mots, la jeunesse française a recours à des anglicismes tels que «cool». Ce n'est plus tellement à la mode, mais cela l'était il y a cinq ans. «*C'est une maison très cool*», «*une conférence très cool*»... «*Comment était le film?*» «*Très cool!*» Au lieu de dire que c'est un film dramatique, une comédie, on dit qu'il est *cool*. Puisque c'est une langue de tous les jours, étant né dans la langue française, on n'a plus le rêve de la langue française. Ce n'est plus l'objet désiré, ce n'est plus la langue que l'on doit étudier. C'est donc une langue qui commence à s'affaiblir dans son propre pays.

Je ne suis pas là pour critiquer la perte de la force de la langue française sur le territoire français. En Chine aussi, il y a un mouvement très étrange, mais c'est différent. Aujourd'hui, une nouvelle langue vient d'être inventée par les jeunes internautes. Ce sont des internautes de Taiwan, de Hong Kong, de toute la Chine, qui souhaitent dialoguer entre eux, en tapant sur un iPhone avec le Twitter chinois — Facebook et Twitter sont interdits —, afin de se faire comprendre sans que les autres les censurent. Ils ont donc inventé une langue totalement inconnue, mais en utilisant les caractères connus. On va observer ce que va donner plus tard cette langue que la jeunesse vient d'inventer, qui ne ressemble à rien, qui est très simplificatrice, mais pleine de mystère. Nous verrons peut-être la naissance d'un nouveau monde, d'une nouvelle linguistique.

Bernard CERQUIGLINI. — Zoé Valdés, je suis frappé par l'importance

de l'exil dans la grande littérature, qu'il s'agisse de l'exil politique de Dante chassé de Florence, de Stefan Zweig ou de vous-même, qu'il s'agisse de voyageurs inlassables, comme exilés d'eux-mêmes, tels que Chateaubriand ou Joyce, ou qu'il s'agisse d'un exil psychologique, comme Proust ayant à jamais perdu l'enfance.

À lire votre œuvre, je me dis : écrire, ne serait-ce pas être toujours en exil, exil de sa langue, exil des autres langues ?



Zoé VALDÉS

écrivaine

Zoé VALDÉS. — Oui et non. C'est une réponse assez complexe, mais je vais vous l'expliquer.

Je crois que oui, surtout quand on vit sur une île. L'île devient une espèce de prison, de cellule. On commence déjà à vivre une espèce d'exil intérieur qui vous soumet à beaucoup de choses que vous ne pouvez pas expliquer, même par l'écriture. On commence d'abord par s'autocensurer. Lorsqu'on s'autocensure, c'est la parole, c'est la langue qui souffre. L'écriture est frappée et blessée parce qu'on s'empêche soi-même de penser, de réfléchir. C'est la première chose.

On parlait tout à l'heure de mon premier roman : *Sang bleu*. Je l'ai écrit quand j'étais à la Havane, où j'étais très parisienne. Maintenant, à Paris, je suis très havanaise ! Je voulais à tout prix être un écrivain cubain qui écrivait en espagnol, mais qui pensait en français, peut-être pour pouvoir échapper à beaucoup d'autres choses. C'est mon roman le plus hermétique, si j'ose dire. Lorsque je le relis, aujourd'hui, je ne comprends pas ce que je voulais dire à l'époque tellement je m'autocensurais.

Permettez-moi de citer l'importance de l'Alliance française pour moi. J'ai rencontré un grand nombre de personnes qui m'ont aidée et qui ont aidé notre génération à Cuba. Dans les pays totalitaires, les écoles où l'on peut apprendre à parler d'autres langues deviennent tout de suite très dangereuses. Ces écoles sont les premiers endroits que l'on interdit ou que l'on contrôle.

Ma grand-mère était déclamatrice. Elle disait de la poésie dans les théâtres. Elle voulait absolument dire Baudelaire, mais évidemment, comme elle ne connaissait pas le français, elle le disait comme cela, comme elle le lisait, avec un accent encore plus épouvantable que le mien. Elle le disait tout de même et j'ai commencé à lire Baudelaire, sans le comprendre, grâce à ma grand-mère, puisque nous en faisons la lecture ensemble. Nous ne savions pas ce que cela voulait dire, mais nous savions que c'était une langue pleine de désir, de plaisir et d'amour.

J'ai donc eu la possibilité de pouvoir choisir, dans un pays où l'on n'avait pas le droit de choisir. À cette époque, on ne pouvait pas apprendre l'anglais, par exemple. Il fallait apprendre le russe à tout prix. Il y avait même une émission de radio en russe, des films en russe... Cela vous donne une dimension de la chose. J'ai essayé à tout prix de m'inscrire à l'Alliance française, mais c'était interdit. Il fallait une lettre du ministère de l'Éducation, une « lettre de là-haut », comme on dit dans les pays totalitaires, pour pouvoir accéder à l'Alliance française.

J'ai fait des rencontres avec des professeurs français de l'Alliance française qui ne s'occupaient pas de politique, mais de la culture. Le mot le plus important pour eux était « culture ». C'étaient les films en français, les livres en français. Même si je n'étais pas étudiante de l'Alliance française (puisque je n'en ai pas eu la possibilité), ils ont ouvert les portes aux artistes et aux écrivains qui commençaient à l'époque. Ils nous ont prêté des livres de Mallarmé, Georges Perec, Marguerite Yourcenar et tant d'autres poètes. C'est important lorsqu'on vit dans un pays où on ne peut pas avoir accès librement à d'autres langues, d'autres cultures, d'autres univers. On nous a imposé le russe ou plutôt, le soviétique. À l'époque, on ne pouvait pas dire « russe », on disait « soviétique ».

Ce qui est drôle, c'est que la plupart des écrivains cubains, historiquement, parlaient parfaitement le français. Ils étaient déjà très français et même, certains d'entre eux écrivaient en français. Je pense par exemple à Augusto de Armas (XIX^e siècle), qui vivait en France, et à José-Maria de Heredia qui a été admis à l'Académie Française. Il s'agissait d'écrivains cubains. À Cuba, on appelait José-Maria de Heredia « le Français », parce qu'il existe un autre poète cubain qui porte le même nom.

Je ne sais pas si vous connaissez également José Julián Martí. Aujourd'hui, on parle de Che Guevara, de Fidel Castro, etc. mais on ne parle pas de ceux qui ont fait notre culture. José Julián Martí était le poète et le révolutionnaire cubain le plus important ; il écrivait ses chroniques en français et a vécu au 28, rue de Rivoli, à Paris. Aujourd'hui, il y a les Alcooliques Anonymes, mais José Julián Martí y a vécu quelques semaines. Il a écrit en français sur Paris et sur les peintres français.

Dans l'histoire de la littérature cubaine, José Lezama Lima (le deuxième José important dans la littérature cubaine) est notre Marcel Proust. Or, on ne parle pas de notre José Lezama Lima qui a écrit un roman monumental, *Paradiso*, avec des citations en français incroyables, malgré les fautes d'orthographe. De José Lezama Lima, qui n'a jamais voyagé hors de Cuba, on disait que c'était l'écrivain cubain le plus français du groupe *Orígenes*, dans les années 1940. Il connaissait Paris, il connaissait la culture française et la France, peut-être mieux que bien des Français de l'époque ou d'aujourd'hui.

Je ne peux pas oublier Dulce Maria Loynaz, prix Cervantès. Lorsque je l'ai rencontrée, elle m'a dit : « Ah ! Vous étiez à Paris ? » et elle a commencé à parler couramment le français avec moi.

Ce sont des personnalités de notre culture qui ont été effacées, oubliées. Ce n'est que plus tard qu'elles ont été utilisées pour soutenir le régime.

Je n'ai aucune valeur lorsque je parle en français. J'ai commencé maintenant à écrire en français, mais je n'ai pas encore la perfection. Je n'ai pas encore réussi à avoir une langue parfaite et je n'ai pas de style. On l'oublie, mais je pense qu'un écrivain se doit d'avoir un style. Alejo Carpentier, qui a vécu tant d'années en France, a toujours écrit en

espagnol. Il a utilisé le français pour ses recherches, évidemment. Il a beaucoup étudié la musique classique et cubaine, ainsi que la musique africaine et noire.

Quand on comprend qu'un écrivain doit avoir un style et travailler la langue, c'est quelque chose de très difficile, malgré les origines latines, même s'il existe des références, puisque la France était très présente à Cuba, notamment à Trinidad et dans la partie méridionale du pays. Il faut évidemment être sérieux. Je parle toujours de la lecture, des livres en français, de la musique et de la poésie française. Cela m'intéresse bien plus qu'Internet. Internet est vraiment très utile pour envoyer des messages, pour apprendre des choses, mais quand on apprécie la lecture, la littérature, ce sont vraiment les écrivains qui ont travaillé le style, la langue, qui peuvent vous donner le plus.

C'est pourquoi je rends hommage à ces écrivains cubains qui ont écrit en français, qui ont vécu en France et qui ont fait de la culture française. La culture cubaine est une culture métisse: il y a de la culture espagnole, africaine, chinoise, asiatique, mais aussi française.

Bernard CERQUIGLINI. — Nous venons de mesurer la vigueur de l'amour de la langue, de l'amour des langues, d'où ma question ultime à Henriette Walter: comment peut-on être linguiste? Comment peut-on tenir un discours objectif, mesuré, quantifié même dans certaines linguistiques, à distance dans tous les cas, sur quelque chose qui est un objet d'amour, un objet d'ouverture aux sens, un objet de travail esthétique même dans la parole quotidienne, dans la plaisanterie, dans la répétition?... Comment peut-on élaborer un protocole scientifique, objectif sur cette chose qui nous a constitués et qui nous traverse?

Henriette WALTER. — Belle question, à laquelle je vais répondre rapidement.

Je crois que le linguiste, c'est d'abord celui qui sait écouter, qui est ouvert aux autres langues. J'ai le souvenir d'André Martinet, au moment où je faisais ma première thèse de troisième cycle sur le toscan.

Comme vous le savez, l'évolution du latin en Toscane a donné naissance



Henriette WALTER

linguiste

à l'italien littéraire. Cette langue a une prononciation extraordinaire, avec ce que l'on a appelé la *gorgia toscana*, c'est-à-dire la façon très légère de prononcer les consonnes.

Les Italiens qui ne sont pas toscans et qui aiment bien se moquer des Toscans disent quelque chose d'amusant : lorsqu'ils commandent un Coca-Cola avec une paille, les Toscans ne disent pas « *una Coca-Cola con la cannuccia* », mais « *una hoha-hola hon la hannuccia*. »

Ma thèse portait sur ces bizarreries. On se posait la question de savoir si c'était dû aux Étrusques, puisque c'était aussi la région des Étrusques, ou si c'était dû à une évolution très particulière du latin.

Je ne rentrerai pas dans ce débat, mais j'aimerais rapporter la réflexion d'André Martinet lorsque je suis allée le voir. Il m'a demandé si j'avais lu toute la bibliographie à ce sujet. Je lui ai répondu : « *oui et non. J'ai tout lu, sauf les Allemands.* » Il m'a dit qu'il fallait lire les Allemands. Je lui ai expliqué que je ne savais pas parler allemand. Il m'a répondu : « *Allez-y, apprenez l'allemand* ». Je m'y suis mise !

Bernard CERQUIGLINI. — Il faut dire qu'André Martinet avait publié un manuel pratique d'allemand qui est tout à fait remarquable.

Les organisateurs de cette table ronde ont eu la très bonne idée de demander à chacun de venir avec un texte et de le lire. C'est une autre façon de répondre à la question de la table ronde : sous les livres, la langue. Chacun va donc lire un texte. Nous commençons par Fatou Diome.

Fatou DIOME. — «*Culture*», «*cultiver*», «*cultivateur*»: si on applique cela aux champs, c'est-à-dire à l'agriculture, on a «*cultures*». On peut donc cultiver son cerveau comme on cultive les patates douces. «*Exotisme: sortir de*». Ce mot, débarrassé de ses oripeaux coloniaux, pourrait être la meilleure définition de la curiosité intellectuelle.

Extrait du roman «*Impossible de grandir*», lu à l'Alliance française, le 16 juillet 2013.

«On cherche, toujours, le sens, la raison, la motivation de tout cheminement. Toujours. Toujours! L'Amérique m'intéresse, parce que l'arrogance de ses gratte-ciel dit que nous n'allons pas mourir. Taj Mahal! L'Inde m'appelle, parce que le romantisme des Maharadjas y a conjuré la fugacité de l'amour, en le coulant dans la pierre. La Suède me séduit, parce qu'elle m'a donné, en Stig Dagerman, un amour que rien ne peut défaire; aimé de moi post mortem, ce magnifique sondeur de l'âme humaine ne pourra jamais me décevoir. L'Allemagne, Ich liebe dich! Un jour, un train, un matin de printemps... Depuis mon côté du Rhin, je me tourne vers les lumières de Schiller, qui guide mes pas dans la grande forêt des arts, et me voici, conviée comme tous, au festin que Goethe offre aux âmes gourmandes de vie comme de poésie. Le Sénégal, mater! Une boussole me désignera toujours le Sénégal, car, même jalouse de ma liberté enfin trouvée, je reviens, repars et reviens, parce que Senghor n'a pas libéré que ses fils, mais aussi ses filles. Lui, qui aimait et chantait la femme, serait d'accord avec moi pour dire qu'un pays, s'il n'accorde pas aux femmes la place qu'elles méritent, n'a pas des fils, mais des despotes. Le retour, toujours! Parce que l'Afrique pourra sans cesse dévier ma navigation et m'attirer à elle, puisque, toujours, j'irai réclamer le doux sein de ma grand-mère et me prosterner devant son cher et tendre époux, mon grand-père, mon protecteur. La France, belle, complexe, mais toujours inspirée et inspirante, j'accoste pour l'idylle définitive, pour Baudelaire, Rimbaud, Yourcenar, Simone de Beauvoir, Brassens, Barbara, Gainsbourg, Piaf... Non, rien de rien ne me détournera du pays de Victor Hugo; ayant

vu tant de Gavroches, je sais que les droits de l'Homme nourrissent les plus belles fictions, parce qu'ils portent le plus beau rêve que nous ayons de l'humain. [...]»

Alors défendez-les! Merci.

Yann KERLAU. — J'ai choisi un texte de Robert Musil, un auteur qui est injustement oublié de temps à autre. J'aime beaucoup Musil pour plusieurs raisons; non seulement parce qu'il est un peu oublié, mais aussi parce qu'il a conçu une œuvre immense qui s'appelle L'homme sans qualités et que malheureusement, il n'a pas eu la chance de voir publiée de son vivant.

Je trouve ce texte que je vais vous lire d'une beauté et surtout, d'une actualité extraordinaire. Au cas où vous ne liriez pas suffisamment les journaux, nous traversons des temps difficiles, qu'ils soient économiques ou politiques, et dans cette association de pessimisme ambiant, je trouve que le texte de Musil apporte un éclairage qui nous fait voir une petite lueur.

Voici son texte qui se situe dans le tome I de *L'homme sans qualités*.

«Et chaque fois, c'est comme un miracle quand se relève tout à coup, après ces périodes d'avachissements, une petite remontée de l'âme. De la stagnation de l'esprit en ces dernières décennies s'était brusquement élevée dans toute l'Europe une sorte de fièvre ailée. Personne ne savait exactement ce qui était en train. Personne ne pouvait dire si ce serait un art nouveau, un homme nouveau, une nouvelle morale ou encore un reclassement de la société. Mais partout, des hommes se levaient pour combattre les vieilleseries. En tout lieu, brusquement, l'homme qu'il fallait se trouvait là. Enfin, fait essentiel, les inventeurs intellectuels faisaient alliance avec les inventeurs pratiques. Des talents se développaient, qui naguère avaient été étouffés ou maintenus à l'écart de la vie publique. Ils étaient aussi divers que possible. On s'enthousiasmait pour les professions de foi, pour le credo social de l'homme de la rue. On était crédule et sceptique, naturaliste

et précieux, robuste et morbide. On rêvait de jardins à l'automne, d'étangs vitreux, de haschich, de maladies et de démons. Mais l'on rêvait aussi prairies, grands horizons, forges et laminoirs. On voyait des lutteurs nus, le prolétariat en révolte, Adam et Eve dans le jardin. La société culbutait. Analysant cette époque, on n'eût guère trouvé en son fond qu'un non-sens, quelque chose comme un cercle carré ou une pierre en bois. Mais dans la réalité, tout se fondait en la scintillation d'un unique sens : la date magique d'un changement de siècle, un siècle tout neuf, encore intact. À travers la confusion des croyances, quelque chose avait passé, un esprit de secte et de réformation, la conscience bien heureuse d'une apparition et d'une éclosion, une petite renaissance, une petite réforme comme n'en connaissent que les meilleures époques. Et quand on entrait dans le monde, on sentait l'esprit, dès le premier coin de rue, qui vous soufflait sur les joues.»

Shan SA. — C'est un extrait de mon roman *Impératrice*, qui se situe à la fin du VII^e siècle chinois. C'était la seule femme chinoise qui avait pu se donner une couronne. Elle était donc devenue empereur.

« On m'attendait. J'entendais murmurer que le garçon serait appelé Lumière. Le bruissement des préparatifs m'empêchait de méditer. On parlait des vêtements, des couches, des fêtes, des nourrices, grasses, blanches, fortes. On interdisait d'invoquer mon nom, de peur que les démons ne s'emparassent de mon âme. On m'attendait pour commencer là où leurs destins s'étaient arrêtés. J'avais pitié de ces hommes fervents, affables, avides. Ils ne savaient pas encore que j'allais détruire leur monde pour construire le mien. Ils ne savaient pas que j'allais apporter la délivrance par les flammes, par la glace. Une nuit, je sursautais. Les eaux bouillonnaient. Des vagues furieuses s'écrasaient sur moi. Blottie, je luttais contre la peur en me concentrant sur la respiration, sur le tiraillement de ma douleur. Le déferlement de la marée me jeta dans une embouchure étroite. Je glissais entre les rochers. Mon corps saignait. Ma peau se déchirait.

Ma tête implorait. Je serrais les poings pour ne pas hurler. Quelqu'un me tira par les pieds et me tapa sur les fesses. La tête en bas, je vomis mes pleurs. On m'enveloppa dans du tissu qui m'écorchait. J'entendis la voix anxieuse d'un homme qui s'approcha : "Garçon ou fille ?" Personne ne répondit. L'homme s'empara de moi et tenta de déchirer mon maillot. Le gémissement d'une femme l'interrompit :

- Encore une fille, Monseigneur.*
- Ah ! s'écria-t-il avant de fondre en larmes. »*

Cet extrait est suivi d'une fin. Je vais donc lire aussi la fin de mon roman. C'est cela, la beauté de la langue et de l'écriture : c'est que l'on franchit le temps.

« Mon tombeau-montagne a contemplé les guerres civiles et les invasions étrangères, il a résisté à la chaleur, au froid et à la pluie torrentielle. De mon nom bafoué, de ma dynastie oubliée, il reste encore ma stèle. »

Si vous allez à Xi'an, en Chine, c'est tout près de l'aéroport, dans un endroit qui n'est pas très connu. C'est une femme qui est à la fois célèbre et inconnue en Chine. Il y a son tombeau, qui est absolument magnifique, à visiter, pas seulement les terres cuites du premier empereur.

« Il reste encore ma stèle. En vain les hommes viennent la visiter dans l'espoir d'y trouver une réponse à leurs interrogations. Plate et lisse, elle se dresse nue vers le ciel. Certains voient dans cette absence d'inscription le symbole de mon humilité. J'ai voulu laisser aux hommes la liberté d'y inscrire leurs blâmes ou leurs louanges. Les autres l'interprètent comme l'expression orgueilleuse d'une femme devenue Empereur. Personne ne peut commander mon destin. Le dieu m'a privée d'un testament afin de me rendre intemporelle, afin de répandre mon âme sur la terre chinoise. Je suis cette pivoinne qui rougit, cet arbre qui se balance, ce vent qui murmure. Je suis ce chemin abrupt qui conduit les pèlerins vers les portes du ciel. Je suis

dans les mots, dans les clameurs, dans les larmes. Je suis une brûlure qui purifie. Une douleur qui sculpte. Je traverse les saisons, je brille comme une étoile. Je suis le sourire mélancolique des hommes. Je suis le sourire indulgent de la montagne. Je suis le sourire énigmatique de celui qui fait tourner la roue de l'éternité. »

Zoé VALDÉS. — Je vais vous lire un fragment d'un poème de René Char qui se trouve dans un très beau livre de Wifredo Lam, grand maître de la peinture cubaine. Neuf eaux fortes accompagnent ce poème, vraiment magnifiques.

*« Contre une maison sèche.
S'il te faut repartir, prends appui contre une maison sèche.
N'aie point souci de l'arbre grâce auquel, de très loin, tu la reconnaîtras.
Ses propres fruits le désaltéreront.
Levé avant son sens, un mot nous éveille, nous prodigue la clarté du jour, un mot qui n'a pas rêvé.
Espace couleur de pomme. Espace, brûlant compotier.
Aujourd'hui est un fauve. Demain verra son bond.
Mets-toi à la place des dieux et regarde-toi.
Une seule fois en naissant échangé, corps sarclé où l'usure échoue, tu es plus invisible qu'eux. Et tu te répètes moins.
La terre a les mains, la lune n'en a pas. La terre est meurtrière, la lune désolée.
La liberté c'est ensuite le vide, un vide à désespérément recenser.
Après, chers emmurés, éminentissimes, c'est la forte odeur de votre dénouement. Comment vous surprendrait-elle ?
Faut-il l'aimer ce nu altérant, lustre d'une vérité du cœur sec, au sang convulsif !
Avenir déjà raturé ! Monde plaintif !
Quand le masque de l'homme s'applique au visage de la terre, elle a les yeux crevés.
Sommes-nous hors de nos gonds pour toujours ? Repeints d'une*

beauté sauve ?

J'aurais pu prendre la nature comme partenaire et danser avec elle à tous les bals. Je l'aimais. Mais deux ne s'épousent pas aux vendanges. Mon amour préférerait la nuit à son fantôme. J'unissais l'un à l'autre, insoumis et courbé.

Trois cent soixante-cinq nuits sans les jours, bien massives, c'est ce que je souhaite aux hâisseurs de la nuit.

Ils vont nous faire souffrir, mais nous les ferons souffrir.»

Henriette WALTER. — Je vais vous lire un poème qui s'intitule: «De l'accent», et qui est extrait de *La Fleur merveilleuse*, pièce de théâtre de Miguel Zamacoïs.

«De l'accent ! De l'accent ! Mais après tout en ai-je ?

Pourquoi cette faveur ? Pourquoi ce privilège ?

Et si je vous disais à mon tour, gens du Nord,

Que c'est vous qui pour nous semblez l'avoir très fort ;

Que nous disons de vous, du Rhône à la Gironde :

« Ces gens-là n'ont pas le parler de tout le monde ! »

Et que, tout dépendant de la façon de voir,

Ne pas avoir l'accent, pour nous, c'est en avoir...

Eh bien non ! Je blasphème ! Et je suis las de feindre !

Ceux qui n'ont pas d'accent, je ne puis que les plaindre !

Emporter de chez soi les accents familiers,

C'est emporter un peu sa terre à ses souliers !

[...]

Lorsque, loin du pays, le cœur gros, on s'enfuit,

L'accent ? Mais c'est un peu le pays qui vous suit !

C'est un peu, cet accent, invisible bagage,

Le parler de chez soi qu'on emporte en voyage !

C'est pour les malheureux à l'exil obligés,

Le patois qui déteint sur les mots étrangers !

Avoir l'accent enfin, c'est, chaque fois qu'on cause,

Parler de son pays en parlant d'autre chose !...

*Non, je ne rougis pas de mon fidèle accent !
Je veux qu'il soit sonore, et clair, retentissant !
[...]
Mon accent ? Il faudrait l'écouter à genoux...
Il nous fait emporter la Provence avec nous,
[...]
Comme chante la mer au fond des coquillages !
Écoutez ! En parlant, je plante le décor
Du torride Midi dans les brumes du Nord !
Mon accent porte en soi d'adorables mélanges
D'effluves d'orangers et de parfum d'oranges ;
Il évoque à la fois les feuillages bleu-gris
De nos chers oliviers aux vieux troncs rabougris,
Et le petit village où les treilles splendides
Éclaboussent de bleu les blancheurs des bastides !
Cet accent-là, mistral, cigale et tambourin,
À toutes mes chansons donne un même refrain,
Et quand vous l'entendez chanter dans ma parole
Tous les mots que je dis dansent la farandole !»*

Bernard CERQUIGLINI. —

*« Longtemps au pied du perron de
La maison où entra la dame
Que j'avais suivie pendant deux
Bonnes heures à Amsterdam
Mes doigts jetèrent des baisers
Mais le canal était désert
Le quai aussi et nul ne vit
Comment mes baisers retrouvèrent
Celle à qui j'ai donné ma vie
Un jour pendant plus de deux heures
Je la surnommaï Rosemonde
Voulant pouvoir me rappeler*

*Sa bouche fleurie en Hollande
Puis lentement je m'en allai
Pour quêter la Rose du Monde.»*

Guillaume Apollinaire.



XXXV
COLLOQUE
INTERNATIONAL
de l'Alliance Française
16-17 JUILLET 2011
Alliance Française

An abstract graphic featuring a central dark blue/black splatter. This central splatter is surrounded by larger, more diffuse splatters in orange and light green. The overall effect is that of a dynamic, artistic splash of paint on a white background.

Table ronde

**« Voix du monde –
présidents d'Alliances »**

Président : Jean-Pierre de LAUNOIT

Pat COX, Dublin

Goéry DELACÔTE, Paris Île-de-France

Kuda DHORO, Harare

David KENT, Sydney

Angelica URIBE GAVIRIA, Bogota

Princesse Zatahah IDRIS, Kuala Lumpur

Jean-Pierre de LAUNOIT. — Je vais présenter brièvement chacun des participants.

Je commence par la Princesse Zatahah Idris qui est présidente de l'Alliance française de Kuala Lumpur depuis 2012. Elle occupe des fonctions de président-directeur général d'une société, Light Cibles Malaysia, qui est un cabinet d'architecte international spécialisé dans la conception et la création d'éclairages. Il a comme clients, entre autres, la cathédrale Notre-Dame de Paris, le Mont-St-Michel, l'Arche de la Défense et l'aéroport Charles-de-Gaulle. Cela vous montre l'importance de son activité.

Auparavant, elle a mené une carrière internationale entre la Malaisie, l'Angleterre, l'Espagne et la France. Elle a un master en Relations internationales de Diplomatie à Paris, un diplôme de la Sorbonne et un diplôme de l'Université du Middlesex de Londres. Elle fut Ambassadeur de la Jeunesse auprès du Croissant rouge de Malaisie de 2001 à 2011. Elle est la fille cadette du Sultan de Selangor qui est le souverain régnant de l'État le plus développé de Malaisie.

Je lui passe immédiatement la parole.



Princesse Zata Shah IDRIS

Kuala Lumpur

Princesse Zata Shah IDRIS. — Je vous remercie, monsieur le président. La culture a une influence majeure dans ma vie parce que je viens d'un pays qui est multiculturel et multiethnique. La Malaisie est un mélange de trois principales races ethniques, avec de 50 % de Malais, 25 % de Chinois et 7 % d'Indiens. Le reste est constitué de peuples indigènes, comme les Orang Asli et les tribus de Sarawak et de Sabah, à Bornéo. Culturellement et ethniquement, nous sommes très divers, mais nous avons fusionné à travers les générations, unies par une histoire commune et le mélange des cultures, pour devenir la base d'un seul pays : la Malaisie. Mon histoire personnelle reflète cette diversité culturelle. Je suis Malaise de race et Malaisienne de nationalité. La Malaisie est une monarchie constitutionnelle fédérale de treize États, dont neuf sont des monarchies régnantes. Je suis de l'État de Selangor. Par ailleurs, ma grand-mère maternelle est chinoise malaisienne, c'est-à-dire *nyonya peranakan* : c'est le nom utilisé pour désigner les Chinois arrivés en Malaisie au XIV^e siècle et qui se sont mariés aux Malais, en créant leur propre culture *peranakan*. Cette partie de ma culture est chère à mon cœur et mon enfance a beaucoup d'influences chinoises. Mon enfance est un mélange de cultures et de traditions malaises et chinoises, mais ce n'est pas tout. J'ai grandi en Angleterre : on m'a envoyé en pensionnat à l'âge de dix ans et j'ai vécu en Angleterre jusqu'après l'université. Il y a donc toujours cet équilibre entre la culture malaisienne et la culture britannique.

Dans l'éducation britannique, le français est une matière obligatoire, comme les mathématiques et l'anglais. À quinze ans, on m'a envoyée dans une famille française en Provence pendant trois mois. Ce n'était pas la première fois que j'étais en France, mais c'était la première fois que j'étais vraiment confrontée à la culture française. J'ai réalisé que le français dans les cahiers n'avait rien à voir avec la langue utilisée dans la vraie vie.

C'était dans les années 1980. Patrick Bruel était l'idole des adolescents. Ma famille d'accueil m'a emmenée dans les fêtes de village l'été. Nous avons mangé les oursins sur la plage. Les femmes françaises n'avaient aucun problème pour bronzer topless. C'était un choc culturel.

Quand j'ai vécu à Paris, rue des Écoles, je voulais rencontrer des Français et faire ce qu'ils font. Je voulais donc voir des films français au cinéma. Mes amis étaient mes voisins de quartier, par exemple le boucher, le vendeur au marché, le patron de la brasserie. Ils ont tous été très chaleureux avec moi. Je n'ai pas vécu cela dans les autres pays, c'est donc une des raisons principales pour lesquelles j'aime tant la France.

Ayant eu l'opportunité de vivre dans des pays tels que l'Angleterre, la France, l'Espagne (j'ai vécu deux ans à Barcelone), j'ai réalisé que la seule façon de maximiser mon expérience et l'amour de ces pays était d'absorber la culture: lire, parler, écouter cette langue, apprendre son histoire, comprendre ses habitants et essayer la nourriture. Pour moi, c'est cela, la culture.

J'ai remarqué quelque chose très tôt dans ma vie, lorsque j'ai vécu une crise d'identité alors que je faisais mes études en Espagne. J'avais vingt-deux ans. Le professeur nous a demandé de quel pays nous étions. Les étudiants ont répondu : «*je suis Français*», «*je suis Allemand*», et quand est venu mon tour, je n'ai pas su que répondre. Oui, je suis Malaisienne, mais culturellement, je me sentais plus proche des Anglais.

C'est seulement quand je me suis décidée à rentrer en Malaisie, vers l'âge de trente ans, que j'ai commencé à comprendre ma culture malaisienne. En Malaisie, nous sommes influencés par les cultures des uns et des autres et nous fêtons cela ensemble.

Par exemple, quand c'est la fête musulmane *Aïd El Fitr*, jour qui marque

la fin du ramadan, les Malais ouvrent leur maison. On appelle cela *Open House*. Aucune invitation n'est nécessaire. On accueille les familles, les amis pour manger et faire la fête ensemble et vous rencontrez toutes les races : les Chinois, les Indiens, les Malais en tenues traditionnelles malaises. C'est très sympathique. On fait la même chose pour le Nouvel An chinois. Nous rendons visite à nos amis chinois en tenue traditionnelle chinoise et nous célébrons ce jour par le Yee Sang ; c'est une tradition que l'on trouve seulement en Malaisie et à Singapour, pour signifier la prospérité. Vous trouverez tout le monde : les Malais, les Indiens, les Chinois.

Nous faisons la même chose pour la fête indienne *Deepavali* que nous célébrons en participant à l'*Open House* des Indiens.

C'est peut-être ce qui rend mon pays si spécial et unique : la façon dont les trois différentes races malaisienne, chinoise et indienne coexistent en harmonie et célèbrent ensemble les différentes cultures.

L'exemple le plus frappant de l'intégration de la culture en Malaisie est sans doute la cuisine malaisienne qui est un mélange de cuisines malaise, chinoise et indienne. Le mélange de saveurs rend la cuisine malaisienne très exotique et très diverse.

J'ai été élevée avec les coutumes et traditions ainsi qu'avec la *bhudi bahasa*, c'est-à-dire la courtoisie. Ce ne sont pas des reliquats du passé, mais un aspect très important dans la société malaise.

Par exemple, lorsque j'ai présenté mon mari aux Malaisiens, je disais à mon mari : «voici l'oncle X et la tante Y, etc.», mais en fait, ils n'étaient pas mes tantes ou mes oncles. En Malaisie, on ne nomme pas les aînés par leur prénom, comme vous faites ici. Par politesse, nous les désignons comme oncles et tantes.

En Malaisie, on considère comme très impoli de croiser les jambes. Je me souviens qu'au Palais, une dame assise au premier rang croisa les jambes ; tout le monde fut très choqué et on a entendu un grand soupir audible. Ce n'est qu'après quelques minutes qu'elle a réalisé son erreur.

Concernant les coutumes chinoises, les superstitions sont très présentes dans la culture. Je me souviens que ma grand-mère me disait souvent «N'offre ni couteaux ni ciseaux, cela provoque une rupture de relation.

N'offre ni perles ni mouchoirs, cela symbolise les larmes.» Il y a tant de choses qu'il est impossible de se souvenir de tout.

La différence culturelle la plus importante entre les Asiatiques et les Occidentaux est peut-être le concept de perdre la face. C'est l'une des premières choses que j'ai apprises à mon mari. Cela équivaut à éviter d'embarrasser l'autre en public. Cela veut dire que vous ne corrigez pas quelqu'un si celui-ci fait une erreur ou que vous n'affichez pas ouvertement un désaccord avec une personne.

Pour vraiment voir la culture en action, il faut aller dans le monde du business. J'ai l'exemple d'un Français qui travaillait à Kuala Lumpur, pour une entreprise multinationale, et qui avait des problèmes avec son patron malaisien. En fait, il voulait prendre des initiatives, proposer des idées, mais il contredisait son patron. Je lui ai donc expliqué qu'en Malaisie, c'était un manque de respect lorsqu'un junior montrait publiquement, devant son équipe, que le patron avait peut-être tort. Je lui ai dit qu'il fallait montrer plus de diplomatie. Cet exemple montre comment des cultures différentes peuvent conduire à des malentendus si l'on ne fait pas attention.

Nous vivons dans un monde globalisé dans lequel il est impossible de coller aux stéréotypes, parce que cette attitude ne s'applique plus. Je crois que l'exemple de mon pays ainsi que ma vie personnelle reflètent cela. Je célèbre les cultures malaise et chinoise et aussi maintenant la culture française.

J'ai rencontré mon mari français il y a huit ans, lorsque je vivais à Paris. Nous avons décidé de revenir ensemble en Malaisie. Il s'est totalement plongé dans la culture malaisienne. Il porte souvent le costume traditionnel malais, ce qui fait plaisir aux Malaisiens. Nous travaillons à partager les deux cultures que nous avons adoptées. Nous diffusons la culture française en Malaisie, ce que nous essayons de faire avec l'Alliance française, et nous faisons connaître la culture malaisienne en France en écrivant des articles de voyage. Nous sommes donc dans cette position unique de pouvoir partager deux cultures qui nous tiennent à cœur.

Pour terminer, je vais donner un exemple pour montrer combien la

culture malaise a influencé les autres cultures, à travers le *pantun*, la poésie malaisienne. Les premiers exemples sont apparus au XV^e siècle. Au XIX^e siècle, Victor Hugo a publié un *pantun* en version française dans *Les Orientales*. Il y a aussi le célèbre poème de Charles Baudelaire *Harmonies du soir* qui est un exemple de forme de *pantun*. Je souhaite partager avec vous un beau *pantun* malais, écrit par un garçon qui vient d'être rejeté par une fille.

« Au pied du coteau, il y a le ruisseau.

Les villageois peuvent s'y baigner

Mes larmes ont coulé à flots,

Elles ont trempé mon papier.

Les villageois peuvent s'y baigner

On voit une fille jolie

Mes pleurs ont mouillé le papier

Sur quoi je t'écris, ma chérie.

On voit une fille jolie

Et le sarong collé à son corps

Ce mot que j'écris, ma chérie,

À quoi bon, s'il est triste encore.

Le sarong mouillé sur son corps,

Son corps svelte, comme sculpté,

À quoi bon être triste encore

Triste à mourir, l'espoir brisé. »

Jean-Pierre de LAUNOIT. — Merci beaucoup, Princesse, de cet exposé plein de culture d'ailleurs. Je passe la parole à ma voisine de gauche, M^{me} Angelica Uribe Gaviria, présidente de l'Alliance française de Bogota. C'est une avocate spécialisée en droit des affaires, droit financier et droit bancaire. Elle a fait ses études à l'Université des Andes de Bogota et à l'Université de Georgetown. Elle poursuit actuellement une formation en tant que juriste à l'Université de Harvard. Au cours de son ample carrière professionnelle, M^{me} Uribe a occupé plusieurs postes dans le domaine du droit financier, bancaire et immobilier, au ministère de

l'Intérieur et du Crédit colombien et au Programme des Nations Unies pour le développement. Elle a été secrétaire générale chez FOGAFIN, fonds de garantie d'une entité financière publique qui a pour objectif de préserver l'équilibre économique du pays. Elle exerce aussi dans le domaine immobilier depuis 2007. Elle fait partie depuis 2007 de la Fondation Clinton et de l'entreprise Fermont. Actuellement, M^{me} Uribe est membre du Conseil directif de la superintendance financière de Colombie et elle fait partie du Conseil d'administration du Lycée San Patricio à Bogota.



Angelica URIBE GAVIRIA

Bogota

Angelica URIBE GAVIRIA. — Autant que je me souviene, la culture a toujours été ma compagne de route, enfant dans ma famille, puis dans ma vie d'adulte et aujourd'hui, dans ma vie de mère. Je pourrais vous parler de nombreux moments de ma vie où j'ai ressenti une émotion particulière face à une œuvre d'art, ce sentiment d'être transportée dans le temps et l'espace pendant et après une représentation théâtrale ou cinématographique.

J'appartiens à la culture colombienne, donc latino-américaine, et j'ai eu la grande chance d'être immergée très tôt dans la culture française.

Cependant, je dois vous dire que pour moi, les moments les plus riches, les plus forts, ont été autour du débat d'idées (c'est ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui), domaine où excelle la culture française, peut-être parce que je suis plus de l'écrit, de la parole, de la rhétorique : je suis avocate

et ancienne élève du Lycée français de Bogota, donc rompue à l'exercice de la thèse et de l'antithèse. Pour moi, les grandes fulgurances se sont faites autour des idées. Vivre ce sentiment unique que le ciel s'ouvre, que la lumière se fait sur des problèmes insolubles ou insoupçonnés; ce sentiment de grandir et d'alimenter son propre débat, celui de vos proches, celui de votre communauté.

Ces moments, je les dois évidemment à des conférenciers, des modérateurs, des écrivains et des philosophes, certains très célèbres comme Derrida, Foucault, Edouard Saïd et dernièrement Le Clézio, mais aussi un grand nombre moins célèbres mais non moins brillants.

En Colombie, le débat d'idées prend tout son sens dans un pays comme le mien, dont l'histoire est traversée par la violence, qui vit depuis plus de cinquante ans une terrible guerre civile, où la loi du silence qui en découle génère une terrible absence de dialogue et donc de débat. Nous savons, nous Colombiens, qu'aujourd'hui, notre seul salut passera par le dialogue, le dialogue démocratique équivalent du débat d'idées.

En Colombie, l'échange d'idées n'est pas toujours possible. Nous avons en même temps la guérilla, les paramilitaires, les mafias de la drogue qui ont intérêt à faire taire. Exprimer ses idées peut avoir des conséquences inimaginables : le déplacement forcé, les disparitions, le kidnapping et malheureusement, la mort.

C'est pourquoi il me semble fondamental que l'on ne perde pas cette tradition, celle qui a permis à des générations, partout dans le monde et à des moments quelquefois difficiles dans l'histoire de certains pays comme le mien, d'aborder des sujets difficiles, polémiques, voire interdits. Il est important de pouvoir exprimer son désaccord sans que cela veuille dire que l'on est passé dans le camp ennemi. Lorsque nous prenons l'habitude d'échanger des idées en utilisant la langue, nous pouvons donner un nom à nos impressions, à nos émotions. Ce n'est qu'en le faisant passer par le crible de l'intelligence que nous arrivons à nous mettre à la place des autres. Dans cet entourage, la violence ne trouve plus sa place.

C'est pourquoi, à l'Alliance française de Bogota, le débat d'idées est toujours présent pour soutenir ce dialogue qui nous enrichit tous.

Longue vie au débat d'idées!

Je voudrais vous lire un poème qui, pour moi, a un impact spécial. C'est un joyau poétique. Il correspond bien à cet effet fulgurant que peut avoir un concept lorsqu'il vous est proposé de manière si simple et en même temps si raffiné. Il s'agit du *Dormeur du Val*.

*« C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.
Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert ou la lumière pleut.
Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.
Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit. »*

Jean-Pierre de LAUNOIT. — Je me tourne maintenant vers mon vieil ami, Pat Cox. Il préside l'Alliance française de Dublin depuis avril 2011. Après ses études au *Trinity College* de Dublin dont il est sorti diplômé en 1974, le président Pat Cox a été professeur d'économie à l'Institut d'administration de Dublin et à l'Université de Limerick. Il y a développé un grand intérêt pour les questions européennes et il s'est employé à mettre en place le premier programme d'études européennes dans une université irlandaise.

Vous devez savoir aussi qu'il a été présentateur du journal télévisé à la télévision irlandaise et journaliste dans le programme *Today Tonight*, pour lequel il a notamment couvert les élections américaines, anglaises et françaises.

En janvier 2002, Pat Cox a succédé à Nicole Fontaine comme président

du Parlement européen. Il fut, de 2005 à 2011, président du Mouvement international européen. Il est également membre du Conseil d'administration de Michelin et il coordonne maintenant un vaste projet de transport transeuropéen.

Il continue d'être très impliqué dans toutes les questions de la vie du Parlement européen et à ce titre, il se déplace souvent hors de Dublin, notamment dans le cadre du procès de l'ancien Premier ministre d'Ukraine, M^{me} Timochenko.



Pat COX

Dublin

Pat COX. — Je suis très honoré d'être ici aujourd'hui, au nom de l'Alliance de Dublin.

On nous a demandé d'apporter un témoignage personnel, ce que je ferai évidemment. Être ici, parmi tant de gens venus pour célébrer le 130^e anniversaire de l'Alliance française, est quelque chose de très impressionnant. Je vous remercie, monsieur le président et monsieur le secrétaire général de la Fondation, pour la qualité de votre accueil, ici à Paris, surtout au Centre Pompidou. Cela nous a beaucoup impressionnés.

Permettez-moi aussi de saluer dans cette salle, ce matin, les autres collègues irlandais venus de Waterford, de Kilkenny et de Galway. Ce sont des Alliances très actives en Irlande. Sur ce plan, je vous prie de noter aussi la présence de notre délégué général, M. Philippe Milloux. J'en profite pour le remercier de son leadership et, à travers lui, je remercie aussi les équipes en Irlande et à Dublin. Nous sommes très fiers d'être la

troisième Alliance par la taille en Europe, après la maison mère à Paris et après Bruxelles, bien que nous soyons hors de la francophonie. C'est quelque chose dont nous sommes très fiers.

À titre personnel, j'aimerais bien souligner des choses qui sont culturelles, bien sûr, mais il s'agit de la culture des valeurs enracinées surtout dans les familles. La vie familiale, c'est tout en Irlande, c'est très important. La famille est porteuse de culture. C'est vrai chez tout le monde, évidemment, mais chez nous, il est très important de le souligner.

Je suis né à Dublin, mais j'ai grandi dans une ville de l'ouest de l'Irlande qui s'appelle Limerick. Mon père était horloger. Il a fait son apprentissage et a commencé sa carrière à Dublin. Dans les années 1950, l'Irlande a subi une énorme crise économique et comme beaucoup d'autres gens, mon père est devenu chômeur. C'est la raison pour laquelle la famille a déménagé de Dublin pour s'installer à Limerick.

Je me souviens très bien de cette époque très dure au sein de la famille et de la manière dont l'alimentation était fournie par ma grand-mère et mes oncles. Cela démontre encore une fois la capacité des familles à rassembler toutes les forces nécessaires pour se sauvegarder et se respecter les uns et les autres.

Malheureusement, mon père est mort d'un cancer lorsque j'étais encore au lycée. Il n'a pu nous laisser aucun héritage économique. En revanche, il a laissé quelque chose d'autre qui était primordial pour moi : le goût pour une bonne formation et une bonne éducation. Si les familles peuvent implanter de telles valeurs, les encourager et les inciter chez les jeunes, c'est une clef pour toute la vie. Comme beaucoup dans ma génération, j'ai été le premier de ma famille, toutes générations confondues, à avoir le privilège d'aller à l'université. Croyez-moi, cette formation a fait une grande différence pour moi et pour ma famille, au sens large.

Pourquoi citer cela ce matin ? Parce que nous sommes venus de partout, mais ici, en Europe, nous subissons une crise économique très profonde. Or, c'est probablement la jeunesse européenne qui est dans la pire des situations. Dans cette jeunesse, vous avez ceux qui sont bien formés et ceux qui sont moins bien formés.

Au sein de tout cela, il existe partout des noyaux durs du chômage et de la marginalisation de la jeunesse, surtout dans les banlieues des grandes villes, partout en Europe. Ce n'est pas seulement un défi français, cela existe malheureusement partout aujourd'hui et surtout dans les pays de la Méditerranée. Le noyau dur du chômage était déjà là avant la crise, il reste durant la crise et malheureusement, sans des interventions, il restera après la crise.

À mon avis, c'est lié à la pauvreté. Je ne parle pas de la pauvreté économique, qui existe. C'est pourquoi je parle de ma propre expérience: il s'agit d'une pauvreté culturelle, une pauvreté des valeurs au sein des familles. C'est le manque d'expérience du travail intergénérationnel, le manque de structure pour la journée et pour la semaine, donc un manque total d'ordre et de capacité de vivre. Il est très important de le souligner ici. S'il y a pour l'avenir une réponse à adresser au problème de ce noyau dur un peu partout, à mon avis, elle viendra plutôt de la culture, des valeurs, des actions des familles que de la politique classique, sociale et économique. C'est un premier constat.

Le deuxième aspect est très différent, mais lié à ce que nous avons vécu en Irlande. Nous sommes une île. Vingt-six comtés sont à la République irlandaise et six comtés font partie du Royaume-Uni. C'est une île divisée. Chez moi, la République irlandaise est un pays avec plusieurs cultures. Vous avez la culture anglaise, c'est-à-dire la langue anglaise; vous avez la culture traditionnelle irlandaise, celtique et gaélique; et vous avez un mélange anglo-irlandais. La culture irlandaise a donc trois aspects.

Nous avons été colonisés en Irlande durant des siècles. Pendant beaucoup d'années, le pouvoir hégémonique poussait à la marge la culture traditionnelle irlandaise. Vers la fin du XIX^e siècle, la renaissance de cette culture celtique a été le fondement d'une renaissance politique qui a été à la base de l'indépendance achevée en 1922.

Pourquoi parler de cela? Je ne suis pas un grand nationaliste, bien que je sois très fier d'être Irlandais. Je parle de cela parce que le patrimoine culturel compte beaucoup pour moi. Bien que le système utilisé par les colonisateurs n'ait pas écrasé la culture celtique, elle est malgré

tout devenue minoritaire. Sur le plan national, après l'indépendance, nous avons décidé de promouvoir le gaélique de façon obligatoire, mais du point de vue populaire, cela a été un rejeté. Aujourd'hui, nous sommes plus ou moins totalement anglophones, avec une minorité qui parle toujours le gaélique comme langue maternelle et les autres qui pratiquent le gaélique.

Encore une fois, pourquoi ouvrir cette réflexion? Ma femme et moi-même, nous avons eu une famille nombreuse. Nous-mêmes, en tant que parents, nous avons eu le choix d'encourager ou non nos enfants à apprendre le gaélique. Avec cette petite incitation, nos quatre filles ont choisi de faire toutes leurs études en gaélique: le français, l'histoire, la géographie, les mathématiques. Maintenant, trois d'entre elles sont mariées et ont leur propre famille. Comme parents et grands-parents, nous sommes très fiers que nos six petits-enfants scolarisés soient bilingues gaélique-anglais.

Comme vous l'avez dit, princesse, cette idée de respecter la continuité d'une culture traditionnelle est primordiale. On ne peut pas protéger son identité au moyen de la politique, du commerce mondial et même (j'ose le dire ici, à Paris) par des exceptions culturelles. Je ne suis pas opposé à tout cela. C'est autre chose. Tout dépend de l'esprit et de la mentalité des uns et des autres, de leur goût et de leur souhait de faire vivre et de revivifier des choses de valeur.

Le deuxième constat est que c'est à nous de protéger ce qui est valable pour notre culture traditionnelle, en pratiquant nos propres valeurs.

Troisième chose, monsieur le président: j'ai eu le privilège d'être élu au Parlement européen en 1989. Lorsque je suis arrivé à Strasbourg, le président de mon groupe était un certain Valéry Giscard d'Estaing et une grande partie de mon groupe politique était composée de Français. Moi, j'étais là sans le français. Tout le système de traduction et d'interprétation fonctionne très bien, mais en fait, la politique se fait dans les couloirs, dans les bars, en prenant le café, en buvant le champagne. On ne fait pas de politique par les moyens officiels du système.

J'ai rencontré une Française, Marie-Thérèse Schmidt, venue de la Nièvre, et grâce à elle, j'ai apprécié la France profonde, surtout celle

de la Nièvre. Elle m'a raconté toutes les histoires de la «Mitterrandie». Elle nous a fait visiter le musée du Septennat à Château-Chinon, même le *Formule 1* à côté. Elle est devenue la grande amie française de notre famille. Des deux côtés, nous avons assisté aux mariages familiaux et malheureusement, il y a quelques années, nous avons dû assister aux obsèques de Marie-Thérèse.

On peut trouver une famille, des amis avec un esprit humain, ouvert, l'humanisme nous amenant vers l'universalité. Pour moi, un des grands héros de ma vie, c'est Marie-Thérèse qui m'a donné cette ouverture magnifique vers le français.

En Irlande, nous avons beaucoup d'expérience du bénévolat dans le sport, la culture, la communauté. En tant que bénévole, je préside l'Alliance française de Dublin. J'ai aussi l'honneur de présider cette année le Conseil d'administration à Limerick, la ville où j'ai grandi, qui a été nommée comme ville nationale de la culture irlandaise; c'est la première nomination de ce type dans notre histoire. J'invite l'année prochaine ceux qui sont proches ou loin à venir jusqu'à Limerick.

Si je parle de moi-même, c'est pour évoquer l'importance du rôle des bénévoles, parce qu'en dehors des professionnels ici, nous sommes également un rassemblement de bénévoles. La culture du bénévolat compte beaucoup pour la société.

On nous a demandé de parler de l'avenir. Pour moi, qu'est-ce que l'avenir? C'est d'avoir des valeurs de fond comme une bonne formation, le respect du patrimoine et de l'héritage culturel et cette capacité à contribuer à l'ensemble, même si c'est très peu. Nous ne sommes pas des îles. Nous faisons tous partie de l'ensemble. C'est pourquoi cette participation compte beaucoup.

En citant quelque chose, je vais aussi donner un témoignage personnel. C'est un discours dont j'ai été un des auditeurs. Je pensais d'abord citer de la poésie ou autre chose, mais parfois, on écoute un discours qui est si émouvant, qui porte une telle force humaine, politique et intellectuelle, que cela devient marquant pour toute la vie. J'étais présent pour un tel discours et je vais en citer le témoin.

« Il se trouve que les hasards de la vie ont voulu que je naisse pendant la Première Guerre mondiale et que je fasse la Seconde. J'ai donc vécu mon enfance dans l'ambiance de familles déchirées qui, toutes, pleuraient des morts et qui entretenaient une rancune et parfois une haine contre l'ennemi de la veille. L'ennemi traditionnel ! Mais, mesdames et messieurs, nous en avons changé de siècle en siècle ! Les traditions ont toujours changé. J'ai déjà eu l'occasion de vous dire que la France avait combattu tous les pays d'Europe, à l'exception du Danemark, on se demande pourquoi ! »

J'ajoute que cela a été aussi à l'exception de l'Irlande.

« Mais ma génération achève son cours, ce sont ses derniers actes, c'est l'un de mes derniers actes publics. Il faut donc absolument transmettre. Vous êtes vous-mêmes nombreux à garder l'enseignement de vos pères, à avoir éprouvé les blessures de vos pays, à avoir connu le chagrin, la douleur des séparations, la présence de la mort, tout simplement par l'inimitié des hommes d'Europe entre eux. Il faut transmettre, non pas cette haine, mais au contraire la chance des réconciliations que nous devons, il faut le dire, à ceux qui dès 1944-1945, eux-mêmes ensanglantés, déchirés dans leur vie personnelle le plus souvent, ont eu l'audace de concevoir ce que pourrait être un avenir plus radieux qui serait fondé sur la réconciliation et sur la paix. C'est ce que nous avons fait.

Je n'ai pas acquis ma propre conviction comme cela, par hasard. Je ne l'ai pas acquise dans les camps allemands où j'étais prisonnier, ou dans un pays qui était lui-même occupé comme beaucoup. Mais je me souviens que dans une famille où l'on pratiquait des vertus d'humanité et de bienveillance, tout de même, lorsque l'on parlait des Allemands, on en parlait avec animosité.

Je m'en suis rendu compte, lorsque j'étais prisonnier, en cours d'évasion. J'ai rencontré des Allemands et puis j'ai vécu quelque temps en Bade-Wurtemberg dans une prison, et les gens qui étaient là, les Allemands avec lesquels je parlais,

je me suis aperçu qu'ils aimaient mieux la France que nous n'aimions l'Allemagne.

Je dis cela sans vouloir accabler mon pays, qui n'est pas le plus nationaliste, loin de là, mais pour faire comprendre que chacun a vu le monde de l'endroit où il se trouvait, et ce point de vue était généralement déformant. Il faut vaincre ses préjugés. Ce que je vous demande là est presque impossible, car il faut vaincre notre histoire et pourtant, si on ne la vainc pas, il faut savoir qu'une règle s'imposera, mesdames et messieurs : le nationalisme, c'est la guerre ! La guerre, ce n'est pas seulement le passé, cela peut être notre avenir, et c'est vous, mesdames et messieurs les députés, qui êtes désormais les gardiens de notre paix, de notre sécurité et de cet avenir ! »

C'est le témoignage de la part d'une génération qui a achevé son cours. C'était le discours d'ouverture de la présidence française de l'Union européenne au Parlement européen, le 17 janvier 1995. C'était vraiment, de la part de l'orateur, le Président François Mitterrand, un discours d'adieu frappant.

Jean-Pierre de LAUNOIT. — Ton discours, Pat, était frappant et émouvant également. Je m'adresse maintenant à David Kent. Il est directeur de plusieurs entreprises privées dans lesquelles il joue un rôle d'expert. Il a occupé des postes à hautes responsabilités chez BNP-Paribas à Londres et à Sydney. Il a travaillé durant quatorze ans chez Morgan Stanley à Sydney, Melbourne et New York, dont il est devenu ensuite directeur général et responsable de la banque d'affaires en Australie. Entre 2000 et 2003, il a été Conseiller commercial financier à Paris et à Washington pour la Commission australienne du Commerce. David est impliqué dans la vie culturelle puisqu'il est président de l'Australian Club et du Royal Sydney Golf Club. Il a été élu récemment président de l'Alliance française de Sydney.

David KENT. — Je dois dire pour commencer que le Golf Club n'est pas un club de culture. Il s'agit bien d'un club de sport. Peut-être cela



David KENT

Sydney

vous semble-t-il bizarre qu'un Australien parle de culture. Nous sommes réputés pour le sport et la plage, mais je vous rassure : nous avons une culture vibrante en Australie.

Pour moi, homme d'affaires et ancien banquier, la culture est très importante. Ma passion est l'art visuel sous toutes ses formes. On nous a invités à parler un peu personnellement et à évoquer l'avenir. Pourquoi l'art visuel ? Parce que c'est la beauté de l'image, abstraite ou figurée. J'apprécie les sensations, les émotions que j'éprouve comme spectateur face à l'œuvre de l'artiste. Nous avons été gâtés hier soir au Musée Pompidou et je remercie beaucoup la Fondation de nous avoir offert cette occasion de visiter le Musée et d'apprécier l'art moderne ici, à Paris.

Je voudrais parler de l'avenir. J'ai eu récemment l'occasion d'aller à Venise pour la Biennale. Je suis bénévole en Australie pour la Biennale de Sydney, mais je le suis aussi pour la Biennale de Venise. Si vous avez l'occasion d'y aller, vous verrez une mondialisation de l'art. Le Pavillon français à Venise a fait un échange avec le Pavillon allemand. Si on va au Pavillon français, on peut découvrir une vidéo musicale qui s'appelle Ravel Ravel Unravel, jeu de mots sur Ravel. C'est une pièce formidable. Si on va au Pavillon allemand, on peut voir Ai Weiwei, un artiste chinois fameux. C'est incroyable. En plus de l'échange de pavillons entre la France et l'Allemagne, il y a un artiste chinois dans le Pavillon allemand. Nous sommes face à la mondialisation de l'art, à mon avis. En Australie, nous avons en ce moment une exposition de Monet à la National

Gallery Victoria. C'est une exposition du Musée Marmottan dans le cadre d'un échange. Ici, à la Fondation Cartier, il y a un artiste australien assez connu, Ron Mueck, qui est un sculpteur contemporain. Je vous encourage à vous rendre à la Fondation Cartier, non loin d'ici.

Je voudrais parler d'un artiste australien, Brett Whiteley, qui a été influencé par Rimbaud. Pourquoi Rimbaud? Whiteley est connu en Australie. C'était un artiste précoce et talentueux qui a reçu une bourse pour voyager à Paris alors qu'il était jeune. Rimbaud, en revanche, n'avait pas d'argent et il n'a pas payé son billet pour aller à Paris. Il a été emprisonné. C'est Paul Verlaine qui a payé ensuite son billet et cela a été le début de leurs rapports. Brett Whiteley et Rimbaud ont beaucoup voyagé. Ils étaient tous deux rebelles, non-conformistes, intelligents. Ils ont tous deux expérimenté et abusé de drogues. Whiteley a parlé de Rimbaud cinquante ans après sa mort en disant: «*la première fois que tu lis Rimbaud, tu le comprends ou non. Voilà un homme qui vit sa vie à la limite de l'expérience.*» Whiteley a fait le portrait de Rimbaud plusieurs fois. Il écoutait les poèmes de Rimbaud pendant qu'il peignait, probablement parce que cela mettait des mots sur ses angoisses de dépendance. Ils étaient tous les deux géniaux, avec un énorme talent. Rimbaud est mort à trente-sept ans et Whiteley à cinquante-trois ans. Ils ont tous deux laissé une impression indélébile dans leur culture respective.

Je vais donc finir par un poème de Rimbaud que j'aime beaucoup. Il s'appelle *Première soirée*.

*«Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres jetaient leur feuillée
Malinement, tout près, tout près.
Assise sur ma grande chaise,
Mi-nue, elle joignait les mains.
Sur le plancher frissonnaient d'aise
Ses petits pieds si fins, si fins.
Je regardai, couleur de cire,*

*Un petit rayon buissonnier
Papillonner dans son sourire
Et sur son sein, – mouche au rosier.
Je baisai ses fines chevilles.
Elle eut un doux rire brutal
Qui s'égrenait en claires trilles,
Un joli rire de cristal.
Les petits pieds sous la chemise
Se sauvèrent : "Veux-tu finir!"
La première audace permise,
Le rire feignait de punir!
Pauvrets palpitants sous ma lèvre,
Je baisai doucement ses yeux :
Elle jeta sa tête mièvre
En arrière : "Oh ! c'est encore mieux !...
Monsieur, j'ai deux mots à te dire..."
Je lui jetai le reste au sein
Dans un baiser, qui la fit rire
D'un bon rire qui voulait bien...
Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres jetaient leur feuillée
Malignement, tout près, tout près. »*

Jean-Pierre de LAUNOIT. — Je voudrais dire quelques mots de Goéry Delacôte, bien que parmi vous, beaucoup le connaissent. Il est président de l'Alliance française Paris-Île-de-France où il m'a succédé en juin 2012. Goéry est physicien, professeur de physique à l'Université de Jussieu de 1969 à 1981. Il est fondateur du Laboratoire interuniversitaire sur l'enseignement des Sciences. Il a été chargé de la formation scientifique et technique au Centre national de la Recherche scientifique (CNRS) entre 1982 et 1991. Il a assumé la direction de l'Exploratoire au Musée des Sciences à San Francisco de 1991 à 2005, puis il a dirigé le Musée des Sciences à Bristol jusqu'en 2012. Il a fondé le Musée des Sciences de l'Ex-

plora dôme à Vitry-sur-Seine, dont il assume la présidence. Je lui passe la parole immédiatement. L'heure avance et nous devrions terminer à 11h00.



Goéry DELACÔTE

Paris Île-de-France

Goéry DELACÔTE. — Merci, Jean-Pierre. Comme j'ai une grande amitié pour les Anglais, je citerai l'amiral Nelson qui savait faire bref. Il a écrit : « *J'ai pris mon petit déjeuner, j'ai battu les Français et je suis allé me coucher.* »

Je voudrais remercier Jean-Claude Jacq qui a fait un très bel exposé hier, plein de finesse. « *La véritable finesse, c'est la vérité dite quelquefois avec force, toujours avec grâce* », a dit César Gabriel, comte de Choiseul. Malheureusement, quand il l'a dit, il était déjà duc, mais comme notre président est comte, j'ai voulu lui garder son titre de comte.

Enfin, à tout seigneur tout honneur : je voudrais remercier Jean-Pierre de Launoit qui a fait un travail absolument remarquable pour développer cette Alliance, d'abord l'Alliance de Paris dont il était le Président et maintenant, la Fondation. Si l'Alliance et la Fondation se portent aussi bien, on le lui doit. Je vous demande de l'applaudir pour cela.

Ne prenez pas ce que je vais vous dire comme antithèse de ce que je viens de vous raconter. « *Ce qui est simple est faux, ce qui est compliqué est inutile* », a dit Paul Valéry.

Pour moi, la culture est une inclination, un état d'esprit. Son registre est celui de l'être et non de l'avoir. Être cultivé, c'est être capable de mettre en relation d'une manière réflexive des expériences person-

nelles, des bribes de savoir. C'est une capacité que l'on développe avec le temps. La langue, dont nous avons abondamment parlé hier avec notre ami Bernard Cerquiglini, est l'outil de cette mise en relation. La langue, partagée par tous, est au service des cultures de chacun. C'est une protoculture. Elle autorise le lien entre l'oublié, le consigné, l'existant, l'espéré, l'inattendu, à tout moment et en tout lieu. Ce véhicule est vivant, sa fonction de mise en relation la modifie.

Quand j'étais au CNRS, nous avions un observatoire – qui existe toujours – de la naissance des mots ou des expressions, où on scrute l'émergence de la vie de la langue. Je me rappelle par exemple d'expressions formidables telles que par exemple «la coca-colisation de la société».

En fait, la langue assure la communication car elle favorise l'ambiguïté. Là aussi, par modestie pour notre langue, je prendrai notre langue voisine et amie, l'anglais, même si elle est quelque peu envahissante. Je vais vous citer quelque chose de très ambigu. «*I can fish*» signifie aussi bien «*je peux pêcher*» que «*je peux mettre les poissons en boîte.*» En trois mots, vous parvenez à mettre de l'ambiguïté. Il faut le faire!

On parle bien sûr de toutes sortes de culture: la culture du sport, la culture du secret, la culture des lendemains qui chantent. Quant à moi, puisque c'est le sujet, je parlerai de la culture scientifique; effectivement, je suis physicien, moins engagé aujourd'hui dans la production que dans le suivi des développements fulgurants de cette science.

Je ne dirai pas, comme William Rutherford: «*il y a les mathématiques, il y a la physique et tout le reste, ce sont des collections de timbres.*» En effet, les autres sciences ont complètement changé. Elles se sont considérablement développées, en particulier la biologie. Mais en physique, on traite les concepts vraiment fondamentaux de causalité, de temps, d'espace, de symétrie, d'invariance. Les grandes invariances dans le temps et dans l'espace conduisent aux grands principes de conservation, d'énergie, de quantité du mouvement. La science marche sur deux jambes: la science informelle, qui a largement recours à la langue, et la science formelle, qui a recours aux mathématiques, mais aussi à l'organisation hiérarchique des savoirs, à des herméneutiques (un mot

compliqué pour dire les manières de résoudre un problème), à des confrontations entre le réel et le théorique et à l'exigence de cohérence interne.

Prenons un exemple où sont imbriquées physique formelle et physique informelle, avec un petit exercice simple que nous n'allons pas résoudre, mais que certains pourront résoudre plus tard. Vous allez voir combien il est subtil de passer de la langue naturelle à l'expression qui va permettre, une fois sa traduction faite, de mobiliser les concepts, principes et théories dont la mise en œuvre permettra la résolution du problème.

Imaginez un igloo, une parfaite demi-sphère glacée, absolument glissante, n'offrant aucun frottement. C'est ainsi que réfléchissent les physiciens. Vous voyez que nous sommes dans le monde réel. Un Esquimau est déposé en hélicoptère au sommet de cet igloo. Il suffit d'un rien pour qu'il se mette à glisser de n'importe quel côté. Voici la question posée : à quelle hauteur du sol ses fesses vont-elles décoller de l'igloo ? Eh bien, en langue formelle, on posera la question ainsi : à quelle hauteur du sol la force exercée par l'igloo sur les fesses de l'Esquimau va-t-elle être nulle ? Cette simple translation montre déjà une très large culture scientifique.

Une culture scientifique est une culture permettant de passer de la langue informelle à la langue formelle et, bien sûr, de résoudre le problème ensuite, en puisant dans les savoirs hiérarchisés et en mobilisant les bonnes herméneutiques.

Revenons au sujet. Ma culture est mienne. Elle est unique de ses forces comme de ses lacunes. Je l'ai construite moi-même par essais et erreurs, à l'école et hors de l'école.

Vous vous rappelez de cette histoire, à l'école, d'un inspecteur qui disait : *« qui a fait tomber le mur de Jéricho ? »* et l'élève répondait : *« pas moi, monsieur ! »* Oui, mais le maître ajoutait : *« monsieur l'inspecteur, cet élève est très honnête. Vous pouvez lui faire confiance. »*

Mon présent est au croisement de plusieurs passés et ces passés, souvent, m'ont inspiré à mon insu : un père ingénieur général des Mines, capitaine d'industrie en Alsace, mais dont le père avait commencé

comme simple garçon de course dans une petite papeterie des Vosges. C'est un raccourci de mérite républicain, une culture du hard working, comme diraient les Anglo-Saxons. Une mère belge artiste peintre et de surcroît, militante à Peuple et Culture.

Parmi les ancêtres de ma mère, il y a un poète dramaturge au début du siècle dernier, aux environs de 1900, de style réaliste sentimental, qui a fait une peinture complaisante des mœurs décadentes. Ce gars s'appelait Henry Bataille. Il est enterré dans un superbe tombeau dans le Sud-Ouest, au milieu de nulle part, dans un village qui s'appelle Moux.

Parmi les ancêtres de ma mère, on trouve également un homme de sciences et d'éducation (avec un nom pareil!): Ours Pierre Armand Petit-Dufrénoy, coauteur, avec Élie de Beaumont, de la première carte géologique de France et ayant joué un rôle, comme géologue et minéralogiste, dans le développement de l'École des Mines qui est à Paris, installée dans l'Hôtel Vendôme.

Quelle hérédité chargée pour moi! Et comment peut-on échapper à son passé? Eh bien non, je n'en suis pas sorti, si on considère l'obsession que j'ai mise à développer l'accès à la culture scientifique, sans connaître ce passé ou sans m'y intéresser, à l'époque: par exemple, en fondant la Cité des Sciences en 1979 comme responsable scientifique; en succédant à Frank Oppenheimer à la tête de l'Exploratorium de San Francisco en 1991 et en en faisant l'un des meilleurs musées au monde; en vitalisant un musée des Sciences du Millénaire à Bristol entre 2005 et 2012; et en créant en France un petit musée interactif, privé et à but non lucratif. Ma culture est une culture du privé à but non lucratif. On se méfie de l'État. Pourquoi? Parce que bien souvent, c'est trop rigide, trop compliqué, trop lourd. Et puis, il n'y a plus assez d'argent alors que le privé permet d'avancer. Il faut avoir de l'argent et celui de l'État est le bienvenu, le cas échéant, mais il faut aussi le trouver dans d'autres ressources.

Même sur le plan de la langue, je n'ai pu échapper à mon passé en aidant un auteur connu, Paul Fournel (compagnon de Bernard Cerquiglini à l'OULIPO), quand il a pris la direction de l'Alliance française de San Francisco il y a quelques années. Et maintenant, c'est en acceptant

la présidence de l'Alliance française de Paris, d'abord parce que Jean-Pierre me l'a demandé, ensuite parce qu'il y a une excellente directrice qui fait un travail tout à fait remarquable.

C'est donc une conjugaison d'intérêts pour les lettres et les sciences que j'ai d'ailleurs découverte par hasard. Je suis passé par l'École Normale Supérieure de la rue d'ULM, seule école qui forme en même temps des scientifiques et des littéraires. On a perdu cela et c'est bien dommage. Cela nous permettait non seulement de nous engueuler copieusement les uns et les autres, de nous traiter de non-instruits ou de non-calculateurs, mais aussi d'apprendre à se connaître et parfois, de développer des amitiés. C'est une école où sont passés Sartre, Pasteur et, récemment, Cédric Villani qui a eu la médaille Fields en mathématiques. Si vous avez la chance de l'écouter, vous verrez que c'est un formidable promoteur de la langue française. Il y a eu aussi Jacques Julliard.

C'est donc l'aspiration à cette culture mixte, jamais achevée, toujours en éveil, qui me donne mon énergie, qui me fait avancer au contact des autres. Cette quête est pour moi synonyme de vie, de surprise perpétuellement renouvelée, de solidarité qui me force à rester humble. Elle me laisse à penser qu'à l'avenir, ce mélange de culture littéraire, scientifique, artistique, créative sera ce vers quoi nous allons nous diriger. Mais rassurez-vous, mes analyses sont loin d'être aussi dangereuses aujourd'hui qu'un barbecue dans l'Estérel.

Enfin, nous n'en sommes pas à une contradiction près. Vous savez ce qu'a dit Stendhal : « *je suis athée, Dieu merci.* »

Laissez-moi vous lire un texte d'un de mes ancêtres : Adélaïde Dufrénoy, exilée par la Révolution à Alexandrie. Elle est ensuite revenue et a composé des poèmes. Elle a écrit un poème intitulé *Passer ses jours à désirer*.

*« Passer ses jours à désirer
Sans trop savoir ce qu'on désire ;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire ;
Redouter le matin et le soir souhaiter*

*D'avoir toujours droit de se plaindre,
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre ;
Adorer, haïr son tourment ;
À la fois s'effrayer, se jouer des entraves ;
Glisser légèrement sur les affaires graves,
Pour traiter un rien gravement.
Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant ;
Trembler en tout sacrifiant,
De n'en point encore assez faire ;
Soupçonner les amis qu'on devrait estimer ;
Être le jour, la nuit, en guerre avec soi-même ;
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer. »*

Jean-Pierre de LAUNOIT. — Le dernier intervenant de ce matin est Kuda Dhoro qui est né à Chimanimani, au cœur de la région montagneuse du Zimbabwe. À l'âge de treize ans, il a rencontré l'Alliance française pour la première fois et ce fut une histoire d'amour avec cette langue, qui dure depuis vingt ans. Il a choisi d'étudier la persécution dans les tragédies de Racine. Il est devenu professeur à Cambridge. Maintenant de retour au Zimbabwe, il a rejoint l'Alliance française. Il entre au Conseil d'administration de l'Alliance où il tiendra le rôle de secrétaire pendant deux ans avant d'en devenir le plus jeune président depuis la création de l'Alliance française de Harare, en 1951.

Kuda DHORO. — Lorsque j'ai reçu le sujet de cette discussion, je ne voyais pas de lien direct entre culture et fête, mais après un ou deux verres de vin, j'ai compris.

Pour moi, la fête est *a priori* une transgression. Elle n'est pas nécessaire à la vie organique, mais elle nous permet de sortir de l'ordinaire, d'aller vers les autres et aussi de les découvrir. On ne fait jamais la fête tout seul, il faut entrer en contact avec les autres, il faut partager, il faut



Kuda DHORO

Harare

des rencontres. Pour moi, la culture devient ce débordement d'énergie qui naît des rencontres et des échanges. Fêter la culture, c'est savoir utiliser l'énergie créative à des fins utiles. C'est savoir aller vers l'autre, sans préjugés et sans peur, car je trouve que les gens qui sont repliés sur eux-mêmes ont peur de l'inconnu. Fêter la culture, c'est donc fêter aussi le métissage, la différence et le respect de l'autre.

Je vais d'abord parler du Zimbabwe. Le mot Zimbabwe est composé de deux mots qui viennent du *shona* : *dzimba* et *mabwe*, « la maison qui a été construite en pierres ». C'est inspiré par le Royaume de Monomotapa dont parle déjà Jean de la Fontaine dans sa fable *Les deux pigeons*. C'est déjà une référence.

Au Zimbabwe, on parle *shona* et *sindebele*. Je vais citer deux ou trois exemples. Le *shona* est une langue qui donne une idée de l'objet. Lorsque vous parlez de quelque chose, il y a toute la description dans le mot. Vous connaissez tous les chutes Victoria. Dans la langue *tonga*, on dit *mosi-oa-tunya*. Cela veut dire en anglais *the smoke that thunders*, la fumée qui tonne. Ils avaient déjà une idée de la chose.

Chez nous, ainsi qu'en Afrique australe, nous avons une philosophie que nous appelons *ubuntu*. Ce n'est pas le logiciel. L'*ubuntu*, c'est se mettre à la place de l'autre, c'est toujours considérer l'autre avant de se considérer soi-même, c'est donc penser aux autres. On dit souvent : « on est ce que l'on est grâce aux autres. » Si les autres n'existent pas, nous ne sommes rien. Cette philosophie existe toujours chez nous, au Zimbabwe.

Quand on parle d'une identité culturelle, on aurait tendance à imaginer

une culture régionale ou nationale. Pourtant, à l'ère moderne, je pense qu'il existe une multi-identité culturelle propre à chacun de nous. On parle plutôt de transculturel et de citoyen du monde. En effet, loin d'avoir une culture unique et fermée, la plupart d'entre nous ont été influencés par plusieurs cultures différentes. On parle français, on mange dans des restaurants éthiopiens, on écoute de la musique nigériane, on regarde des films américains et, bien sûr, on lit *Le Kamasûtra* indien.

Pour moi, une culture n'est pas un héritage ni un patrimoine. C'est toute une vie et c'est que nous vivons quotidiennement. Fêter la culture, c'est donc fêter la vie.

Moi-même, j'ai eu la chance de pouvoir communiquer en plusieurs langues qui viennent des quatre coins du monde. Ma langue maternelle est le *shona*. Je parle l'anglais, le français, un peu l'espagnol. Chacune de ces langues m'a apporté quelque chose de la culture du pays où ces langues sont parlées. Tout cela me permet d'apprécier les gens de ces pays, leurs habitudes, leurs façons de voir le monde et surtout, leur musique. J'ai une grande passion pour la musique de tous les continents et lorsque je n'occupe pas les fonctions de président ou de professeur, je suis DJ et j'anime pas mal de soirées à Harare.

Pour moi, qui dit musique dit aussi fête.

Louis Guilloux, qui est un écrivain français, nous apprend qu'il n'existe pas une culture (au singulier) qui serait la culture des élites, mais des cultures : par exemple, tout ce qui caractérise un groupe social.

Le plus important pour moi est de séparer la culture et l'école. On peut être illettré et cultivé tout comme on peut être instruit et inculte. Il n'y a donc pas de culture sans expérience, notamment l'expérience du cœur. Pour moi, cette expérience du cœur naît de la rencontre, qui est le moment d'échange par excellence. Je vais parler de mes propres rencontres dans ma vie avec ma femme, avec mes amis et avec la langue française. Ces rencontres m'ont introduit à une autre culture, une autre façon de faire les choses, une nouvelle éducation, bref, une nouvelle vie.

J'ai rencontré la langue française pour la première fois quand j'ai

commencé mes études de *Form 1*, (nous suivons le système britannique). Ce n'était pas facile du tout. Il fallait apprendre la grammaire, la conjugaison, les verbes, mais ensuite, nous avons pris goût à cette langue. Ce fut le début d'une histoire d'amour avec cette langue. Cela m'a conduit d'abord à la Faculté des Lettres de l'université du Zimbabwe. Ensuite, je me suis spécialisé dans la littérature classique. On me demande souvent : «*pourquoi la littérature classique ?*» Je réponds que c'était le destin, le hasard.

Après mes études, quand j'ai fait le High Level, j'ai rencontré l'Alliance française. Ensuite, je suis parti comme assistant d'anglais à La Réunion, où j'ai rencontré plusieurs nouvelles cultures dans cette île de métissage. On m'a présenté la musique zouk et la musique séga. J'ai appris à danser le zouk et le maloya lors de bals cabarets. J'ai appris un peu de créole. Par exemple, «*faner les autres*» est l'équivalent de l'expression d'Afrique de l'Ouest «*gâter le coin*».

De retour au Zimbabwe, j'ai rejoint l'École française, puis l'École internationale. Tout cela m'a permis d'apprécier le fait que les écoles françaises à l'étranger sont des melting pots de culture, parce que les élèves viennent de partout dans le monde. Ils partagent, ils sont amis, sans préjugés. Certains deviennent des amis pour la vie.

Pour moi, fêter la culture est aussi fêter la diversité, échanger, s'ouvrir vers l'autre et dépasser la fidélisation au passé. Fêter la culture donne la possibilité d'aller au-delà des préjugés. On crée une intimité éternelle rendue possible par le partage des mêmes valeurs humaines.

Quand j'étais professeur à l'Alliance française, j'ai rencontré des étudiants d'un peu partout. Cela m'a permis d'échanger des points de vue et de laisser tomber des préjugés.

La langue française m'a permis de voir toute notre humanité et m'a présenté les idées des Lumières telles que la démocratie, la justice, l'égalité, les droits de l'Homme.

J'ai aussi connu ma première expérience de cœur à l'Alliance française. C'est là que j'ai rencontré ma femme et dix ans plus tard, nous sommes toujours ensemble tous les trois : ma femme, l'Alliance et moi.

L'Alliance nous permet de capter cette énergie créative de l'homme.

Il y a toujours plusieurs cultures qui se rencontrent, des amitiés qui se créent, des amours qui naissent, et cela permet de dégager des valeurs communes.

Ce partage des valeurs humaines et de la créativité artistique devient donc une célébration, une fête de la culture. Toutes les activités organisées autour de ces valeurs font que la culture est soit une fête, soit en fête. *La Semaine de la Francophonie* et *la Fête de la Musique* en France sont, entre autres, des moments de fête.

Quel est l'avenir de la culture ? Édouard Glissant, un penseur haïtien, nous dit en parlant de son pays : « *je suis plutôt intéressé par les énormes potentiels artistiques et culturels d'un pays qui a tellement souffert de la misère.* » Je vais me permettre de remplacer le mot « pays » par le mot « monde ». Il faut dépasser la perspective du regard fixé vers le passé et visualiser les formes que va prendre la culture dans l'avenir. On doit s'intéresser au potentiel de création qui s'annonce et chercher de nouvelles possibilités de prendre contact avec les autres, toujours avec respect.

Pour finir, je vais dire que le monde et la culture sont toujours à découvrir. Je terminerai par une citation de Bakhtine qui nous dit : « *rien de définitif ne s'est encore produit au monde. Le dernier mot du monde et sur le monde n'a pas encore été dit. Le monde est ouvert et libre, tout est encore à venir et sera toujours à venir.* »

Fêter la culture, c'est fêter l'avenir, fêter notre potentiel de reconnaissance et de respect de la diversité humaine. C'est aussi mettre l'accent sur le regard qui n'est pas tourné vers le passé, mais vers l'avenir.

Mes enfants (j'ai trois ravissantes petites filles) et nos enfants font déjà partie de cet avenir. Mes filles fréquentent une école internationale. Elles ont des amis qui viennent de partout dans le monde. Elles apprennent déjà le français, l'espagnol et bien sûr, elles parlent l'anglais. Pour moi, c'est cela, l'avenir de la culture et des échanges entre citoyens du monde.

Maitabasa, thank you, merci, gracias.

Le texte que j'ai choisi vient du *Horla*, de Guy de Maupassant.

« 12 mai. – *J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me sens*

souffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détresse ? On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaieté, avec des envies de chanter dans la gorge. – Pourquoi ? – Je descends le long de l'eau ; et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. – Pourquoi ? – Est-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme ? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui, passant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables ? »

Jean-Pierre de LAUNOIT. — Je crois pouvoir dire (et vous serez tous d'accord avec moi) que nous avons entendu des exposés particulièrement intéressants, où chacun s'est exprimé avec toute sa connaissance du sujet et avec son cœur. À l'Alliance française, il est très important que nous parlions tous avec notre cœur et dans la fraternité qui nous unit.





Table ronde

**«Création, politique
et culture»**

Président : Dominique WOLTON, sociologue

Malo GIROD DE L'AIN, Digital Art International

Sylvie GOULARD, députée européenne

Jean-Claude JACQ. — Je tiens d'abord à vous remercier d'être présents à cette table ronde qui va clore notre colloque. Elle porte un titre ambivalent, inspiré par le président de cette table ronde, Dominique Wolton : « *Création, politique et culture* ».

Je voudrais remercier M^{me} Sylvie Goulard, qui a beaucoup d'obligations, d'être parmi nous. M^{me} Goulard est diplômée de l'Institut d'Études politique de Paris et de l'École Nationale d'Administration. Elle a travaillé au ministère des Affaires étrangères de 1989 à 1999, puis au Centre d'Études et de Recherche international, le CERI. Entre 2001 et 2004, elle a été conseillère politique du président de la Commission européenne, Romano Prodi. En décembre 2006, elle a pris la présidence du Mouvement européen-France. Vous avez fait de nombreuses publications, madame. Je citerai simplement *Le Grand Turc et la République de Venise et L'Europe pour les Nuls*, qui serait sans doute utile pour nous tous. Vous êtes députée européenne depuis 2009.

M. Malo Girod de l'Ain est co-fondateur de Digital Art International et de M21 Entertainment. C'est un spécialiste de l'innovation. Vous êtes un peu à part, cher monsieur. Vous nous avez régales hier pendant la soirée de gala par un mur de lumières. Je crois que vous allez nous montrer tout à l'heure quelques créations. Vous travaillez dans le champ de l'innovation et de la création digitale et vous vous occupez d'un magazine

en ligne.

Quant au président de la table ronde, c'est notre ami Dominique Wolton que beaucoup d'entre vous connaissent bien. Il est spécialiste des médias, de l'espace public, de la communication politique et des rapports entre sciences techniques et société. Diplômé de l'Institut Politique de Paris, docteur en sociologie, Dominique Wolton est directeur de recherche au CNRS et directeur de l'Institut des Sciences et de la Communication de cet organisme. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, traduits en vingt langues, de plus d'une centaine d'articles et d'émissions de télévision qui ont fait date, comme celles avec Raymond Aron ou Jean-Marie Lustiger. Il a fondé en 1988 la Revue internationale Hermès, aux éditions du CNRS, vouée à l'étude interdisciplinaire de la communication dans ses rapports avec les individus, les techniques, les cultures et les sociétés. Il dirige également les collections éditées par les Éditions du CNRS : Les Essentiels d'Hermès et CNRS Communication. Il a donc beaucoup réfléchi, travaillé et écrit sur les rapports entre culture, communication, société et politique, questions au cœur de cette table ronde que je le remercie d'avoir accepté de présider.

Jean-Pierre de LAUNOIT. — J'appuie ce que Jean-Claude vient de dire. Je me réjouis particulièrement de la présence de M^{me} Sylvie Goulard. Pourquoi? Parce qu'elle a fait un véritable triomphe lors d'une séance importante que nous avons eue dans la grande salle du Palais des Beaux-Arts à Bruxelles, qui était plus que comble (il y avait trois mille personnes environ), et où elle figurait aux côtés de M. Monti, l'ancien Premier ministre italien. Son langage et ses réactions m'ont convaincu que pour la clôture de ce colloque important, qui est celui de notre anniversaire, nous devons tout faire pour avoir sa présence. Elle a pu organiser son temps afin d'être parmi nous et non aux États-Unis. Je l'en remercie de tout cœur.

(Applaudissements.)

Dominique WOLTON. — Cent trente ans, c'est exactement la durée du colonialisme actif de la France de 1830 à 1960. On n'en est pas sorti.



Dominique WOLTON

sociologue

La France n'arrive pas à aborder la question coloniale, elle ne parvient pas à assumer la francophonie sans verser dans une francophobie ordinaire. Vous êtes les exemples vivants de l'inverse : quand ces cent trente ans aboutissent à autre chose qu'à la colonisation active, cela donne le miracle des Alliances françaises, cette présence, cette ouverture sur la diversité culturelle, etc.

Je trouve donc intéressant de mettre ces deux dates en rapport. D'un côté, on ne parvient pas à en sortir. On ne parvient même pas à avoir un débat serein sur la colonisation. On n'arrive même pas à dire qu'il y a eu des aspects positifs pendant la colonisation. C'est vous dire à quel point on est mal parti. D'un autre côté, vous gambadez, militants, bénévoles ou payés, en coopération avec le ministère des Affaires étrangères, dans une sorte de fraternité qui fait penser à celle qui existe au CNRS, entre toutes les sciences : tout le monde s'aime, il n'y a que de l'amour, etc.

Entre parenthèses, je n'ai jamais vu autant de gens s'intéresser à la francophonie qu'hier, à l'Élysée, ce qui, pour nous qui passons notre vie à nous battre pour la diversité culturelle et la francophonie, a de quoi être un peu... (*Dominique Wolton marque un arrêt*). Enfin, bref, mieux valait qu'ils soient là. Comme toujours, le Président a dit quelques mots forts. À bon entendeur, salut ! C'était un hommage à votre action. Vous savez que je suis un défenseur ardent de ce que vous représentez comme action et comme philosophie, comme capteurs de la diversité culturelle et de la mondialisation.

J'ai terminé mon introduction, mais il faudrait sans doute réfléchir à ces cent trente ans pour préparer les deux cent cinquante ans.

Chacun de nous lira un petit texte. C'est une idée géniale de Jean-Claude Jacq que je trouve vraiment très belle. Nous avons tous eu une petite réticence à trouver le texte. En tout cas, j'y ai passé du temps. Je me suis dit que je n'en lirais pas, mais finalement... Merci, Jean-Claude, de cette contrainte.

Sylvie, c'est à toi.



Sylvie GOULARD

députée européenne

Sylvie GOULARD. — Merci beaucoup. Vous avez mis la barre un peu haut, je le crains. J'espère que vous ne serez pas déçus. Je suis sincèrement contente d'être là parce que ce que vous représentez est très important et aussi parce que j'aime bien la fête. J'apprécie que, pour une fois, il y ait un colloque où l'on ne parle pas de la crise de la zone euro (ce qui est mon business quotidien), de la perte de la compétitivité et d'autres *spreads*... mais j'ai cru comprendre que l'on ne parlait pas anglais ce matin. Je suis à la Commission des Affaires économiques et monétaires du Parlement européen depuis quatre ans; vous imaginez donc que parler de culture et de fête est déjà merveilleux.

On m'a demandé de réfléchir au rôle joué par la culture. J'ai envie de répondre que c'est ce qui nous aide à être plus heureux. D'ailleurs, c'était significatif dans les échanges précédents: il y avait une espèce de bonheur, sans dire pour autant que tout le monde s'aime et que l'on est chez les «*Bisounours*». Il y a aussi le fait de devoir apporter un texte. Moi, je n'ai eu aucun mal à trouver un texte, j'ai eu plutôt du mal à éliminer tous ceux que j'aurais aimé vous lire. La culture permet d'être plus heureux, de vivre mieux et de mieux comprendre.

En l'occurrence, je vais parler un peu comme députée européenne et vous livrer le témoignage de quelqu'un qui se trouve dans un endroit, je tiens à le souligner, extraordinaire : on essaie de bâtir la seule démocratie supranationale au monde. Si les Européens n'étaient pas en train de faire une sorte de crise de nerfs collective et d'oublier tout ce qu'ils ont fait, je ne dirais pas que c'est un modèle pour le monde, mais simplement que c'est une expérience intéressante. Pour la première fois, des gens essaient, dans un petit continent (ce petit cap de l'Asie, comme disait Paul Valéry) où l'on s'est tellement entretué, de prendre des décisions politiques ensemble. C'est vraiment fabuleux, mais malheureusement, personne ne parle de nous. Vous pouvez chaque soir allumer la télévision, vous n'entendrez jamais parler du Parlement européen. Si vous ne l'aimez pas, soyez tranquilles ! Nous vivons dans la clandestinité la plus totale, mais dans cette clandestinité, nous essayons de faire des choses.

Je me souviendrai toujours d'un soir de février 2010, quand je suis rentrée à la maison et que j'ai dit à mes enfants : *« ce soir, vous allez voir, on va quand même dire au journal télévisé ce que nous avons fait. »* Pourquoi ? Parce que nous avons rejeté l'accord Swift avec les États-Unis, non pas parce que c'étaient les États-Unis, mais parce que les gouvernements européens avaient accepté de transférer des données personnelles aux États-Unis, en violation des règles européennes de protection des données, pour faire plaisir aux Américains dans la lutte antiterroriste. Je n'ai aucune sympathie pour les terroristes et je pense qu'il est très important de coopérer avec les États-Unis, mais je crois néanmoins que l'Europe doit respecter ses propres règles et que les Américains doivent respecter les règles des autres. D'ailleurs, le Congrès des États-Unis ne violerait jamais la loi américaine pour faire plaisir ni à nous ni à quiconque. Eh bien, le soir, au journal télévisé, on a mis un très long et très intéressant reportage sur la neige.

Nous étions au mois de février. Vous comprenez, M^{me} Michu avait du mal à sortir de son garage à cause de la neige et M. Bidule avait dû mettre ses chaînes... Là, devant mes enfants, je vous avoue que j'ai eu un peu honte pour les adultes de notre pays, au regard de la bataille

que nous avons essayé de mener au nom d'un certain nombre de valeurs européennes.

J'ai tendance à dire qu'en Europe, nous ne sommes pas meilleurs que les autres. Nous avons été pires. Ce qui s'est passé au XX^e siècle sur ce continent est pire que ce qui s'est passé ailleurs en termes de génocide, d'extermination d'individus qui n'avaient rien fait, etc. Aussi, une petite sensibilité sur la protection des données personnelles n'est pas inutile.

Je vous raconte tout cela parce que je trouve que le Parlement européen est un endroit méconnu. Encore une fois, c'est à nous de faire le travail, mais quand vous n'avez jamais accès à aucun canal médiatique ou presque, c'est ce qu'Alain Lamassoure appelle la «chasteté médiatique» des parlementaires européens.

Nous faisons donc un travail et nous essayons de le faire dans une ambiance pluriculturelle. Je trouve toujours un peu crétin que les souverainistes viennent pointer ce que coûtent les traductions. Eh bien, oui ! Nous avons une démocratie plurielle, plurinationale, pluriculturelle. Il faut payer les traductions. À tout prendre, c'est mieux que ce que l'on a payé en 1914-1918 ou en 1939-1945, quand les relations étaient d'une autre nature sur ce continent.

Je prends quelques exemples vraiment personnels, sans prétendre que ceux-ci aient une valeur autre qu'empirique, de livres qui m'ont marquée ou qui m'ont aidée à comprendre. Stefan Zweig, dans les *Souvenirs d'un Européen*, rappelle à tout le monde en Europe qu'il n'est nul besoin de faire Schengen, etc. pour abolir les frontières. Autrefois, les nations n'étaient pas un obstacle à la libre circulation des intellectuels et des idées. Nous avons régressé au XX^e siècle et ce que nous faisons avec l'Europe n'a fait que rétablir ce qui devrait être normal : la libre circulation des gens intelligents et même des idiots, qui ont aussi le droit de circuler.

Cela va peut-être vous surprendre, mais je ne vous cache pas que le livre qui m'a le plus aidée dans la crise de la zone euro n'est pas un manuel d'économie monétaire, mais un livre d'Italo Calvino, *Le Vicomte pourfendu*. C'est une fable grinçante qui raconte l'histoire d'un vicomte qui part à la guerre et qui se fait couper en deux sur un champ de bataille ;

les deux moitiés du vicomte survivent. C'est très drôle, dans un style que j'adore. Calvino décrit ces moitiés sautillantes et on comprend petit à petit qu'en fait, par la vertu de ce boulet de canon, il y a d'un côté le mal et de l'autre, le bien.

Vous allez me demander ce que cela a à voir avec la crise de la zone euro. Eh bien, si vous regardez ce qui est en train de se passer en Europe (et qui est, à mon avis, le péril le plus grand pour l'Union européenne et la zone euro) il existe cette idée qu'il y aurait les bons et les vertueux (les gens du Nord qui ont tout fait bien) et les mauvais, les périphériques, les paresseux, les endettés (les gens du Sud). On ne peut pas nier qu'il y ait eu des problèmes dans certains pays et une meilleure gestion dans d'autres pays, mais grâce à ce roman, j'ai compris qu'il existe chez les êtres humains une tentation manichéenne toujours présente et que, dans le fond, c'est extrêmement pratique. Au lieu de parler de l'interdépendance, des flux de capitaux d'un pays à l'autre, de toutes ces choses horriblement compliquées que je ne vais pas développer maintenant, comment démêle-t-on tout cela ? On dit simplement qu'il y a les bons et les méchants. C'est plus facile. Relisez Italo Calvino, c'est génial.

J'aime aussi un livre fabuleux qui n'est pas très connu en France, *Histoire d'un Allemand*. C'est une œuvre autobiographique d'un Allemand, Sebastian Haffner, qui a ensuite immigré en Angleterre et qui raconte son enfance. Nous devrions faire lire ce livre à tous les jeunes Européens. Il raconte, avec les yeux d'un enfant la guerre de 1914-1918 et le fait que pour les Allemands, l'Allemagne n'avait pas perdu la guerre en 1918. On peut le contester ou non, mais leur perception, leur *Wahrnehmung* en allemand, était qu'ils n'avaient pas perdu la guerre. Il y avait donc le ressentiment contre *le Traité de Versailles* et la folie de l'hyperinflation des années 1920. Haffner a écrit des passages absolument splendides sur la montée du nazisme, notamment une scène dans une bibliothèque. L'auteur, étudiant, est assis et travaille. Des nazis entrent et arrêtent la personne qui est à côté de lui. Il pense : «*ouf, ce n'est pas moi*», puis, d'un coup, il se pose la question : «*Pourquoi lui ?*» Dans ce livre, beaucoup de choses vous permettent de comprendre les positions allemandes d'aujourd'hui qu'à mon sens, on a tort de carica-

turer, de diaboliser et de ne pas comprendre en France.

La culture, c'est ce qui vous donne les clefs de compréhension de l'autre et de ses peurs. Si vous ne comprenez pas ce qui fait peur à l'autre, vous ne pouvez pas entrer dans une démarche comme celle de l'Union européenne.

Ensuite, il y a les choses qui ne servent à rien, mais que je mentionne quand même, comme *La Princesse de Clèves*.

Dominique WOLTON. — On a déjà dit que cela ne servait à rien.

Sylvie GOULARD. — Justement! Cela a été dit dans un contexte abominable. Il faut donc redire à quel point il est important qu'il y ait des œuvres comme celle-ci et qu'on les enseigne à tout le monde. Il n'y a rien de plus émouvant que d'entendre, comme tout à l'heure, que quelqu'un qui a appris le français à l'âge de treize ans, en Afrique ou dans l'une de nos banlieues, finit par s'intéresser à Racine, à *La Princesse de Clèves* ou à cet exercice qui, finalement, en vaut bien d'autres, qui consiste à accorder correctement l'imparfait du subjonctif. C'est tout de même un des bonheurs de la vie, qui nous est tellement retiré aujourd'hui que je vous conseille d'apprendre l'italien, parce qu'en Italie, pour acheter des courgettes, vous aurez besoin de l'imparfait du subjonctif.

Je vais insister sur un point qui me paraît important: la culture, c'est l'échange. À mon avis, toutes ces sornettes sur les identités et surtout, sur les identités nationales, qui nous font tant de mal et qui se répandent avec aisance, requièrent de la part de ceux qui ont des responsabilités dans les médias, dans l'éducation, dans la politique, dans les entreprises, dans les syndicats ou dans les églises de se poser quelques questions. Pourquoi ce concept d'identité, au mauvais sens du terme? Il ne s'agit pas de l'amour de la langue que l'on a apprise, d'une culture, d'un certain art de vivre au sens positif. Pourquoi y a-t-il en ce moment ce repli, cette mode de la diabolisation de l'autre? Pourquoi cette haine des Allemands qui resurgit, y compris de la part de soi-disant intellectuels? C'est pour moi véritablement au cœur de mon

engagement européen. L'Europe est le continent dans lequel il y a eu des brassages durant des siècles. Lorsqu'on voit remettre après coup ces espèces de concepts factices, reconstruits, la seule chose à faire est d'en rire. Lorsque j'ai face à moi des identitaires, je leur dis toujours : *« Je m'en fiche ! Dans les sondages, le plat préféré des Français est le couscous. »*

Mais on peut leur dire des choses plus élaborées, par exemple : *« quand vous allez dans la plupart des musées, vous avez la peinture italienne et la peinture flamande. Regardez les influences croisées entre Antonello da Messina et Van Eyck, regardez ce qui s'est vraiment passé et à quel point ces gens se sont interfécondés. »* Évidemment, l'un est né à Messine et l'autre du côté de Bruges, mais il existe un lien, que j'ai découvert assez tardivement, entre l'Italie et toute la région de Flandre. C'est absolument fascinant en matière de peinture. C'est très drôle que l'on crée après coup la peinture italienne et la peinture flamande. Lorsque Goethe a effectué son voyage en Italie, ce qu'il y avait de génial, c'était que l'Italie n'existait pas. L'Italie était un concept avant d'être une organisation politique.

Aussi (et là, c'est la députée qui parle), je ne comprends pas pourquoi les citoyens se laissent embarquer dans des histoires pareilles. Tout cela, ce n'est pas l'alpha et l'oméga de la vie. À mon sens, plus on est ouvert, plus on est soi-même. Pour ma part, j'essaie de pratiquer quelques langues étrangères et cela m'a vraiment donné quelques satisfactions dans ma vie.

Une fois, j'étais à la Mission de la France auprès des Nations-Unies. J'avais un chef qui était un remarquable fonctionnaire, mais qui n'était pas très aimé par les camarades des autres pays. Il avait une de ces qualités françaises que l'on appelle parfois l'arrogance. Notamment, alors qu'il pratiquait certaines langues, il avait une pratique agressive de la francophonie, ce qui n'est pas la bonne manière. Je suis germaniste dans l'âme et je me souviens que nous avions organisé des déjeuners germanophones, ce qui ne se faisait guère, avec des Allemands, des Autrichiens, des Suisses et des Belges, dont un Belge germanophone, ce qui est rare. Nous avons également agrégé des personnes d'Europe centrale et orientale, pour lesquelles l'allemand est aussi une réalité. C'était en 1989, au moment de la chute du Mur. À partir du moment où

nous nous sommes amusés à faire tout cela, il y a eu une sorte de coup monté qui a été un des plus beaux cadeaux que l'on m'ait faits dans la vie : des gens qui s'étaient refusés à parler français à ce chef, parce qu'il était un peu tyrannique et pas toujours gentil avec moi, en sont venus à lui parler français parce que j'étais là. Je me suis toujours dit que si on accepte de faire un effort pour aller vers les autres et que l'on n'a pas une conception défensive et un peu aigre de sa propre culture, on a beaucoup plus de chances de faire évoluer les choses.

Je suis un enfant du *Traité de l'Élysée*. Je ne me mets pas en valeur, mais je donne un petit témoignage. Née peu après le *Traité de l'Élysée*, au fin fond de ma province, on m'a quasiment de force enseigné l'allemand parce qu'à l'époque, quand vous étiez bon élève, on vous apprenait l'allemand. On disait aux parents : «*elle n'a qu'à faire de l'allemand, la petite*», et les parents, qui ne parlaient pas un mot d'allemand, acquiesçaient. Eh bien, grâce à cela, j'ai eu la chance de ne pas être enfermée dans la proximité géographique. J'étais à Marseille. J'aime beaucoup la Méditerranée, mais je ne voulais pas m'y enfermer. L'Allemagne représentait une ouverture sur une forme d'exotisme et sur une autre culture, qui me permettait de m'en aller loin de la maison, ce qui est toujours sympathique quand on est jeune. C'est important.

Après, j'ai lu Elias Canetti et, dans *La Langue sauvée*, j'ai appris que sa mère lui apprenait l'allemand à coups de baffes. Moi, j'ai eu de la chance, je l'ai appris de manière voulue par les autorités françaises, mais bien moins agressive. Grâce à cela, j'estime avoir eu un privilège inouï, que Heinz Wisman décrit de manière magistrale dans *Penser entre les langues*. Quand vous n'avez pas une langue à votre disposition, mais plusieurs, vous avez ce privilège de passer d'un monde à l'autre et de pouvoir dire des choses que vous ne pouvez pas dire dans votre langue. Par exemple, certains n'aiment pas les Anglais, mais en matière politique, il existe le mot *accountability* qu'il n'y a pas en français. Cela veut dire : «*ceux qui sont au pouvoir rendent des comptes au Parlement.*» Cela n'a pas été inventé dans la langue française, peut-être parce qu'il y a un petit problème.

Vous pouvez utiliser le mot *accountability* en anglais. Vous pouvez dire

en allemand « la joie de ce qui va venir » en un seul mot : « *die Vorfreude*. » C'est génial ! En français, il faut toute une périphrase. Mais les Italiens sont tout de même les meilleurs parce que lorsqu'ils disent « *je t'aime* », ils disent « *ti voglio bene* », ce qui est beaucoup plus subtil. Cela ne veut pas dire « *je m'approprie ta personne* ».

Il faut donc penser entre les langues. Nous sommes très loin du Parlement européen, mais cela m'est égal.

Dernière chose, et je parle sous le contrôle de Pat Cox parce que c'est une de mes anciennes élèves irlandaises qui me l'a fait comprendre cela : « *Vous n' imaginez pas la tristesse de la jeunesse qui est enfermée dans un modèle linguistique.* » On pense qu'il y a une domination, mais je crois fondamentalement que, même si cela rend plus difficile le combat pour la francophonie, il vaut beaucoup mieux ne pas être la langue dominante. *By the way*, cela nous aidera un peu sur l'arrogance. Merci.

J'ai choisi une scène qui est une des plus belles de la langue française, sans doute parce que c'est un trio, une scène d'amour avec trois personnes : c'est la scène du baiser de Cyrano. Il y a Roxane sur son balcon, Christian dont elle est amoureuse parce qu'il est beau et Cyrano qui, lui, a l'esprit. D'abord, le texte est poétique. Ensuite, il y a quelque chose de très drôle. C'est ce que j'aime chez Calvino. Comme je l'ai dit tout à l'heure, il faut toujours s'amuser un peu dans la vie ; sinon, ce n'est pas drôle. Enfin, associé à la gaieté, il y a le tragique absolu de cette situation. En fait, souvent, la vie est ainsi, avec ce mélange de tragique et de drôlerie.

« Roxane, s'avançant sur le balcon

C'est vous ?

Nous parlions de... de... d'un...

Cyrano

Baiser. Le mot est doux !

Je ne vois pas pourquoi votre lèvre ne l'ose ;

S'il la brûle déjà, que sera-ce la chose ?

Ne vous en faites pas un épouvantement :

N'avez-vous pas tantôt, presque insensiblement,

*Quitté le badinage et glissé sans alarmes
Du sourire au soupir, et du soupir aux larmes !
Glissez encore un peu d'insensible façon :
Des larmes au baiser il n'y a qu'un frisson !*

Roxane

Taisez-vous !

Cyrano

*Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?
Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer ;
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le cœur,
Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme !*

Roxane

Taisez-vous !

Cyrano

*Un baiser, c'est si noble, madame,
Que la reine de France, au plus heureux des lords,
En a laissé prendre un, la reine même !*

Roxane

Alors !

Cyrano, s'exaltant

*J'eus comme Buckingham¹ des souffrances muettes,
J'adore comme lui la reine que vous êtes,
Comme lui je suis triste et fidèle...*

Roxane

Et tu es

Beau comme lui !

Cyrano, à part, dégrisé

C'est vrai, je suis beau, j'oubliais !

Roxane

Eh bien ! montez cueillir cette fleur sans pareille...

Cyrano, poussant Christian vers le balcon

Monte!

Roxane

Ce goût de cœur...

Cyrano

Monte!

Roxane

Ce bruit d'abeille...

Cyrano

Monte!

Christian, hésitant

Mais il me semble, à présent, que c'est mal!

Roxane

Cet instant d'infini!...

Cyrano

Monte donc, animal!»

Dominique WOLTON. — Merci, Sylvie Goulard. Je passe la parole à Malo Girod de l'Ain qui va nous parler d'art numérique.



Malo GIROD DE L'AIN

Digital Art International

Malo GIROD DE L'AIN. — Je remercie l'Alliance française de m'avoir invité pour illustrer une autre facette de la culture française à laquelle vous n'êtes sans doute pas habitués. Nous allons présenter quelques

images, puis une vidéo pour vous montrer quelques exemples, car c'est un domaine assez nouveau.

Avec ma cofondatrice, nous avons démarré il y a quatre ans maintenant. Nous avons au départ lancé une communauté, puis un magazine (un média en ligne) et petit à petit, nous avons trouvé un *business model* improbable. Nous accompagnons des créateurs numériques dans un atelier à Paris, un *art lab*. Nous produisons avec eux des œuvres et des événements, un peu comme certains d'entre vous en ont vu hier soir à Beaubourg : des œuvres lumineuses et éphémères. C'est une des créations d'un artiste français.

(Projection de diapositives.)

Cette nouvelle facette fait partie de la culture. Elle a commencé il y a longtemps : dès qu'il y a eu des ordinateurs, des artistes fous ont joué et créé avec cela. Mais le développement est plus important, bien sûr parce que nous sommes tous baignés dans ces cultures numériques et que les artistes utilisent ces technologies comme le pinceau d'aujourd'hui. Beaucoup travaillent encore avec des pinceaux ou avec des sculptures, mais beaucoup se sont emparés de ces outils créatifs pour en faire des choses extraordinaires.

Nous essayons de les aider dans ce sens, car, comme certains d'entre vous ont pu le voir hier soir, il y a un côté festif, étonnant, interactif et ludique dans ces créations.

Tout cela se développe en ce moment à la conjonction d'un certain nombre de facteurs. En France, nous avons la chance d'avoir beaucoup de talents dans ce domaine. Je pense que cela vient d'un mélange, d'échanges culturels, que beaucoup ont évoqués lors de la table ronde précédente. En l'occurrence, nous sommes dans l'échange entre la culture technique, technologique, scientifique et la culture artistique.

Il est vrai que la France, qui a toujours allié ces deux cultures depuis longtemps, se trouve bien placée (paradoxalement peut-être, compte tenu du pessimisme ambiant) et très reconnue à l'international. Nos artistes français sont souvent plus reconnus à l'étranger qu'en France ; ils circulent dans le monde entier, au Brésil, à Hong Kong, aux États-Unis. Les grandes entreprises commencent à s'intéresser au sujet, ce qui

permet d'accompagner ces créations. Nous travaillons souvent avec des entreprises assez variées.

Nous installons des œuvres assez étonnantes. Ce sont des créations qui viennent non seulement du monde entier, mais aussi d'un grand nombre d'artistes français que nous avons plaisir à accompagner.

Nous travaillons parfois avec des institutions telles que la Gare de l'Est ou les Aéroports de Paris, avec lesquelles nous expérimentons de nouvelles interfaces. Dans la Gare de l'Est, cette sculpture d'ampoules LED reflétait, avec deux cent cinquante ampoules, le flux du trafic de voyageurs en temps réel. C'est donc une autre façon originale d'illustrer la réalité.

À Roissy, voici une œuvre étonnante dans les terminaux d'embarquement. Le plus surprenant dans cette œuvre était la tête des voyageurs qui entraient dans cette salle et qui, tout à coup, alors qu'ils allaient simplement prendre leur avion, se trouvaient dans un environnement totalement immersif.

Voici maintenant l'atelier dans lequel nous accueillons les artistes en résidence, pour créer leurs œuvres.

(Projection d'une vidéo.)

Je trouvais intéressant de pouvoir illustrer ce domaine, qui n'est pas encore extrêmement connu, dans toute sa diversité et sa richesse. Ces créateurs s'emparent de toutes les technologies extrêmement variées qui vont de la projection à la sculpture de LED, des sculptures miniatures (voire en travaillant avec les nanotechnologies) jusqu'aux très grandes installations comme vous avez pu en voir Gare de l'Est.

Nous accompagnons ces artistes. Nous allons vous montrer un certain nombre d'exemples, notamment dans le domaine ludique. Ici, notre propre image est transformée en paillettes d'or pour jouer sur l'image et le narcissisme contemporain. Voici aussi des paravents robotisés et interactifs où, tout d'un coup, un mur bouge, s'exprime. Ainsi, bien des objets que nous avons toujours imaginés immobiles vont devenir mobiles, interactifs et connectés.

Certains artistes travaillent en mêlant la musique à la lumière. On peut interagir avec l'œuvre, soit sur place, lors de l'exposition, soit à partir du

Web. Beaucoup d'artistes jouent avec cette mixité des interfaces et des connexions.

Voici des travaux sur des métaux à mémoire de forme, qui reprennent leur forme d'origine avec la chaleur. En passant la main devant, la chaleur fait s'ouvrir des pétales en métal ; petit à petit, lorsque vous éloignez votre main, ceux-ci disparaissent.

Il y a aussi beaucoup de traitements d'images et de vidéos. Ici, ce serait un Monet des temps modernes explorant des jardins. D'autres utilisent les imprimantes 3D permettant de créer des formes qui sont au départ virtuelles, puis qui deviennent réelles.

On retrouve l'attraction de Paris, telle qu'elle a pu être au début du XX^e siècle. Miguel Chevalier est né au Mexique, mais il travaille à Paris. Beaucoup d'artistes internationaux viennent habiter, travailler et créer à Paris. Ce nouveau lieu consacré aux cultures numériques à *la Gaité lyrique* mérite vraiment le détour. C'est un point d'attraction international important.

Vous avez aussi des pièces humoristiques, très variées, telles que les œuvres de Pascal Bauer. Nous venons de voir son œuvre exposée à la Gare de l'Est. C'était un défi, car ce site est classé. Il était donc impossible d'y toucher. Il a été très complexe de trouver un système sans accroches, avec des aimants puissants et de la robotique à distance.

L'œuvre de Miguel Chevalier, qui a été présente durant trois mois à Roissy, n'est plus visible. En revanche, si vous atterrissez au Terminal 2C à Roissy, quatre œuvres d'un collectif lyonnais, *Scenocosme*, vous accueillent à l'arrivée.

Certains d'entre vous ont peut-être vu l'exposition *Dynamo* au Grand Palais sur l'art cinétique des années 1960 et bien sûr, au-delà. Dans certains cas, avec les mouvements lents de ces panneaux, on est proche de l'art contemporain contemplatif. Il existe des travaux étonnants sur la lumière et les styles de fenêtres autour de la Méditerranée. Certaines œuvres interrogent l'espace-temps de manière assez surprenante.

Vous voyez donc un large panorama, qui n'est qu'une petite fraction de ce que peuvent inventer ces créateurs qui s'emparent des frontières de la technologie, comme dans l'œuvre que vous avez pu découvrir hier

soir. Depuis que nous sommes petits, on nous a toujours dit qu'il ne fallait pas mélanger l'eau à l'électricité. Or, Antonin Fourneau a mélangé l'eau à l'électricité avec un résultat incroyable. Cela montre bien le potentiel d'imagination, ludique et festif, que peuvent avoir les technologies que bien souvent, on ne montre que sous des aspects problématiques, comme l'espionnage ou les données personnelles. Il existe d'autres façons de jouer avec les technologies et les artistes contemporains numériques s'en emparent de façon passionnante.

Pour continuer dans le domaine de l'évolution du monde vers le numérique, j'ai choisi de lire quelques mots de notre grand philosophe national Michel Serres, extrait de *Petite Poucette*. Je recommande vivement ce livre de 80 pages écrit en gros, rapide et facile à lire. Pour un trajet en avion, par exemple, cela passe très bien et c'est vraiment extraordinaire.

«Ces enfants habitent donc le virtuel. Les sciences cognitives montrent que l'usage de la toile, lecture ou écriture au pouce des messages, consultation de Wikipedia ou de Facebook, n'excitent pas les mêmes neurones ni les mêmes zones corticales que l'usage du livre, de l'ardoise ou du cahier. Ils peuvent manipuler plusieurs informations à la fois.

Ils ne connaissent ni n'intègrent ni ne synthétisent comme nous, leurs ascendants. Ils n'ont plus la même tête.

Par téléphone cellulaire, ils accèdent à toutes personnes; par GPS, en tous lieux; par la toile, à tout le savoir; ils hantent donc un espace topologique de voisinages, alors que nous habitons un espace métrique, référé par des distances. Ils n'habitent plus le même espace.

Sans que nous nous en apercevions, un nouvel humain est né, pendant un intervalle bref, celui qui nous sépare des années soixante-dix. Il ou elle n'a plus le même corps, la même espérance de vie, ne communique plus de la même façon, ne perçoit plus le même monde, ne vit plus dans la même nature, n'habite plus le même espace.»

Dominique WOLTON. — Vous remarquerez la rationalité qui nous occupe, monsieur le président et monsieur le secrétaire général, parce que nous sommes en train de rattraper notre retard. On peut donc s'oc-

cuper des langues et rester un scientifique rationnel ! Ce n'est pas vrai, d'ailleurs, puisque la langue permet d'échapper à toute rationalité.

Peut-être ai-je eu tort de proposer ce titre : *Création, politique et culture*. Je rappelle ce qui m'intéresse dans la vie depuis quarante-cinq ans : la communication. Les hommes ne parviennent jamais à se comprendre, ils n'ont rien à se dire et cela ne marche jamais. C'est pour cela que nous avons besoin de tuyaux, parce que les tuyaux sont efficaces et que la communication humaine ne fonctionne pas. Naturellement, plus nous aurons de tuyaux et plus la communication humaine sera difficile, car nous aurons de plus en plus l'illusion de nous comprendre, puisque les tuyaux sont merveilleux : ils sont interactifs.

Comment allons-nous articuler la performance croissante des systèmes techniques avec le fait que les cultures restent incommunicables ? Nous voulons bien vagabonder, nous métisser, mais structurellement, il y a un conflit d'identités culturelles dans le monde. Ces identités culturelles ont provoqué des milliers de guerres. Les hommes meurent plus pour la culture qu'ils ne meurent pour l'économie. La culture, c'est la conception de Dieu, c'est la langue, c'est le patrimoine, c'est la mémoire, c'est l'histoire, ce sont les frontières, bref, c'est l'essentiel du monde symbolique.

C'est la question qui m'intéresse. Les hommes se tuent depuis toujours parce qu'ils ne se supportent pas, l'autre est toujours un ennemi. C'est pourquoi j'adhère à 100 % à la grandeur du projet européen. Je dis toujours que c'est la plus grande utopie de l'histoire de l'humanité puisqu'elle est démocratique et pacifique et qu'avec vingt-huit pays, nous essayons de faire cohabiter cinq cents millions de personnes et vingt-six langues. C'est pour cela que nous, les Européens, nous sommes dans l'histoire de l'humanité, puisque nous essayons de faire cohabiter des gens qui n'ont rien à se dire, qui se détestent et qui se sont battus copieusement. Aussi, s'il y a une raison d'être optimiste dans le monde sur la question de la cohabitation culturelle et de la gestion de la diversité culturelle, c'est le projet politique de l'Europe.

Il n'y a que les Européens qui n'en sont pas fiers, bien évidemment. Il suffit de voyager dans le monde pour s'apercevoir que cela intéresse,

car même en n'étant d'accord sur rien, nous arrivons tout de même à coopérer.

Le problème est que c'est de la négociation. Pour moi, communiquer, c'est négocier. Les hommes ne se comprennent pas et quand ils ne se battent pas, ils essaient de négocier. C'est pourquoi j'essaie de défendre une conception de la communication qui insiste sur la dimension politique et humaine. On est d'accord sur rien, mais on essaie de négocier et quand la négociation se termine bien, on cohabite. C'est ce qui se passe dans un couple, une famille, une entreprise ou un pays. La cohabitation n'est pas spectaculaire, mais cela évite la guerre.

La guerre étant l'horizon des sociétés, comment va-t-on faire cohabiter l'aspiration à la communication dans le monde, l'extrême difficulté de l'interculturalité et l'extraordinaire performance des techniques? Il va bien falloir passer des techniques à la politique si l'on veut justement organiser cette fameuse cohabitation culturelle.

Pour le dire autrement, huit milliards et demi d'internautes peuvent parfaitement se tuer avec beaucoup de plaisir. Je vous rappelle que nous ne sommes pas dépourvus de tuyaux. Nous sommes actuellement sept milliards et demi. Nous avons six milliards et demi de téléphones portables multitâches, cinq milliards et demi de postes de radio, quatre milliards de postes de télévision et plus de deux milliards d'ordinateurs. L'inégalité Nord/Sud se réduit.

Une fois qu'il y aura huit milliards et demi d'internautes, que fera-t-on pour supporter l'autre? En effet, l'enjeu de la communication est moins de partager avec celui qui pense comme moi que de cohabiter avec celui à qui je n'ai rien à dire et qui n'a rien à me dire non plus.

C'est pour cela que, pour moi, la communication est une question politique, peu technique, et que c'est la question centrale de la gestion de l'altérité. Je rappelle qu'on se tue déjà lorsqu'on se ressemble; alors, lorsqu'on ne se ressemble pas, c'est encore plus difficile. C'est pourquoi les organisations comme celles-ci sont très intéressantes, ainsi que toutes les utopies de la mondialisation, parce qu'elles essaient de voir dans quelles conditions on peut cohabiter et se rapprocher quand on n'a pas grand-chose à se dire et que l'on ne fera jamais d'efforts pour se

comprendre.

Pour en finir avec les complexités qui sont devant nous, j'ajoute que les systèmes d'information vont vite et qu'ils sont de plus en plus interactifs. La communication humaine, la communication sociale, la communication interculturelle sont extrêmement lentes. Regardez le temps qu'il faut pour se comprendre ou simplement pour parvenir à cohabiter lorsqu'on ne se comprend pas. C'est donc cette question politique de la communication qui m'intéresse.

J'en reviens à la culture. Je n'arrête pas de dire que la globalisation, ce n'est pas de l'économie qu'il faudra réguler ; ce n'est pas seulement un cadre mondial génialement inventé à la sortie de la Seconde Guerre mondiale, qui s'appelle le cadre de la communauté internationale. Il faut introduire une troisième dimension depuis l'ouverture de la mondialisation dans les années 1980, c'est-à-dire une dimension culturelle. Si on ne gère pas la dimension culturelle, c'est-à-dire l'impérieuse nécessité de prendre en compte la diversité culturelle et d'organiser la cohabitation culturelle, alors les hommes se battront pour préserver leurs identités culturelles. Personne n'abandonne sa langue, son histoire, son système symbolique et son territoire, ni vous ni moi.

Le paradoxe des paradoxes est qu'on a jamais été dans un monde aussi petit. C'est le fameux petit village global de McLuhan. Il n'y a jamais eu autant de techniques de communication, mais l'incommunication ne diminue pas pour autant. Les haines sont parfaitement en forme, les mépris et les racismes aussi.

Je vous rappelle que l'Europe, qui est l'ensemble le plus démocratique au monde, n'arrive pas à gérer la question de l'immigration puisque le racisme revient régulièrement. Quand on en a fini avec les immigrés, on trouve ces pauvres Roms comme étant les causes de tous les maux. Même les Européens, qui sont dans la partie du monde la plus démocrate, soi-disant la plus ouverte sur l'autre, et qui gèrent leur propre altérité avec beaucoup d'intelligence, ont du mal à ne pas se faire des ennemis : les immigrés, qui ont largement contribué à la croissance économique de l'Europe depuis soixante ans.

L'homme est ainsi fait. Au bout d'un moment, l'autre est son ennemi.

C'est ce qu'on appelle le bouc émissaire. Plus il y a de médiations, plus il y a d'interactions et plus il y a de boucs émissaires, hélas. S'il suffisait de se voir pour s'aimer et se tolérer... «*Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*» est une superbe affirmation, mais si cela marchait, cela se saurait.

Pour décliner cette idée, je vais développer cinq idées courtes.

Premièrement, qu'est-ce que la culture ? Il y a trois sens au mot «culture», que l'on mélange souvent.

Le sens français veut dire création, patrimoine, œuvre.

Le sens allemand veut dire civilisation. On y intègre cela, plus les représentations et les symboles. C'est évidemment bien plus important puisque l'on meurt pour des représentations, des symboles et des stéréotypes.

Entre parenthèses, une des questions qui m'intéresse le plus est le statut du stéréotype. Le stéréotype est ce qui empêche de communiquer, parce que vous voyez l'autre à travers une caricature. Il est donc un obstacle à la compréhension mutuelle. En même temps, s'il n'y avait pas de stéréotypes, vous ne pourriez pas aborder l'autre puisque par définition, vous ne le connaissez pas. On est donc dans une contradiction incroyable : on ne peut aborder l'autre qu'à travers un stéréotype et c'est ce stéréotype qui est l'adversaire de la communication. Aussi, tout le travail de l'intercommunication entre les hommes, les sociétés et les cultures est de dépasser ces stéréotypes indispensables.

C'est la même chose pour la représentation qui, pour la plupart du temps, est fallacieuse ; néanmoins, nous ne pouvons pas nous en passer. Bref, le sens allemand intègre cela.

Le sens britannique, très intéressant et complémentaire, est une conception anthropologique qui insiste beaucoup plus sur les modes de vie, les savoirs, les objets de la vie quotidienne.

En fait, lorsque l'on parle de culture, il y a ces trois dimensions à la fois. Le travail que vous faites est intéressant, car sans le savoir, vous gérez constamment ces trois dimensions.

Deuxièmement, il existe en général trois aspects dans la culture.

Prenons d'abord le patrimoine. Cela existe. Un patrimoine peut être

vivant, il bouge, effectivement, mais il y a quand même des socles culturels, des histoires, des représentations. De ce point de vue, il y a entre le Tigre et l'Euphrate les plus grandes histoires de l'humanité, parce qu'il y a au moins cinq mille ans, on y a fait l'écriture et les villes. Après cela, il y a les Égyptiens, les Chinois qui se baladent partout et nous, les Européens, nous venons après. Mais entre le Tigre et l'Euphrate, chapeau, l'intelligence humaine !

Ensuite, il y a la création qui est toujours une rupture. Autant le patrimoine est une gestion plus ou moins conflictuelle d'identité, de structure, d'histoire, autant la création, quelle qu'elle soit, jusqu'au numérique, est rupture.

Enfin, surtout depuis la Première Guerre et la Seconde Guerre mondiales, il y a les industries culturelles mondiales qui marchent très bien, qui sont créatives, mais qui perturbent légèrement la question des identités culturelles. Quand les Américains, suivis par les Israéliens, ne veulent pas voter la convention pour le respect de la diversité culturelle à l'UNESCO en 2005 (qui a été votée par plus de 130 États et qui fait partie aujourd'hui du droit international, même si personne ne respecte cette convention exceptionnelle d'optimisme, tout comme est optimiste la construction de l'Europe) c'est parce que les Américains et les Israéliens savaient très bien qu'un jour, si on inscrivait ce principe de diversité culturelle, il faudrait remettre en cause le quasi-monopole des industries culturelles américaines. Ce n'est pas que celles-ci soient totalitaires, mais quand vous êtes une grande industrie culturelle de la communication, vous avez beau dire que vous respecterez la diversité culturelle des autres, hum!... La question politique de demain sera donc d'organiser la cohabitation culturelle qui tiendra compte de la diversité culturelle. Justement, comme la culture devient un enjeu politique majeur, les Américains savent très bien qu'il faudra qu'ils négocient et acceptent un partage des choses, ce qui, pour l'instant, ne se fait pas facilement.

Deuxième idée: il ne faut jamais, jamais, séparer langue et culture. Apprendre une langue n'est jamais un problème technique. Cela a été très bien dit ce matin par les présidents des différentes Alliances. Bien

sûr, il existe une dimension technique dans une langue, mais surtout, par une langue, on accède à des symboles, des images, des représentations, des émotions, de la tendresse, bref, à ce qui fait l'histoire du monde et à ce qui fait l'histoire d'une langue.

Le génie de notre langue qui ne nous appartient plus seulement à nous, Français, mais aussi à ce que j'appelle la « francosphère », c'est-à-dire la francophonie face au monde, est que c'est la langue de la liberté, de la politique et de l'amour. On ne sait pas pourquoi, mais elle a ce statut universel que n'a aucune autre langue. C'est fantastique. Je voudrais bien que l'on rattrape l'anglais sur la capacité de création et de business, ce serait très bien. D'ailleurs, si on pouvait rajouter l'économie et la créativité dans ses caractéristiques, cela voudrait dire que l'on jouerait dans la cour des très grands.

Apprendre une langue n'est donc jamais apprendre un problème technique, c'est un problème culturel. Aussi, il faut refuser la séparation entre les deux.

Je ne fais pas allusion au contexte institutionnel, mais dans la collaboration amicale et coopérative qui existe entre les Alliances françaises et les Instituts au ministère des Affaires étrangères, il y a de temps en temps une tentation, vite balayée, de réduire l'enseignement technique aux Alliances et la culture aux Instituts. C'est une idée stupide, mais vous ne l'avez pas et eux non plus, d'ailleurs. Dans cette saine coopération et compétition entre vous et le MAE, il existe quelques conflits sur les frontières entre langue, culture et connaissance ; c'est très bien ! Un peu de concurrence fait du bien, mais ne lâchez pas la dimension culturelle et la dimension connaissance.

Bien sûr, on apprend d'abord une langue pour se dépatouiller, mais sans le savoir (et l'inconscient est plus fort que la rationalité), c'est autre chose que l'on cherche, dans toutes les langues du monde. Nous portons à la fois une rationalité linguistique, technique et un imaginaire invraisemblable qui, encore une fois, ne nous appartient pas. Pour ma part, je suis très demandeur d'une autre académie que l'Académie française, d'une académie qui valoriserait cette immense inventivité qui existe tous les jours dans le monde sur des bouts de phrases françaises,

sur cette langue qui se reconstruit et se recombine constamment.

Ne séparez donc jamais ces deux dimensions. J'ajoute que par modestie excessive, les Alliances françaises restent trop souvent dans la dimension de l'enseignement; vous avez raison, car par l'enseignement, on fait passer à la fois la langue et la technique, mais vous devriez revendiquer de temps en temps la dimension culturelle.

Troisième idée: l'Alliance française est un acteur central de cette diversité culturelle au-delà de la France. Cent trente ans, plus de mille Alliances sur tous les continents: vous êtes l'exemple le plus fort de la francophonie. Vous dépassez l'espace francophone ex-colonial que j'évoquais tout à l'heure et vous retrouvez la francosphère, c'est-à-dire ce qui s'est passé entre le XVI^e siècle et le XIX^e siècle, ce qui s'est passé entre le XIX^e siècle et le XX^e siècle et enfin, ce qui se passe depuis 1960, à la fin des colonies. La francophonie en Amérique latine ou en Europe centrale orientale n'a strictement rien à voir avec l'empire colonial français. Aussi, s'il existe un exemple en France d'une action, bien plus que l'action du ministère des Affaires étrangères ou de l'ensemble des ministères qui agissent au niveau international, c'est bien vous, parce que par définition, vous êtes dans la francosphère beaucoup plus que tout le monde. La mondialisation est votre échelle. Vous êtes mieux placés sur certains continents, pour des histoires de répartition des uns et des autres, mais tout de même!

Par ailleurs, dans cette fonction de la diversité culturelle, vous illustrez l'essentiel: le rôle des grandes aires linguistiques mondiales. Deux grandes langues mondiales sont le plus parlées, chez les Chinois et chez les Indiens, mais six langues traversent les continents: ce sont des langues mondiales dont on ne parle jamais. Ce sont des aires linguistiques qui permettent non pas d'établir de la communication entre les continents, mais de se comprendre un tout petit peu. Au sein des pays francophones, on ne se comprend pas, mais au moins, on a des mots communs.

Autrement dit, deux structures m'intéressent: la francophonie et l'Europe. En Europe, il n'y a aucune langue commune, mais on avance énormément depuis cinquante ans parce qu'on a un projet politique

commun. En francophonie, on a une langue commune, mais on n'avance pas du tout. Cherchez l'erreur... Or, les deux m'intéressent. C'est le même problème aussi pour la lusophonie.

Dans les six grandes aires, il y a le Commonwealth ainsi que l'hispanophonie, qui est en pleine expansion. Autant les Français sont pessimistes et déclinants, autant un hispanophone gambade depuis trente ans dans le monde entier. New York sera la première ville hispanophone. C'est une revanche historique. Les lusophones qui ont été pessimistes deviennent maintenant des conquérants, Brésil oblige. Vous avez donc un optimisme extraordinaire de la lusophonie et de l'hispanophonie. Seule la francophonie est toujours en train de se plaindre et pense qu'elle est perdue. J'avais écrit un livre il y a quelques années : *Demain, la francophonie*, où je décrivais la francophonie ressentie comme quelque chose de vieux, ringard et dépassé, mais un hispanophone ne dira jamais cela.

Il faut organiser deux autres grandes aires linguistiques, complètement en déshérence aujourd'hui, mais qui iront en se structurant du point de vue des cultures : c'est la russophonie, car le russe est extraordinaire ; évidemment, cela fait remonter un mauvais souvenir à cause du communisme, mais soixante ans, ce n'est rien pour l'humanité. Il y aura également l'arabophonie : le jour où celle-ci s'organisera, nous verrons la façade sud de la Méditerranée et ce que représente cette immense civilisation.

Nous, francophonie, et vous, Alliances françaises, qui en êtes des acteurs essentiels, vous êtes déjà dans cette bataille des aires linguistiques qu'il faudra organiser et valoriser.

Quatrième idée : pourquoi est-il important que la langue française soit un agent de la diversité culturelle ? Pour la raison que j'évoquais tout à l'heure. On considère que dans la mondialisation, il y a deux dimensions : l'économie et la politique. Je dis qu'il y en a trois : l'économie, la politique et la culture.

C'est par la culture que nous aurons la paix et la guerre. Nous parviendrons à réorganiser la mondialisation pour réduire les inégalités. Nous arriverons progressivement à réinventer des modèles de démocratie

dans le monde, qui ne seront pas le modèle occidental, mais qui feront que l'aspiration à l'universalité des droits de l'Homme passera, d'une manière ou d'une autre. Je pense que la régulation économique se fera un jour, probablement après quatre ou cinq catastrophes, hélas, auxquelles il faut s'attendre.

En revanche, la reconnaissance de l'indépassable statut de la diversité culturelle et de l'obligation d'organiser la cohabitation culturelle au niveau mondial n'est pas acquise du tout.

Je vais faire une comparaison intéressante. Nous nous sommes battus pendant soixante ans pour reconnaître le statut de l'écologie, c'est-à-dire le fait que les hommes doivent respecter la diversité de la nature. En gros, la bataille n'est pas gagnée, mais elle est acquise. Dans le monde entier, chacun sait qu'il faudra bien tenir compte de la diversité de la nature si on ne veut pas transformer la terre en poubelle. En dehors des Chinois et des Américains, c'est parti pour la régulation. Un jour, l'écologie sera le principal facteur de restructuration du capitalisme mondial, car quand les valeurs de l'écologie seront intégrées, on recommencera tout en économie. C'est donc un fantastique facteur de restructuration du capitalisme.

On a donc reconnu la diversité de la nature, mais on n'est pas prêt du tout à reconnaître la même chose pour la diversité des cultures. En cela, l'homme est masochiste et violent. On se fiche que six mille langues disparaissent rapidement. C'est la même chose pour des cultures qui meurent. Il existe ce paradoxe incroyable dans tous les pays développés : on n'arrête pas d'ouvrir des musées pour les Arts Premiers et en même temps, on se moque complètement de ce qu'il reste de ces populations premières. Généralement, elles croupissent dans l'Asie ou dans le Pacifique, bourrées d'alcool, mais il y a des musées d'Arts Premiers !

Cela veut dire qu'on a été capable de se battre pour reconnaître la diversité de la nature, mais qu'on est incapable d'adopter cette fameuse convention de 2005 de l'UNESCO sur le respect de la diversité culturelle qui a été votée par tout le monde et pour laquelle la France a joué un rôle essentiel. On n'en est pas là. La convention de 2005 dit que toutes

les cultures, toutes les langues, toutes les religions se valent, qu'elles soient portées par cinq mille personnes ou cinq cents millions. Vous pensez bien que personne ne croit à ce concept de la diversité culturelle ! On pense même qu'un peu d'économie dissoudrait les conflits culturels dans de la consommation. Eh bien, non ! Demain, les hommes voudront des climatiseurs, des voitures, des villes, de l'éducation et le respect de la diversité culturelle.

Voilà le conflit qui est devant nous. Nous aurons un monde maillé d'interactivités, de flux économiques, de circulations, de métissages, de dimensions culturelles et en même temps, une irréductibilité croissante. Prenez l'Europe. Nous nous ressemblons partout en Europe, mais les différences culturelles entre nous, Européens, seront de plus en plus grandes au fur et à mesure que nos modes de vie, nos objets, nos styles, nos villes se ressembleront, car ce qui fait la créativité de l'homme, c'est la différence culturelle. C'est là qu'il met sa marque.

C'est pourquoi la culture est un problème politique, comme la communication : à quelles conditions allons-nous accepter la diversité culturelle et organiser la cohabitation ? La langue est la première condition du respect de la diversité culturelle.

C'est ce qui est intéressant dans ce que font les Alliances françaises et globalement la francophonie : il ne s'agit jamais de dire que le français est la langue première, mais de respecter les langues maternelles. Il n'y aura pas de diversité culturelle demain sans respect des diversités linguistiques. Dans le monde entier, on se fiche des langues maternelles, hélas. Les grands pays sont les premiers dans lesquels les gouvernements écrasent les langues maternelles. Or, il faut sauvegarder toutes les langues maternelles, car c'est dans les langues maternelles que l'on accède au monde, que l'on rêve et que l'on crée. Il faut garder les langues régionales ou nationales, mais il faut évidemment deux ou trois langues internationales.

La diversité culturelle dans laquelle s'inscrit la défense du français, au travers de l'action de la francophonie française ou multilatérale, ne consiste donc pas à imposer la langue française, mais à la faire cohabiter avec d'autres.

Il ne faut pas oublier que la culture est à la fois ce qui rapproche les peuples et ce qui les fait se battre. Quand on dit que la culture rapproche, c'est une vision optimiste. L'histoire de l'humanité n'est qu'une histoire de guerres de cultures au nom de Dieu, au nom des territoires, au nom de la souveraineté, au nom de la représentation, au nom de la politique, au nom de la liberté, au nom de la démocratie... je peux continuer longtemps ainsi. Si la diversité culturelle est l'enjeu principal pour demain, sauver la dimension économique et politique signifie qu'il faut réaliser que la culture n'est pas ce qui rapproche les peuples. C'est de la langue de bois. Non ! Neuf fois sur dix, elle les divise. Si on veut qu'elle les rapproche, l'exemple européen est le plus intelligent. En Europe, la culture rapproche parce qu'il existe trois dimensions culturelles: une certaine conception de la rationalité, une certaine conception des droits de l'Homme et une certaine conception de la démocratie. En dehors de cela, les peuples européens ont des différences culturelles majeures qui en font leur richesse.

La langue de bois mondiale consiste à dire que la diversité culturelle est la richesse de demain, mais en réalité, on n'en tient pas compte. Les acteurs comme vous sont des acteurs centraux, justement parce qu'ils passent ces idées modestement.

Cinquième idée: quelle est la bataille de demain après l'écologie? C'est de défendre les grandes aires linguistiques, toutes les langues maternelles et toutes les industries culturelles nationales. Il ne peut pas y avoir de collectivité politique s'il n'y a pas de maîtrise de l'édition, de la presse, de l'image, du cinéma, du numérique, du théâtre, du spectacle vivant. Il ne peut pas y avoir de mondialisation s'il n'y a pas une explosion mondiale de l'extraordinaire diversité culturelle.

Pour l'instant, on n'en est pas là. On va dire que cela ne sert à rien, mais en fait, si, parce que les hommes créent dans leur espace symbolique. Il n'empêche que par ailleurs, cela circule.

Dernière condition qui n'est pas la moindre: il faudrait arriver à une régulation des industries culturelles. Si on veut respecter la diversité culturelle, il faut laisser la place à d'autres industries culturelles, régionales et continentales. Le problème n'est pas de dire du mal des Améri-

cains, c'est d'admettre la pluralité des modèles, comme la pluralité des modèles pour la démocratie et la pluralité des modèles pour la culture. Dans cette action pour la diversité culturelle, il faudra faire trois choses : premièrement, faire ce qu'il faut pour sauver les patrimoines ; deuxièmement, faire ce qu'il faut pour multiplier et développer les industries culturelles ; troisièmement, faire ce qu'il faut pour s'inscrire dans la gigantesque bataille mondiale des industries culturelles de la communication.

Appartenant au CNRS, j'ajoute que c'est la même chose pour la bataille de la connaissance. En langue de bois, la connaissance, c'est merveilleux, c'est universel, on coopère et tout le monde s'aime ; mais la guerre des sciences et des connaissances fait partie du patrimoine mondial actuellement. Cela ne signifie pas qu'il y aura la guerre, mais si on veut que la diversité des cultures et des connaissances s'inscrivent dans une coopération et non dans un rapport de force, il faudra un minimum de volonté politique.

Je terminerai là-dessus : la culture et la communication sont de la politique au sens large, car ce sont les conditions de l'organisation de la cohabitation pour les hommes.

Dernière chose pour la langue française : il serait bien que dans notre action, nous ne laissions pas la vision d'une économie moderne au seul vocabulaire anglophone. Par rapport aux quatre cents mots d'anglais que nous sommes capables de gérer, nous pouvons tout à fait inventer deux cents ou trois cents mots de français.

Je précise que le français s'inscrit dans la francophonie et dans les langues romanes et que pour ces dernières, nous sommes un milliard de locuteurs. Ce n'est pas rien. De plus, les langues romanes sont parlées dans des pays qui ne sont pas nés de la dernière pluie en matière d'histoire culturelle.

Cela signifie que si jamais la francophonie et les langues romanes sont capables de s'approprier également le vocabulaire économique, cela change tout. Cela veut dire qu'il y a pluralité de modèles et que l'on ne peut pas simplement dire, comme on l'entend souvent au niveau mondial, qu'il y a l'anglais pour le business et le français pour la poli-

tique, la culture et l'amour. Le sexe, ce n'est pas mal, mais c'est un peu embêtant d'être réduit à cela.

Pour finir, la langue française n'est pas tout. Je suis d'accord avec Sylvie : il n'y a pas à être prétentieux au niveau mondial, mais il faut tout de même assumer ce que l'on est capable de représenter dans le monde en tant qu'acteur de la diversité culturelle. C'est important.

Vive l'Alliance française ! Nous avons remercié le président tout à l'heure, mais puisque nous en sommes aux remerciements, je voudrais remercier Jean-Claude Jacq pour l'organisation de ces 130 années.

Le texte que je vais vous lire est écrit par un jeune écrivain marocain, Abdellah Taïa. Il est extrait du livre *Le Rouge du Tarbouche*.

«Premier retour.

Paris commençait à se vider. Les Parisiens, comme d'habitude, étaient pressés de partir en vacances, de chercher ailleurs le soleil et la mer, dès les premiers jours de juillet. Même Barbès était presque désert de ses Arabes et de ses Africains. Mon stage dans une revue hebdomadaire débutait dans quinze jours. Il était hors de question de rentrer au Maroc, surtout pas en été, ou même de penser à l'idée d'un voyage. Quitter Paris ? Cette ville m'avait complètement englouti. Je ne m'imaginai plus en dehors d'elle. Ma nouvelle vie se construisait à Paris. Heureuse ou malheureuse, cela dépendait des jours et des saisons, mais dans cette deuxième quinzaine de juillet, elle était plutôt malheureuse, triste.

J'éprouvais un immense sentiment de solitude et d'abandon. Cette affreuse vérité me tomba sur la tête un matin comme tous les autres en apparence : je ne comptais vraiment pour personne. J'étais vraiment seul dans cette ville. La liberté ne voulait tout d'un coup plus rien dire. Elle n'avait ni sens ni goût. Livré à moi-même, je pouvais commettre toutes sortes de folie. Paris est une ville dangereuse pour les solitaires. Au lieu de les soutenir, elle les enfonce encore plus avant de les lâcher complètement.

Il faisait très beau, très chaud, et je n'avais pas beaucoup d'argent. Comme beaucoup de Parisiens, je survivais. À chaque jour son

*angoisse, ses questions, parfois sans réponse : comment s'en sortir ?
Comment, tout simplement, vivre ?*

Le soleil n'allait pas à Paris. J'aurais aimé qu'il fasse très mauvais, que le ciel soit dans le même état d'esprit que moi, couvert de nuages, gris, pluvieux. J'avais profondément besoin de ce couvercle dont parle Paul Verlaine dans un de ses poèmes. Mais il faisait beau, chaud et c'en était insupportable et invivable. Il fallait me protéger de ce soleil qui me narguait à longueur de journée.

Dans mon petit studio, je fermais en plein jour les volets. J'avais besoin du noir. [...] L'intimité a besoin du noir, elle ne peut pas vivre en plein soleil. Le soir, j'allais parfois au cinéma, mais il n'y avait rien d'intéressant à voir que des séries B, Z, des nanars. Même le cinéma ne pouvait pas m'aider. La rentrée était très lointaine. Les voisins d'en face, la famille marocaine d'Agadir, n'étaient pas non plus là. Arnaud le libidineux également. L'amour n'avait fait que compliquer ma vie, je n'en voulais plus. Le sexe ? J'ai toujours été capable de m'en passer facilement sur une longue période.

Je vivais dans l'un des enfers de la capitale. Cette affreuse expérience est une étape obligatoire quand on s'installe à Paris, la grande ville. On me l'avait dit, j'étais prévenu, mais cela ne soulageait en rien ma douleur. Je devais affronter le gouffre tout seul, m'en sortir seul. Où aller et aller où ?

Alors, une seule réponse me venait à l'esprit et avec insistance : le Maroc, le Maroc, filons au Maroc ! Se ressourcer au Maroc. [...]

Je décidais de suivre cette intuition, ce plan inattendu, ce désir que je m'interdisais d'éprouver depuis le début : aller au Maroc après deux ans d'absence. Je n'avais encore rien réalisé, rien concrétisé, ni pour moi ni pour ma famille, mais revoir le Maroc, retourner au Maroc. »



**Les XXXV^e rencontres internationales de l'Alliance française
ont bénéficié du soutien de :**



Crédits photos

Xavier Sauvage (regard-camera@neuf.fr)

Page 146 : Isabella Vincenti (<http://isabellevincenti.wordpress.com>)

Page 113 : Julia Briend

Conception graphique du livret

Julia Briend (<http://juliabr.com>)

af
fondation
Alliance Française



Fondation Alliance française

101 boulevard Raspail
75006 Paris

Tél. : +33 (0)1 53 63 08 03

Fax : +33 (0)1 45 44 52 10

(info@fondation-alliancefr.org)

www.fondation-alliancefr.org